PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

OCT 29 1937

REVUE DE PARIS

15 OCTOBRE 1937

JULES ROMAINS	*Pierre de Lherm*	721
GÉNÉRAL MORDACQ	*L'Armistice*	751
GEORGES DUHAMEL	*Les Maîtres.* — IV	770
ED. GISCARD D'ESTAING	*L'Anémie économique*	808
PRINCE DE METTERNICH	*Mémoires inédits.* — Fin	819
HENRI DE NEUVILLE	*La Race est-elle une Réalité ?*	847
FERNAND DE BRINON	*Les Discours de Berlin*	871
MARCEL THIÉBAUT	*Paul de Saint-Victor*	883
ROBERT DE SMET	*Le Théâtre en Irlande.*	903
PAUL ALFASSA	*Chefs-d'œuvre de l'Art français.*	920
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	941

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 20*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Du bulletin de la REVUE DE PARIS *d'octobre* 1837, *nous extrayons les passages suivants* :

« La politique va bien ; parlons un peu de nos affaires de finances et de nos intérêts industriels. La Bourse est à la hausse ; le 3 p. 100 est à 80 fr. 50 c. ; il a gagné presque 1 franc depuis quinze jours. On ne dissimule pas, à la Bourse, les causes de ce mouvement d'ascension ; on espère que les élections seront bonnes et modérées ; on s'attend chaque jour à apprendre que l'expédition d'Afrique a réussi ; on compte plus que jamais sur la paix à l'extérieur.

» Aussi il faut voir comme les grandes opérations industrielles se développent, s'étendent, et comme il en naît de nouvelles.

» Le chemin de fer de la rive gauche, entre Paris et Versailles, voit ses actions s'élever rapidement et atteindre presque au niveau des actions de la rive droite, qui ont été les premières émises et semblaient devoir épuiser la faveur du public. La rive gauche commence à reprendre son rang ; on s'aperçoit enfin que le chemin, de ce côté, sera plus court, moins dispendieux, et que *la Croix-Rouge*, d'où il doit partir, est bien un point aussi central que *la place de l'Europe*, où l'on ira prendre le chemin de la rive droite, forcé d'ailleurs de s'embrancher sur le *rail-way* de Saint-Germain, et de payer en partie les charges futures de cette spéculation malheureuse.

» On sait, en outre, que le chemin de la rive gauche sera utilisé, sans être fini, et avant que celui de la rive droite ait pu servir à quelque chose ; voici comment : la section entre Versailles et Meudon va être terminée la première, en peu de temps, et des bateaux à vapeur, dépendant de la même entreprise, conduiront, du pont Royal à Meudon, les voyageurs, en attendant que la dernière section vers Paris soit achevée. Des lignes d'omnibus sont déjà, dit-on, concédées à la Compagnie de la rive gauche pour recueillir, dans les divers quartiers de Paris, et amener à son point de départ les curieux qui voudront visiter Versailles par cette voie ainsi abrégée au moyen de tous les procédés.

» ...Une autre entreprise, plus colossale, a été arrêtée sur ses principales bases, il y a quelques jours : c'est l'association financière pour le *rail-way* de Belgique. M. John Cockerill, moins ambitieux cette fois, a consenti à ne pas faire seul cette grande communication internationale ; il a daigné s'associer des banquiers francais.

» ...La comtesse de Saint-Leu vient de mourir à Arenenberg, après une longue et douloureuse maladie. Elle était descendue du trône de Hollande pour subir l'exil et une cruelle destinée de mère. Elle avait vu périr un de ses fils et elle avait tremblé pour les jours de l'autre, entraîné, comme son frère, dans les troubles politiques. La comtesse de Saint-Leu, si populaire sous le nom de la reine Hortense, a racheté ainsi, par vingt ans d'exil et de malheurs, sa jeunesse brillante et adorée ; elle avait en elle toutes les qualités qui séduisent ; sa parole était gracieuse, fine, spirituelle ; elle a fait le charme de cette petite cour d'amis dévoués ou de voyageurs qui étaient reçus au château de l'exil. La comtesse de Saint-Leu vivait loin de Florence, ville qu'avait choisie pour retraite son mari, l'ex-roi de Hollande. Son fils aîné, mort si malheureusement dans les derniers troubles d'Italie, avait écrit, sous les yeux et avec les conseils de sa mère, les deux premiers volumes d'une histoire des républiques italiennes : cet ouvrage inachevé a été laissé à la princesse Charlotte, veuve du jeune prince. Un jour, peut-être, la France pourra juger ce livre que recommandent des noms illustres et de touchantes inspirations. »

PIERRE DE LHERM ET ROGER SAMMÉCAUD[1]

I

PIERRE DE LHERM DANS SA TERRE, PUIS AVEC SON NEVEU

Pierre Crouziols, dit Pierre de Lherm, oncle maternel de Jean Jerphanion[2], se réveille d'un seul coup dans le lit clos où il couche seul. Ce lit clos fait partie de l'ensemble de boiserie qui garnit deux des quatre côtés de la cuisine, et qui comprend, en outre, un buffet-vaisselier, une caisse d'horloge et plusieurs corps de placard. La boiserie est de hêtre et a gardé sa teinte naturelle.

Le lit s'ouvre, à environ un demi-mètre au-dessus du sol, qui est de terre durcie, par deux battants qui ont à peine un mètre de large à eux deux, et qui ne montent qu'à hauteur d'épaules. La literie dépasse un peu le niveau de l'ouverture et s'enfonce à gauche et à droite. Le traversin et l'oreiller sont dans l'enfoncement de droite. En été, Pierre Crouziols

1. Ces deux chapitres sont extraits du tome XIV des *Hommes de bonne volonté*, « Le Drapeau noir », qui paraîtra très prochainement, en même temps que le tome XIII, intitulé « Mission à Rome ».

2. Jean Jerphanion, un des principaux personnages des « *Hommes de Bonne Volonté* », est originaire du Velay, où réside toute sa famille, composée en majeure partie de paysans. Lui-même, fils d'un instituteur, a fait ses études supérieures à Paris, et est actuellement professeur au lycée de la Rochelle. Le présent chapitre a pour cadre un village du Velay, où il passe ses vacances de l'été 1914.

dort sans fermer les battants de son lit clos. Mais il conserve une grosse couverture à ramages. Il aime avoir très chaud en dormant, surtout du côté des pieds. Le soir, ses pieds mettent longtemps à se réchauffer. Sur ce point, son neveu lui ressemble.

Ce n'est pas que Pierre Crouziols ait particulièrement plaisir à se trouver, dès le milieu de la nuit, en transpiration. Mais outre le bon sommeil qu'il ne se procure qu'à ce prix, le résultat est favorable pour son corps. Pierre est fort sujet aux courbatures. Il est aussi très sensible à l'humidité de l'air. Or, dans ces montagnes, les jours sont parfois très secs, mais les nuits et les matins, même au mois d'août, sont humides. La clôture du lit et la grosse couverture ne sont pas de trop pour empêcher l'air cru qui, la nuit, s'installe dans la cuisine, de vous atteindre.

Il se réveille habituellement d'un seul coup ; et avant même de s'être donné le temps de réfléchir, il se soulève un peu sur son séant, les mains allongées sur ses genoux. Ce qui le réveille, c'est peut-être la lumière de l'aube, dont un reflet pénètre dans son renfoncement. Mais c'est aussi l'idée qu'en dormant il a de l'heure. Il rêve beaucoup, surtout vers la fin de la nuit. Dans les derniers rêves, il est presque toujours question de l'heure et de la nécessité de se lever bientôt pour tel ou tel travail. Il déteste pourtant se lever de grand matin. Il veillerait beaucoup plus volontiers, si la vie s'y prêtait. Les mois d'hiver, malgré d'autres inconvénients, lui apportent la grande satisfaction de rester au lit très tard, et de s'en tirer peu à peu, avec des étirements et des bâillements, sans aucune violence. Chaque fois qu'il fait ce mouvement brusque de se mettre sur son séant, comme par un ressort, il connaît ensuite une grande minute de profonde désespérance ; et c'est une de ces minutes dont il semble qu'on n'arrivera pas à sortir, bien qu'on sache qu'elles sont courtes.

Ce matin, il doit d'abord aller chercher une charge de trèfle au champ de Laoun. Puis lier quelques fagots dans le petit bois du Bès. Puis continuer à couper le froment dans le tout petit champ des Coustettes, qui, à cause de son exposition et peut-être aussi de son sol, est en avance de huit jours sur les autres champs de blé. Quand il sera vers les dix heures —

ce qu'on saura par la place du soleil au-dessus des montagnes ou, à la rigueur, par la cloche de Saint-Julien — il se fera temps de revenir à la maison, où, après avoir cassé la croute, l'on s'occupera de renouveler la litière des vaches et de redresser le tas de fumier.

Il se débarbouille le visage dans une petite cuvette de terre qu'il a posée sur la table de la cuisine. Puis il va prendre une écuelle blottie sous son couvercle dans la cendre de la cheminée, et qui contient un reste de la soupe d'hier soir. La soupe, sans être tiède, n'est pas complètement froide. Il y nage la côte d'un chou, une pomme de terre et un bout de lard. Pierre se taille une tranche à la tourte de pain bis qu'il a cuit lui-même la semaine dernière. Il ne fait pas de bruit. Il tâche de ne pas réveiller la femme et la fille qui couchent au-dessus et qui ne se lèveront que dans une heure.

Par les prés de derrière la maison, il monte à son champ de Laoun. Tous les champs ont un nom. Tous les prés et tous les bois ont un nom. Quand une parcelle est très petite, il arrive qu'elle partage le même nom avec ses voisines. Mais comme chaque lopin appartient à un propriétaire différent, la confusion n'est pas à craindre. Le champ de Laoun de chez Lherm est un lieu ; le champ de Laoun de chez le Beïrou est un autre lieu. Tout le terroir est ainsi repéré. Tout le terroir se désigne par cent visages distincts. Un enfant de six ans que l'on envoie faire une commission va trouver son père, son grand-père, son oncle, exactement à l'endroit qu'on lui a dit. Pas besoin de « Prends ce chemin par-ci, et tourne à gauche, et tourne à droite. »

Il fait à peine jour. La lumière est encore bien peu ragaillardissante. C'est le moment où il n'est pas bon de penser à tout ce que l'on devra faire jusqu'à la nuit. Pourtant la nuit est loin. Mais les travaux sont innombrables. L'homme le plus consciencieux en laisse toujours traîner qui lui pèsent sur l'esprit. Il faut un de ces jours avoir le courage de prendre la pioche et de dégager, sur au moins vingt mètres, dans le pré au-dessus de la maison, les corps de terre vernissée qui amènent l'eau de la source des Igaous jusqu'au bassin. Il y a sûrement une grosse perte. L'eau n'arrive plus qu'en filet.

Les bêtes ont besoin de boire. Ce n'est pas au moment des plus grandes chaleurs qu'il s'agit de manquer d'eau. Il faut encore, un de ces jours, trouver le temps de monter sur le toit pour remettre en place les lozes qui ont bougé. Il n'a pas plu depuis le début de la lune ; mais nous allons être en plein dans l'époque des orages. Avec le toit comme il est, il y aura deux ou trois gouttières qui pisseront comme vache, et à de très mauvais endroits.

Le soleil a fini par se lever au-dessus du Meygal. Il est à peine un rien rouge. Le ciel est propre. Le vent vient juste du soleil, c'est-à-dire d'entre est et nord. Il est frais brusquement, et donnerait le frisson. Mais il va bientôt s'adoucir et, sinon tomber, du moins devenir un souffle égal qui chauffera d'heure en heure.

Il y a en somme très peu de rosée sur le trèfle et, d'une minute à l'autre, elle s'évapore. L'orage n'est pas à prévoir pour tout de suite. D'ailleurs, Pierre n'a pas eu de douleurs dans les jambes hier soir, ni cette nuit ; pas même d'agacements. Ce matin, ce qu'il éprouve de malaise — car il a toujours quelque vague malaise dans le corps — est plutôt malaise des jours de chaleur, de sécheresse et de vent d'ouest. Il sera rare que vers dix heures il n'ait pas la tête endolorie, avec des élancements du côté des yeux, comme s'il avait le crâne dans un couvercle, quelqu'un tapant sur le couvercle. Pourtant on aurait tort de croire qu'un temps placé comme cela soit solide. Ce vent-là a tendance à glisser. Le matin, il vous arrive ainsi de l'est, dans un ciel tout pur, si pur qu'il en est gris. Et voilà que l'après-midi vous apercevez dans le ciel, du côté du Mezenc d'abord, et presque imperceptibles, les « toiles du vent ». Au début, c'est aussi léger que la trace du chiffon sur une vitre bien essuyée. Puis, d'une heure à l'autre, il se forme, tout en haut du ciel, des filaments pareils à ceux des insectes, et peu à peu le ciel en est envahi. Ce sont les fameuses « toiles du vent du sud ». Le vent du sud accourt à une demi-journée de distance. Il délogera sournoisement le vent d'est. Le lendemain matin, l'on sentira, débordant de l'horizon, son souffle mou et brisant. L'on dit qu'il vient des rivages du Midi, même de l'Afrique, à travers la mer. Quand il règne, les arbres, les herbes, se laissent retomber ;

tout prend un air fiévreux et flétri. Il met deux jours, trois jours à grossir et à devenir tempête, à moins qu'un orage ne le coupe en faisant sauter le ciel par tous les bouts. Cela dépend des années. Il y a des années où la chaleur tourne tout de suite à l'orage, et où l'orage, en dérangeant le temps, amène ensuite quatre ou cinq jours de pluie par vent d'ouest. Il y a des années, au contraire, où rien ne peut décrocher la pluie. Alors le vent du sud, méchamment stérile, hâle le canton comme la gueule d'un four. Les orages se passent en éclairs au loin et en grondements, comme une bataille dans un pays d'à côté. D'ailleurs, de nos jours, le temps n'est plus comme autrefois. On ne peut compter sur rien. Il n'y a plus de vraies saisons.

Cette année, l'été est plutôt sec. Et puisqu'il a tant fait que de se maintenir jusqu'ici, il ferait bien de continuer jusqu'après la moisson. Mais Pierre Crouziols se méfie. Il croit à une certaine malveillance des choses. Le paysan a raison de ne jamais se réjouir. C'est quand tout se présente pour le mieux que les disgrâces fondent sur vous. C'est quand le blé est mûr à point qu'un gros orage le couche et l'égrène. C'est quand il est en javelle qu'une semaine de pluie froide, par vent du sud-ouest, vient le pourrir. Mais la grêle est encore plus effrayante que tout, car elle peut vous saccager votre année en vingt minutes, et elle se mêle de la partie sans prévenir. Elle pousse même parfois la malice jusqu'à dévaster votre champ en épargnant celui du voisin. Quand on l'entend qui roule à une lieue comme le charroi de l'enfer, vous sacrez entre les dents tout ce que vous savez, mais les femmes disent des chapelets et font des signes de croix pour la détourner sur d'autres. Elles ont peut-être raison. Ce serait en tout cas plus croyable de la grêle, qui a l'air de choisir son chemin, que de la sécheresse par exemple. Si la sécheresse est envoyée par le bon Dieu comme une punition, c'est pour les péchés de milliers de gens. La pluie ne viendra pas pour vous seul. La foudre aussi a l'air de choisir. Le premier vicaire, quand il prêche le dimanche à la messe de huit heures, s'arrange toujours pour vous raconter l'histoire d'un paysan qui s'obstinait à vouloir rentrer son foin un dimancne, au lieu d'aller à la messe, sous prétexte qu'il craignait l'orage ;

et justement le tonnerre l'a frappé au moment où il chargeait son foin. Ou bien un autre, qui avait commis plusieurs fois le même péché, a vu ses bêtes mourir l'une après l'autre de « pestilence ». Qu'y a-t-il de vrai dans ces choses-là? Le fond de la religion est vrai, c'est certain. Tout le monde admet la religion, sauf quelques esprits forts dans les gros bourgs et dans les villes, et c'est probablement pour paraître avoir plus d'esprit que les autres, ou bien parce qu'ils ont des vices, qu'ils veulent faire des cochonneries de toute espèce, et qu'ils aiment mieux ne pas penser à ce qui les attend... Ce qui les attend? Oui, l'autre monde... Pierre Crouziols y pense, pour son compte, le moins possible. Il ne jurerait pas que tout ce que les prêtres en racontent soit exact. Personne n'y est jamais allé voir, ni eux non plus. Ou du moins ceux qui y sont allés voir ne sont pas revenus pour nous en parler. Mais il doit y avoir quelque chose de vrai, et il vaut mieux se méfier. Quand il est question d'ennuis possibles, on ne risque guère de se tromper en faisant comme si on y croyait, et en prenant ses précautions. Être honnête, avoir une bonne conduite, ne faire de tort à personne, bien élever ses enfants, aller à la messe le dimanche, ne pas trop sacrer quand on est en colère après les bêtes ou après quelque chose qui ne va pas, ou s'arranger pour ne dire que des gros mots où le nom du bon Dieu ne figure pas, et qui vous soulagent tout de même : « Sacrée pute ! » ou « Garce de pute ! » ou « Cruelle charogne de bête ! » ou « Sacrée charogne de putasse de brancard ! »... de cette façon-là, on est à peu près tranquille avec le plus gros des ennuis supplémentaires qui, à ce qu'on dit, vous guettent après la mort. Enfin, on a fait ce qu'on a pu !... On aimerait bien demander au neveu Jean, qui est si instruit, ce qu'il en pense. Il n'a pas l'air d'être fort croyant. Depuis trois semaines qu'il est ici en vacances, il n'est entré à l'église que le jour de l'Assomption, pour ne pas contrarier sa mère. L'instruction produit souvent cet effet-là. Déjà les instituteurs, surtout les jeunes, font souvent les esprits forts. Les prêtres expliquent que l'instruction donne de l'orgueil, quand on n'a pas la tête assez solide. C'est déjà comme ça que le diable avait tenté nos premiers parents. Mais Pasteur, celui qui a inventé le remède contre la rage, a été toute sa vie un bon catholique.

Voltaire est mort en demandant pardon, et en criant comme un perdu parce qu'on ne lui apportait pas l'absolution assez vite. Victor Hugo a attaqué la religion ; mais il a dit et redit qu'il fallait avoir un bon Dieu. Pour les instituteurs, il y a une raison. Ils ont à lutter contre l'école des frères. S'ils allaient à la messe, ce serait un peu comme si Malosse, l'épicier, allait acheter son café chez Mallon, son concurrent. Et il y a de cela aussi chez les prêtres. S'ils n'avaient pas intérêt à ce qu'on fréquente l'église, s'il n'y avait pas les cierges, les quêtes, les messes, les baptêmes, mariages, enterrements, bouts de l'an et le reste, ils se feraient peut-être moins de souci pour le salut de votre âme ; et ils seraient peut-être moins sûrs de ce qu'il y a ou de ce qu'il n'y a pas dans l'autre monde.

Pierre Crouziols, qui a fini de faucher ce qu'il lui fallait de trèfle, s'occupe maintenant d'en faire une grosse botte qu'il rapportera sur son dos. Il aime l'odeur du trèfle qu'on vient de couper. D'autre part, il n'est pas insensible à l'allégresse du jour levant. Quand on cesse de penser aux signes du temps et aux divers périls et besoins des récoltes, on ne peut pas s'empêcher de trouver qu'une brise d'est, encore fraîche et mouvementée, au début d'une journée qui sera très chaude, donne de l'entrain à vivre et, bien qu'on ne soit plus jeune, cette envie d'être content sans chercher pourquoi, qu'on a souvent dans la jeunesse. Mais c'est à peu près tout le bon côté de la situation. Le travail de faucher est pénible. Ramasser le trèfle à terre, botteler est pénible. On en vient à bout, c'est entendu, comme l'on viendra à bout, d'ici ce soir, de bien d'autres besognes. Mais chaque balancement sur les reins est un peu douloureux. Chaque fois que vous vous courbez sur le sol, ou que vous vous battez avec des tiges qui vous échappent, ou que vous pressez du genou pour serrer la botte, vous faites quelque chose de pénible. D'abord, la fatigue de la veille se tient là, toute prête à se réveiller, dans tous les membres. Elle accompagnera le moindre mouvement que vous faites. Sans doute, dans la suite de la matinée, vos muscles s'échaufferont peu à peu et la courbature d'hier ne se sentira pour ainsi dire plus. Mais vous n'en aurez pas moins besoin, à chaque instant, de faire un petit effort sur vous pour continuer. Par dessus le marché, vous n'avez pas assez dormi.

La conséquence est que, dès que vous donnez de la force, il vous vient un commencement de sueur, et vous avez la tête vague. Il n'est pas bon non plus, pour l'estomac, qu'on se lève si tôt. Vous avez, au fond de vous, un peu de nausée. Cette soupe aux choux, froide, que vous avalez au saut du lit, vous préserve d'être tout à fait écœuré, mais elle reste sur place, elle vous renvoie des aigreurs ; tout à l'heure, elle vous donnera des gargouillis dans le ventre. Un jour, Pierre Crouziols a entendu un monsieur du Puy, à grosse bedaine, lui dire : « Oh !... vous autres ! Avec vos estomacs de paysans ! » Eh bien ! s'il fallait qu'il s'en tire, le monsieur, avec un estomac de paysan comme celui de Pierre, il ferait peut-être moins honneur aux banquets, et il ne serait peut-être pas si gros — la question du travail mise à part. Il est vrai que pour bien digérer, il ne doit pas falloir se remuer tant. Pierre ne se souvient pas d'une après-midi où son manger ait passé sans lui donner quelque tourment. Et il en connaît combien d'autres, hommes et femmes, qui sont comme lui. La vie de paysan est trop dure. Le corps ne peut pas se dépenser comme il le fait pour tant de travaux et garder encore la force de bien digérer, de faire marcher régulièrement les organes. Seuls, les gens des villes, qui se fatiguent moins, qui s'exposent moins aux intempéries, sont en mesure de bien se porter. La preuve, c'est leur embonpoint. Si, la plupart du temps, ils ne vivent pas plus vieux que d'autres, c'est qu'ils ne savent pas se modérer ; ils abusent de leur santé, ils font des excès de boisson et de nourriture, ils vont trop souvent avec leur femme, et ils ne se contentent pas toujours de leur femme. Ils ont trop de sang ; ils meurent, bien des fois, d'un coup de sang.

Le climat de la montagne aussi est trop dur. Pierre Crouziols en souffre plus ou moins presque d'un bout de l'année à l'autre. Durant le fort de l'hiver, il a toujours froid, sauf dans son lit. A peine certains jours de gelée très secs, avec du soleil, sont-ils agréables. Mais ces jours-là, dans la montagne, sont justement ceux où l'on a des douleurs sans cause dans les reins, dans les bras. Pierre ne s'accommode pas des longues pluies de la fin de l'hiver et du printemps. Les pluies sans fin le rendent triste. Il déteste la mouillure des vêtements et cette eau glaciale qui finit par vous dégouliner dans le cou,

dans les bras, par tremper la paille des sabots. (Certaines heures, pourtant, de la mauvaise saison, qu'il aime bien, sont celles où il travaille à faire des sabots pour un revendeur du bourg, dans un réduit bien calfeutré, proche de l'étable, tandis que bout, à côté de lui, dans un gros chaudron de fonte, la soupe des cochons. Il fait une chaleur délicieuse. Les copeaux de bois et la soupe qui cuit ont une bonne odeur. On oublie les autres soucis pour ne penser qu'à l'entrée des outils, au râclement et à la promenade des outils dans ce morceau de bois qui sent bon, et dont un sabot va sortir. D'abord, le travail de l'ouvrier est si calme en général à côté de celui du paysan, démène si peu le corps, vous préserve en outre si bien de ce qui est plus fatiguant que tout le reste : les soucis à distance, l'angoisse pour la saison qui s'engage de travers, pour une bête malade, la peur d'une grêle...)

L'été en lui-même aurait moins d'inconvénients. Mais il n'y a que le rentier ou le citadin qui puissent en jouir. L'été, les gens des villes — tant mieux pour eux ! — appellent cela « les vacances ». Pour le paysan, l'été est la saison la plus exténuante de toutes. Et plus encore dans la montagne, parce qu'il y dure moins, et qu'il doit contenir en moins de jours autant de travaux.

Quelqu'un vous dirait que ce n'est pas la peine d'être né dans la montagne et d'y avoir, paraît-il, tous ses ancêtres de père et de mère pour ne pas y être mieux fait. Mais est-ce qu'on peut vraiment y être fait ? Les gens en parlent à leur aise. Est-ce qu'on n'est pas mieux, forcément, dans un pays de plaine, pas trop chaud, avec de la bonne terre qui se laboure bien en profondeur ? Par exemple, un pays de grande vallée. Dans une grande vallée, il est rare qu'on n'ait pas de l'eau en suffisance pour la terre, pour les bêtes et pour la maison. La vallée du Rhône est trop venteuse, dit-on, et trop resserrée ; avec trop de cailloux aussi. Mais déjà, du côté de Brioude, il y a de grandes étendues de bonne terre. Le charroi en plaine est bien plus facile. C'est un jeu que d'aller de sa maison à ses champs ; au lieu qu'ici, il faut demander aux bêtes des efforts terribles, à la descente comme à la montée, pour transporter rien du tout. Les chemins de plaine, d'abord, sont meilleurs. Ils sont faits de terre ou de sable, et non, comme

ici, de pierres grosses comme le poing, quand ce n'est pas comme la tête, au point qu'il n'y a pas de différence entre un chemin et le fond d'un torrent à sec.

Pierre Crouziols est allé une fois jusqu'à Clermont, Clermont-d'Auvergne, qu'on appelle aussi Clermont-Ferrand. Il ne s'est pas promené dans la fameuse Limagne, mais il l'a aperçue de loin ; il l'a entendu vanter. Il croit sans peine ce qu'on lui en a dit. Voilà un pays où les gens ne sont pas à plaindre. Quand il est trop meurtri par ses besognes de montagnard, Pierre Crouziols rêve à la Limagne. Il rêve à des champs de belle terre noire et douce, qui s'étendent bien à plat ; à des chemins sans montées ni descentes, d'un sol juste assez dur pour que les roues des chars ne s'y enfoncent pas trop, et que la pluie ne les détrempe pas profondément. Il voit des maisons, non point sur une pente et battues par les vents comme ici, mais entourées par les champs et enveloppées de tout près d'un bouquet de grands arbres : des châtaigniers et des chênes. C'est là-bas qu'il ferait bon vivre. Cela console un peu de penser que la Limagne existe ! Et quel climat il doit y faire d'un bout de l'année à l'autre ! Pierre n'a passé que quelques jours à Clermont, en un début de printemps. Jamais il ne s'était senti si bien. Il n'a pas eu trace de douleurs dans les membres. Mieux que cela ; tout son corps était à l'aise. Il a dormi d'un meilleur sommeil. Il a mieux digéré, bien qu'ayant mangé et bu davantage, car on le régalait comme un invité. Pendant quatre jours, il ne s'est pour ainsi dire pas aperçu qu'il avait un estomac, ni un ventre.

On ne peut malheureusement pas changer de pays, à moins d'aller carrément, quand on est jeune, s'établir dans les villes, ce qui est une tout autre question. Mais aller faire le paysan ailleurs, vers le milieu de sa vie ? On n'imagine pas cela. Quelle tentation ce serait pourtant ! Trouver un acquéreur, ici, pour ce qu'on possède. La difficulté ne serait peut-être pas très grande, mais arriver là-bas, tomber là-bas, dans cette Limagne ?... Comment ?... Avec son char à vaches et ses meubles dessus... ou par le train ? Et s'y faire ouvrir une place entre les domaines ? S'acheter une maison et des champs, s'habituer aux façons des gens et de la terre, apprendre les dates et les usages pour les labours, les semailles et tous les travaux ;

la direction des vents, les signes de la pluie ; les marchés des environs ; et le nom des voisins, leurs surnoms, et la manière de les saluer, et les détails des familles... Surtout, se sentir comme un étranger, qui ne peut tutoyer personne, rappeler de vieilles histoires à personne... Sans oublier la difficulté du patois, qui n'est pas du tout le même qu'ici. Au marché de Clermont, Pierre comprenait à peine les paysans. Les Auvergnats prononcent les mots d'une façon extraordinaire, et ils en ont des douzaines qu'on n'emploie que chez eux. Lorsqu'on est seulement de passage, on accepte en riant cet inconvénient. Mais tout au long des jours !... On finirait peut-être par comprendre les autres, mais non point par parler comme eux. Et, en vous entendant, ils ne pourraient pas s'empêcher de vous trouver bizarre et risible, et de rire de vous, en effet, jusqu'à votre mort.

Ce sont des choses qui, à la rigueur, peuvent se faire à la suite d'un héritage ou d'un mariage, et quand on est jeune.

Quand il était jeune, Pierre est allé « aux mines », trois hivers de suite, avec un camarade. Ils ont fait tout le chemin à pied, jusqu'à Saint-Étienne, comme on faisait dans ce temps-là. Ils se sont embauchés pour les mois d'hiver. Ils logeaient dans un garni, à un quart d'heure de la mine. Ils emportaient leur casse-croûte avec eux ; le lard et le fromage qu'ils mangeaient étaient assaisonnés à la poussière du charbon. Pierre retrouve, comme si c'était d'hier, ce goût de charbon écrasé dans le lard. Ils avaient comme camarades des garçons du pays, ce qui les aidait à se sentir moins exilés. Un des avantages était qu'on buvait du vin à tous les repas, et point de l'eau rougie, du vin pur ; non tant qu'on voulait, car il était cher, mais en quantité raisonnable.

Augustin, le fils de l'Aurélie, est allé au Canada. Il raconte qu'il a travaillé à défricher des forêts, où les arbres étaient trois fois hauts comme ceux d'ici. Il raconte qu'il a vu, après de longues sécheresses, brûler des prairies trois fois plus grandes que le canton et le feu galopait comme un cheval.

Pour s'expatrier, il faut n'avoir rien qui vous retienne, et la cervelle un peu perdue. Ceux qui vont à Paris, pour un emploi sûr ou un commerce, on les comprend. Quand on n'a d'autre ressource que de se lancer à l'aventure, il vaut mieux

rester à l'endroit, bon ou mauvais, où Dieu vous a mis.

Il faut songer aussi à ceux qui sont encore plus dans la montagne : du côté de Raffy ou de Saint-Jeure, chez les protestants, ou de Faÿ-le-Froid et de la lande du Mézenc. Chez eux, l'hiver commence plus tôt et finit plus tard. La neige les enferme des semaines dans leurs maisons. Ils marchent, tout emmitouflés, dans le brouillard, les jours où ici il fait soleil. Ils pensent à Saint-Pierre et à Saint-Julien comme à des campagnes favorisées où l'on ne connaît pas les rudesses de la vie. Ils se chauffent avec des mottes séchées, avec les bouses de vaches. On en voit qui remontent sur leur dos la terre de leurs champs, quand elle a coulé dans le ravin, et qui en redescendent, sur leur dos aussi, leur pauvre moisson de seigle, comme Pierre sa botte de trèfle.

Ce qu'on peut dire à l'avantage du pays, c'est qu'il est beau. Cela ne saurait s'expliquer, et ce n'est pas en rapport avec la bonté du sol, ni l'abondance des récoltes. Mais il est beau. Les voyageurs le disent quand ils s'arrêtent à Saint-Julien. Le neveu Jerphanion l'a répété combien de fois, et il est assez instruit, il a vu assez de choses pour avoir le droit de se prononcer. L'autre année, il avait fait venir un de ses amis de Paris, qui sortait de la même grande École Normale que lui, un jeune homme très distingué, et pourtant très simple avec tout le monde[1]. Ce jeune homme a déclaré, la veille de son départ, qu'il ne connaissait pas de pays plus beau.

Pierre Crouziols, dit Pierre de Lherm, admet que la beauté du pays ne met pas de beurre dans la soupe, mais c'est bien un agrément tout de même. Tandis qu'ayant déposé sa charge de trèfle sur le plancher de la grange, il repart pour son bois du Bès, où il liera des fagots, il appelle à lui un nouveau rêve, qui ne ressemble pas à celui de la Limagne. Ce rêve-là, auquel il a recours parfois, lui sert à se représenter comment il pourrait être tout à fait à l'aise dans son pays, qui est beau, mais qui, pour le paysan, est dur. La chose se passe dans l'ancien temps, ou dans un temps qui n'est pas fixé. En tout cas, Pierre est seigneur. Il possède de vastes terres et

1. Il s'agit de Pierre Jallez, personnage de premier plan des « *Hommes de Bonne Volonté* ».

il est le maître du canton. Les gens, à la ronde, lui versent des redevances. Il ne travaille pas. Il se promène, et on le salue. Il chasse. Il monte à cheval. Il a tout loisir pour regarder les prés, les forêts et les belles montagnes.

Qui sait? Son rêve n'est peut-être pas sans aucune raison. Chez lui, on est surnommé de Lherm de père en fils. Et il y a, à moins d'une heure d'ici — on le voit très bien en regardant vers le sud — un petit mont qu'on appelle le suc de l'Herm, et qui porte les ruines d'un château-fort. Des seigneurs y vivaient, il y a combien de siècles ! Où est leur trace? Qu'est-il advenu de leur sang à travers les révolutions? Pierre a bien le droit, quand il est tout seul dans son bois et qu'il va lier ses fagots, de rêver qu'il descend des seigneurs de l'Herm. Quand on est seigneur de l'Herm, ni l'hiver, ni l'été ne sont à craindre. Si le climat vous donne des douleurs dans les membres, on peut s'en accommoder. Le seigneur n'est pas comme le paysan. Il aime que les choses soient belles. Voilà un rêve dont on parlerait volontiers au neveu Jean Jerphanion, si l'on osait.

*
* *

Le neveu Jean Jerphanion, quand il a su que Pierre de Lherm, n'ayant pas fini ce matin de couper son blé au champ des Coustettes, y retournait cet après-midi, y a rejoint son oncle. L'envie lui a pris de faire le moissonneur, et aussi de bavarder avec Pierre Crouziols, pour qui il a, outre de l'affection, une curieuse estime. Il reconnaît que l'oncle n'a pas toujours un excellent caractère, qu'il se tourmente trop pour les menus incidents de la vie rustique, s'emporte plus qu'il ne convient contre une vache attelée au joug qui ne recule pas assez vite, ou contre une pierre que rencontre la faux. Mais d'abord c'est un brave homme, de la plus solide espèce. Et c'est aussi quelqu'un de mystérieux. Certes, dans ses actions quotidiennes, pas de mystère ; oh ! pas le moindre, semble-t-il. Dans ses propos mêmes, peut-être non plus. Le mystère en question logerait plutôt dans certains interstices des actions et des propos, dans un certain manque d'enchaî-

nement machinal des soucis, dans une certaine liberté cachée. Par exemple, on intéresse tout à coup l'oncle Crouziols en lui parlant de choses qui n'ont aucun lien avec son expérience, comme les États-Unis ou les rayons X. Le mystère loge encore dans cette nature difficile, douillette, jamais résignée qu'on lui sent. Un paysan douillet. Un montagnard douillet. Du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, il vit dans les duretés, n'essayant de couper à aucune, ne laissant jamais les corvées retomber sur autrui. Et il n'y a pas une dureté dont il ne s'aperçoive.

Évidemment, cela ne vous fait pas, de l'oncle Crouziols, une image qui s'arrange toute seule.

*
* *

Jean n'est pas tellement inexpert à manier la faucille. Il prend seulement plus de précautions qu'un vrai moissonneur pour ne pas se blesser, il saisit des poignées d'épis moins grosses, il se pique les mains davantage aux aspérités de la paille et aux chardons. Mais surtout il n'a pas l'habitude de se plier en deux. Pour lui, comme on le dit des mauvais paysans, « la terre est trop basse ». Il attrape des courbatures qui deviennent vite intolérables. Cela s'arrange très bien avec son envie de bavarder.

L'oncle, malgré la hâte où il est d'en finir avec ce sacré petit champ des Coustettes, dont la précocité est si incommode, se prête encore assez complaisamment à une pause. Ils s'asseoient tous deux sur un éboulement de la murette de pierre sèche. Jean commence la conversation, et voudrait la conduire à sa guise. Mais aujourd'hui l'oncle, sans montrer aucune mauvaise humeur, ne se laisse pas mener. Il ne répond pas, ou il parle d'autre chose. Ainsi Jean aimerait savoir sous quelle forme, depuis un an, les grands événements publics sont arrivés à l'esprit de son oncle, et quelle impression il en a gardée. Mais ce qui intéresse aujourd'hui Pierre de Lherm, ce ne sont pas les grands événements publics, c'est le prochain mariage de son neveu :

— Tu te maries dans deux semaines?

— Oui, à peu près.

Et Jerphanion essaye de revenir à son propos. Mais l'oncle n'en démord pas.

— Tu te maries dans le pays de ta future?

— Oui, mon oncle.

Et, là-dessus, Jerphanion se dit qu'en appelant à la rescousse l'histoire de la « loi de trois ans », il va sûrement obtenir un succès d'attention. Mais en vain.

— Tu te maries à l'église?

— ... Non...

— Ah!

L'oncle paraît méditatif et intrigué, plutôt que réprobateur. On dirait qu'il cherche la tournure d'une demande d'explication. Mais Jerphanion est si peu d'humeur à en donner sur ce point particulier que, du coup, il se sent prêt à accueillir toutes les autres questions qu'on voudra, même à les provoquer. Il parle du père de sa fiancée, « qui est très gentil ».

L'oncle cligne un peu des yeux, prend un air confidentiel et avisé :

— Elle a le sac, ta future?

Jerphanion bredouille n'importe quoi, qui esquive sa gêne, et sauve son amour-propre. Mais ce qu'il éprouve surtout, c'est une déception : « Voyons! C'est donc cela qu'il a dans la tête? Rien que cela? »

II

« QUATRE JOURS D'AMOUR A BRUGES AVEC UNE PRINCESSE ÉGYPTIENNE »

Sammécaud[1] était assis dans un compartiment de première classe d'un train belge. Le train était belge, mais le wagon était allemand. Il avait un beau capiton rouge sombre, avec de larges sièges plats et bien élastiques, des vitres spacieuses;

1. Roger Sammécaud, autre personnage important des *Hommes de Bonne Volonté*, est l'un des dirigeants du Cartel de l'industrie du pétrole; il possède, de ce fait, une grosse fortune et d'énormes revenus.

et comme il était à la fois bien chauffé et bien clos, il donnait un sentiment d'intérieur protégé et confortable. Le bruit et le froid l'enveloppaient sans le pénétrer. La campagne, finement embrumée, devenait confuse au-delà d'une certaine distance. La vitre elle-même, sans être brouillée, avait un voile. Sammécaud était seul. Une lampe, au-dessus de sa tête, lui permettait de lire. Mais elle ne nuisait pas au jour d'hiver, dont il eût été dommage de ne pas éprouver le charme.

Sammécaud savourait une complète félicité. Il était au début d'un épisode qui avait toutes chances d'être infiniment agréable. Mais il ne trouvait pas sacrilège de penser que ce début même était peut-être encore plus purement délicieux que ce qui allait le suivre. Un événement dont on s'est promis beaucoup risque toujours, si même il ne vous déçoit pas, de vous apporter des complications, de menues difficultés imprévisibles; et surtout, dès qu'il a commencé, il n'est plus intact : il vous file entre les doigts ; plus il est exquis, et plus on se désole de voir diminuer vertigineusement la part qui vous en reste à vivre. Mais dans les dernières heures qui précèdent l'événement, quand tout est arrangé, que tout est sûr et que rien encore n'est commencé, la délectation est parfaite. L'attente ne sera plus assez longue pour vous accabler ; elle vous excite. Elle correspond très bien au temps qu'il vous faut pour repasser encore une fois dans votre tête tous les plaisirs que vous vous promettez, ou pour y ajouter quelque suprême perfectionnement.

« La condition indispensable », songeait-il, adossé au beau capiton rouge, « est qu'il n'y ait dans l'attente presque aucune trace d'anxiété. Il faut que l'événement soit à peu près aussi certain qu'un événement humain peut l'être. Or, il y a des événements humains d'une certitude bien suffisante, surtout, hélas ! parmi ceux qui sont désagréables. Si un raseur vous annonce sa visite, en vous laissant entendre que de plus il vous empruntera de l'argent, vous n'avez pas à craindre qu'il vous fasse faux bond. Quant à l'anxiété inévitable qui tient à l'espérance d'un bonheur, et à l'idée que l'avenir, si sûr et si proche soit-il, n'est pas une chose que l'on serre déjà dans ses mains, elle ne gâte pas ces moments délicieux. Ce n'est qu'une trace, en effet ; et son goût très amer, mais très

dilué, ne fait qu'enrichir la saveur de votre attente. »

Sammécaud se souvenait d'une autre attente, à la gare de Laroche[1]. Celle-là avait vraiment été anxieuse et fébrile, difficile à vivre. Pourquoi cette différence? D'abord l'attente immobile est la plus fatigante de toutes. Et puis, il ne faut pas que le lieu de l'attente soit trop triste. Rouler dans un wagon aux beaux coussins de velours rouge vers ce qu'on désire, c'est — outre la douceur du contenant, comme un écrin douillet, pour votre impatience — se donner l'impression qu'on agit efficacement, qu'on utilise chaque minute, et que la distance qui vous sépare de ce que vous désirez ne pourra faire autrement que d'être vaincue, puisque c'est de vous qu'elle dépend, et que vous vous employez, quoique paresseusement, à la détruire. « Tout à l'heure, à la gare de Bruges, même avec les précautions que j'ai prises, je serai sûrement plus nerveux. » Mais il s'accordait aussi que, depuis ce temps-là, il avait fait de grands progrès. Le plus grand, c'était d'avoir appris à ne demander à la vie que ce qu'elle est capable de fournir (à condition encore qu'on lui donne un sérieux coup de main) : des réussites de dimensions limitées.

Dès qu'on est en possession de cette découverte élémentaire, tout se simplifie. L'erreur, c'est de demander à la vie une de ces grandes machines, d'un enchevêtrement inextricable, où auront à trouver place une multitude de circonstances, de sentiments, d'intérêts, et qui devront tenir très longtemps contre toutes les intempéries ; ce qu'on appelle, par exemple, dix ans de bonheur (il y a de quoi rire !) ou même une grande passion partagée (avec tous les à-côtés que cela suppose !) La vie, en réalité, se comporte comme un véritable artiste. Le véritable artiste n'a jamais prétendu venir à bout d'une montagne de matériaux. Il prend un morceau de marbre, en somme tout petit, ou un rectangle de toile et quelques tubes de couleur. La vie lève les bras au ciel quand vous lui parlez de dix ans de bonheur ou même de votre projet de grand amour-passion. Et comme ensuite, si vous vous obstinez

1. Allusion à un épisode du début d'une liaison qu'a eue quelques années auparavant Sammécaud avec Marie de Champcenais, femme d'un de ses associés. Cette liaison est longuement contée dans les tomes V et VI des *Hommes de Bonne Volonté*, « Les Superbes » et « Les Humbles ».

à lui passer la commande, naturellement cela ne marche pas, c'est d'elle que vous vous plaignez. Il vous aurait suffi pourtant d'un rien de réflexion pour comprendre que vous lui demandiez l'impossible. Même si la vie réalise ce miracle d'assortir deux êtres dont les sentiments et les actions resteront en harmonie pendant des années, sans trop de contraintes, ni de sacrifices de part ou d'autre, comment empêcher les mille incidents du monde extérieur de se jeter à la traverse? Vous ne supposez pourtant pas que votre consigne de bonheur va être respectée soudain par l'univers tout entier?

Mais demandez à la vie une semaine pleinement réussie; moins que cela : trois ou quatre jours. La question a un sens. Le problème peut être traité. Ce n'est pas qu'il soit commode. Réussir ce peu de chose qu'est un tableau de chevalet n'est pas commode. Mais ce n'est pas une entreprise délirante, et elle est faite pour passionner le connaisseur. Vous vous apercevrez que quatre jours, c'est déjà un monde. Que nous parlez-vous de plaisir fugitif, de sentiments à fleur de peau? Dans quatre jours peuvent se loger des sentiments très forts, des impressions très profondes, dont l'écho hantera vos rêveries pendant de longues années. Si vos quatre jours sont vraiment une grande réussite, ils contiendront, ramassées, mises en valeur l'une par l'autre, une foule d'expériences que la vie, quand elle ne travaille pas en artiste, ne produit que chichement, avec des délais fastidieux.

« Dans toute mon histoire avec Marie », songe Sammécaud, bien appuyé aux coussins élastiques de velours rouge, « il y a eu quelque chose d'à peu près complètement réussi, et qui l'eût été encore plus, si, en le vivant, j'avais pu me dire que c'était un chef-d'œuvre bien clos sur lui-même, enfermé dans son cadre ; si elle et moi n'y avions pas mêlé des préoccupations de passé et d'avenir : le séjour à Londres[1]. Cette fois-là, j'ai trouvé, malgré moi, la formule. Sur le moment, je n'en ai pas tiré pleinement parti, parce que ce morceau admirable était engagé dans une de ces histoires où l'on compte par mois et par années, qui ne peuvent matériellement pas être des chefs-d'œuvre, qui forcément tournent mal... Ratage aussi,

1. Voir la note de la page précédente.

dans un autre sens, que l'aventure avec Germaine Baader[1]. Là, je péchais par improvisation. Il y a des gens qui adorent l'improvisation en ces matières. C'est qu'ils ne sont pas très difficiles. Un chef-d'œuvre suppose du travail. »

*
* *

Le train s'arrêtait dans une gare propre et crépusculaire, à peu près vide de gens, puis repartait. « Personne n'est monté, Dieu merci ! » L'indicateur ne donnait plus d'autre halte avant Bruges.

« Quatre jours d'amour à Bruges avec une princesse égyptienne... Voilà un beau titre. Cela dit tout. Il suffit de laisser les mots se décharger tout seuls de leur sens pour voir se construire une réussite de la vie, un chef-d'œuvre clos dans son cadre. »

Sammécaud a le sentiment qu'après avoir tâtonné ou s'être fourvoyé pendant la moitié de sa vie — plus de la moitié utilisable, hélas ! — il a enfin rencontré « sa » vérité ; qu'il s'est mis dans l'axe de son destin.

Les autres ont peut-être des raisons très valables pour donner à leur existence des buts différents. Sammécaud ne cherche pas à faire des prosélytes, sauf chez un petit nombre de femmes, tour à tour, qu'il se réserve de distinguer. Il est même souhaitable qu'une vérité comme la sienne ne coure pas les rues. Elle s'y galvauderait. Elle périrait d'être embrassée par trop de gens.

Il est un artiste. Cela, il le pressent depuis toujours. Mais ce qu'il conçoit depuis peu avec une certaine clarté, c'est qu'il doit se réaliser par des œuvres. Ses œuvres à lui, ce ne sont pas des tableaux, ni des livres. Ce ne sont pas des chapitres *écrits*, comme ceux d'un Loti, d'un France, d'un d'Annunzio, d'un Barrès. Ce sont des chapitres vécus.

Certes, la supériorité d'un des dieux de Sammécaud, que sont un Loti, un d'Annunzio, surtout un Barrès, c'est qu'ils ont été deux fois les auteurs de leurs œuvres ; c'est qu'après

1. Allusion à une autre aventure de Sammécaud, relatée au tome VIII des *Hommes de Bonne Volonté*, « Province ».

avoir vécu leurs chapitres admirables, ils les ont écrits. Cette supériorité, Sammécaud la reconnaît de bonne grâce. Faute de pouvoir exceller à la fois sur le plan du vécu et sur le plan de l'écrit, il se contente sagement du vécu. S'il avait eu à choisir librement entre les deux, c'est le vécu, sans aucun doute, qu'il aurait choisi. Et si ses dieux avaient été obligés eux aussi de choisir, il sait bien que leur choix eût été le même. Il est donc plus profondément leur disciple que tant de petits littérateurs.

Le travail de l'art vécu consiste justement à préparer, de loin en loin, avec tout le soin qu'il faut, un « chapitre ». Un chapitre dont la matière pourra se composer harmonieusement et la saveur complexe, singulière, se rassembler dans un « titre ». Le titre a une extrême importance. C'est lui qui vous offre la quintessence du contenu, et vous permet de juger d'un coup d'œil s'il vaut la peine qu'on le vive. Avant de vous décider pour une aventure, et quand vous en avez déjà les éléments sous la main, cherchez-lui un « titre ». Si le titre n'est pas beau, s'il ne vous chante pas, c'est que l'aventure n'est pas digne de vous. « Quatre jours d'amour à Bruges avec une princesse égyptienne. » Aucune contestation possible. Ou le titre ment, ou l'aventure sera délicieuse. Dans le « titre », chaque mot compte. Remplacez quatre jours par quatre mois. Vous sentez tout de suite que ce sera peut-être un désastre. Remplacez la *vraie* princesse par une fausse, par quelque courtisane cosmopolite en quête d'un homme riche à duper, et l'aventure s'effondre dans le ridicule. Mettez quatre jours d'une vraie princesse dans une ville banale, ce n'est plus ça. Bruges, en l'occurrence, l'emporte même sur Venise ou Grenade. A Venise, à Grenade, la princesse égyptienne ne serait déjà plus chez elle, dans son cadre, sans en être encore assez loin ; elle ferait « dépaysé », vaguement « province », qui sait? beauté quelque peu « moricaude », en tout cas, « à côté du ton », et plus ou moins bijou de bazar. Enchâssée dans Bruges la Flamande et la Morte, elle s'exalte par le contraste ; elle luit au sein de la brume nordique comme une perle d'Orient. Le premier venu n'est évidemment pas à même d'apprécier des finesses de cet ordre.

Le train chante dans sa lumière, qui peu à peu repousse le jour vers les plaines indistinctes.

Un « chapitre », avec son titre, est le fruit de l'étude et de l'occasion. Le connaisseur, attentif au cours de la vie, y guette le passage de ces fleurs flottantes que sont les opportunités. A lui de les saisir sans les briser, de les mettre en bouquet. Les beaux coussins de velours rouge ont l'air d'être prêts à vous présenter des perles, des fleurs, des opportunités.

Que ne les a-t-il plus tôt guettées au passage du flot de la vie ! Sammécaud ne se console pas de tout le temps qu'il a perdu. A son âge, avec les facilités que lui donnaient son physique, son esprit, son rang, sa fortune, c'est par douzaine qu'il devrait compter les « chapitres » étincelants. Non pas un, mais trois, mais quatre devraient avoir déjà Venise dans leur titre. Toute une suite vénitienne, amoureusement composée, à de larges intervalles. Une brune, une blonde, une rousse y tordraient tour à tour leurs cheveux. Des bras couleur de son, des bras couleur de lait, des bras mordorés s'accorderaient aux quartiers et aux saisons. Le Rialto, les Esclavons, les Zattere... Il y aurait une certaine fenêtre, et son balustre, et son horizon de palais et d'eau pour chaque héroïne... Lui qui adore Venise, aux yeux de qui Venise suffirait à sauver le monde de la bassesse, il n'a même pas un souvenir d'amour à Venise ! Et Florence ? Et Naples ? Et cette Grenade, où il n'a passé qu'une fois en courant ? L'artiste en l'art de vivre aurait eu, ici et là, d'incomparables réussites à combiner, à diversifier. Au fond, rien d'autre, pour un homme comme lui, n'avait d'importance. On est excusable d'user son temps aux affaires quand on n'a pas d'argent, ou quand on est laid et qu'on a l'âme de grosse étoffe... Mais lui, Sammécaud ?... Cela, c'eût été la façon vraiment libérale de vivre !... Il existe encore sur terre tant d'autres lieux de qualité qui ne demandent qu'à sertir une aventure précieuse, dont la nuance leur soit assortie : Saint-Moritz, par exemple, dans l'Engadine ; Portofino-Kulm... même Stockholm, ou Saint-Pétersbourg, pour un amour de neige avec les longues nuits. Il paraît que Dresde a des raretés. Quand on y possède quelques hautes relations, il n'est pas impossible de se faire présenter à la

Cour, où subsistent, comme sous vitrine, des façons de la bonne époque. « Un amour à la Cour de Saxe », encore un beau titre ; et l'épisode pourrait fort bien, celui-là, occuper trois mois, car il s'agirait non de trois mois constamment vécus avec une femme — ce qui évidemment comporte de gros risques de mésentente ou de satiété — mais de rencontres espacées : flirt dans les salons de la Cour ; dix minutes de conversation tendre dans un boudoir rococo ; échange de regards à travers la foule brillante ; billets confiés à un valet chamarré qui de l'œil vous assure : « Que Sa Seigneurie compte sur moi ! » ; rendez-vous difficilement obtenus et savamment aménagés ; dans les intervalles : des bals, des représentations d'opéra, des promenades en voiture, des chasses, des visites délicates au musée, des flâneries chez l'antiquaire, des rêveries dans les vieilles rues ou sur un vieux pont...

Que de temps perdu ! Mais il vous en reste, et il ne faut plus en laisser perdre.

*
* *

Certes, il n'était plus jeune, mais il se sentait encore fort loin de la vieillesse ; et dans les régions délicates de la société, l'âge mûr confère plus de privilèges qu'il n'enlève de chances véritables. Sa santé n'était pas mauvaise : quelques obligations au régime, peu de résistance à la fatigue et aux excès, un foie qui, de temps en temps, le rappelait à l'ordre par une crise assez dure qui se réglait dans une stricte intimité... rien de tout cela n'était rédhibitoire... Du côté de la complexion amoureuse, aucune aptitude, certes, à battre des records ; mais les femmes dont il rêvait de faire les héroïnes de ses futurs chapitres n'étaient pas de celles qui s'alanguissent à l'idée d'un hercule forain.

Que le mot amour fût à prévoir ou à sous-entendre dans presque tous les titres de ces morceaux de vie exquise, c'était une convenance esthétique, une charmante loi de style, et non une basse fatalité physiologique. Quand le tableau d'une aventure se cherche dans l'imagination, une figure de femme

demande tout naturellement à s'y placer ; elle ramasse sur son visage les reflets, les mélancolies ; elle donne un nom — un prénom — à l'ineffable. Mais à la rigueur, et en guise d'intermède, l'on verrait bien un chapitre qui s'intitulerait : « Une chasse sur le Haut-Nil avec le duc de Gloucester », à condition que le duc fût un vrai grand seigneur, encore jeune, cordial et raffiné, bon compagnon, fantaisiste, un peu excentrique... des anecdotes, le soir, au campement, sous les étoiles de la montagne tropicale ; des lampées de gin (en dépit du foie)... Un autre encore pourrait fort bien s'appeler : « Huit jours dans l'Atlas avec Lyautey » : les longues étapes sur les petits chevaux arabes ; des conversations où se mêlent le récit de la dernière bataille et une discussion sur Wagner ; des rencontres de caïds ; des coups de fusil au loin ; le soir, mon Dieu ! à l'arrière-plan du chapitre, dans la pénombre des allusions escamotées, quelque expérience de petite danseuse...

Un des avantages du moment de sa vie où en était Sammécaud, c'était qu'il avait pu prendre du champ à l'égard d'un certain nombre de servitudes. Sa femme, suffisamment occupée par l'éducation de grands enfants, le laissait plus libre que jamais. Les enfants eux-mêmes, en particulier les deux fils, s'ils étaient susceptibles d'appeler des décisions plus importantes et plus méditées, ne réclamaient plus l'intervention quotidienne de la sollicitude paternelle. On pouvait fort bien penser à eux de loin, même leur écrire, des pentes de l'Atlas, une lettre sur les beautés d'une vie énergique et active (lettre dont ils ne seraient pas tentés de sourire après en avoir lu l'en-tête : Du camp de quelque-chose-el-Kébir, le...). Pour les affaires, elles étaient encore beaucoup trop absorbantes ; surtout depuis que Champcenais, attiré dans les eaux de Zülpicher[1] — des eaux fort troubles — et aspirant aux grades suprêmes du capitalisme, affectait de considérer le pétrole comme une vieille petite ferme de famille, et abandonnait à Sammécaud la plus grosse part des responsabilités du Cartel. Mais Sammécaud avait commencé sur ce point,

1. Le comte Henri de Champcenais, mari de Marie de Champcenais, et associé de Sammécaud dans le Cartel du pétrole, a depuis quelque temps des intérêts dans l'industrie du matériel de guerre, où il a été introduit par un grand industriel luxembourgeois, Zülpicher.

depuis assez longtemps, une manœuvre de libération. Il cherchait quelqu'un qu'il pût se substituer, non seulement pour la direction de sa propre affaire, mais aussi pour la gestion des intérêts communs du Cartel. Il avait même pensé un moment à Haverkamp[1]. Mais il s'était bientôt convaincu que le fondateur de la Celle, outre qu'il était déjà submergé de soucis, et se montrait moins allant que par le passé, n'était pas homme à prendre tout à fait à cœur une affaire dont il ne serait pas le maître, quelle que fût la rémunération à en attendre. Ou il négligerait le Cartel, ou il finirait par mettre la main dessus, ce que Sammécaud ne souhaitait tout de même pas.

Il avait songé aussi à Pierre Lafeuille[2]. Mais Pierre Lafeuille, avec tous ses talents et toutes ses habiletés, n'était pas du module qu'il fallait. Trop mince, trop peu de carrure, trop petit monsieur, trop malin, ayant trop peur de se salir les mains ou de se fouler un membre, n'imaginant pas qu'on puisse perdre des nuits sur un travail, en cas de bousculade ; au-dessus peut-être d'une malhonnêteté vulgaire, mais capable de perfidies bien plus graves ; bref, trop bourgeois de robe dans son cabinet et ses dossiers. (Sammécaud, très apte à « tenir le coup », en toute circonstance, devant le travail, savait qu'il n'était pas lui-même un bourgeois de cette sorte-là.)

Ce qu'il cherchait, c'était un directeur général : un garçon robuste, énergique, de formation technique, habitué à commander, un rien « adjudant » ; prenant le ton qu'il faut avec les ouvriers, ne craignant pas de manier un bidon d'huile ; un plébéien courageux, sainement avide, et bien décidé à « faire sa pelote ». Je lui donnerai 60 000 pour moi ; je lui ferai donner 40 000 par le Cartel. Il attrapera encore 100 000 francs derrière notre dos avec des commissions et des pots-de-vin. Évidemment, c'est énorme. Mais le service qu'il me rendra, aussi, sera énorme. » Il ne faut pas être mesquin quand les suprêmes intérêts de la vie sont en jeu. « 100 000, 150 000 francs de plus ou de moins dans mes

1. Haverkamp, brasseur d'affaires avec qui Sammécaud est en rapports, et dont il est spécialement question au tome V des *Hommes de Bonne Volonté*, « Les Superbes ».
2. Un des collaborateurs de Sammécaud au Cartel du Pétrole.

propres rentrées, je ne m'en apercevrai absolument pas. Cela ne marquera que dans mes écritures de fin d'année et mes placements. Au point de vue, qui est le seul réel, du bonheur, c'est zéro. Mes enfants en auront toujours bien assez, à condition que la Société tienne debout. Les catastrophes, où je ne puis rien, risquent de leur en chiper cent fois plus que je ne leur en amasserai par pingrerie. Et même, de ce surcroît, que feraient-ils? »

Donc, il fallait vivre. On avait en somme beaucoup d'argent, et l'argent avait encore beaucoup de pouvoir. Combien de temps le garderait-il? Les prophètes de malheur avaient peut-être raison de prédire le chambardement social et la spoliation des classes possédantes. Mais là où ils avaient tort, c'était en ne savourant pas, avec une conscience suraiguë, avec mille félicitations secrètes, ce que l'époque, telle qu'elle était, laissait encore à leur disposition. Absurde besoin de se gâcher le présent, qui, avec les souvenirs qu'on a su se faire, est la seule réalité! Absurde manie, et si peu artiste! Comme si, à aucune époque, l'on avait jamais pu tout avoir, y compris la sécurité! Certes, Sammécaud se fût accommodé aussi bien qu'un autre d'un régime social solidement assis dans tout le monde civilisé : des pouvoirs forts, assez assurés de leur légitimité pour n'avoir pas besoin, à l'intérieur, d'un excès de tracasserie; assez sages pour ne pas se chercher à travers les frontières de dangereuses querelles. De vieilles monarchies courtoises et sceptiques, ennemies de la révolution comme de la guerre, amies du faste et du plaisir, dotées d'une bonne police qui sache faire les différences entre les gens, bienveillantes pour le peuple, tolérantes pour toutes les libertés raisonnables, bref n'ayant d'inconvénients que pour les énergumènes et les voyous. (L'empire d'Autriche, vu de loin, s'il eût été plus solide, eût formé une assez bonne image de son idéal.) Il reconnaissait une part de justesse aux idées de l'Action Française; mais il en détestait le dogmatisme pontifiant, le manque d'aménité et de sourire, et, avec une étiquette catholique, la fureur huguenote.

Bref, il fallait prendre ce temps comme il était. Plus Sammécaud mûrissait en réflexion et en expérience, plus il se persuadait que ce temps méritait mieux qu'une condamnation

sommaire : à savoir un usage expert et même diligent. Certes, il était aisé de se plaindre de l'époque. Élégant aussi. Et dans la mesure où c'était une élégance, Sammécaud ne s'y refusait pas absolument. Ainsi, une âme artiste ne pouvait que déplorer l'invasion du monde moderne par la vulgarité et la barbarie. Elle avait le droit de dédier à tel ou tel des âges disparus, qui furent pour l'art vécu des patries sans pareilles, une mélancolie nostalgique. Le droit encore de jeter l'anathème sur des fléaux peut-être prochains (tel cet abominable encasernement collectiviste que des roublards, ou des sots, faisant métier de tromper le peuple, lui annoncent comme l'âge d'or.) Mais ces regrets ou ces appréhensions ne doivent pas vous empêcher de saisir le rare et le délicieux là où ils subsistent.

Sammécaud se répétait qu'il y avait dans le monde de beaux restes, infiniment plus que n'en semblaient soupçonner les gémisseurs ; et que c'était justement parce qu'ils étaient précaires — comme les derniers fruits cachés dans les branches — que la sagesse était de les fêter amoureusement et de se griser de leur saveur périssable. Ne suffisait-il pas de remonter d'une génération en arrière pour mesurer combien de merveilles irremplaçables avaient laissé disparaître, sans les posséder, sans les fêter une suprême fois, ceux qui se plaignaient déjà, dès les années 60 ou 80, que le monde fût terne et vide? Loti avait vu des choses que personne ne verrait plus : le Japon à peine sorti de son moyen âge, le Pékin du vieil Empire, l'Océanie encore paradis terrestre, la Turquie d'avant les Jeunes Turcs... Lui, au moins, malgré son spleen, avait su s'en apercevoir et s'en rassasier. Mais que dire de tant d'autres qui, ayant eu vers ce même temps loisir et richesse, avaient croupi dans la plus plate existence bourgeoise — non sans de grands saluts dérisoires aux siècles splendides ou bariolés d'autrefois — sous prétexte que vraiment, à leur triste époque, il n'y avait plus rien... que cela ne valait plus la peine... « Moi, se promettait Sammécaud, j'irai à Constantinople, toute gâtée qu'elle est sans doute depuis le règne des progressistes en veston... parce que dans dix ans, dans vingt ans, la Constantinople de 1913 ou 14 passera peut-être pour royaume de féerie ; et une promenade

en caïque avec une belle Turque voilée, pour une fantaisie que tout l'or du monde ne procurera plus. J'irai à Stamboul ; je nouerai une intrigue ; je me promènerai en caïque, tenant une femme enlacée, dont j'écarterai le voile sous un croissant de lune du côté des Eaux-douces d'Asie... Je veux aller à Moscou, tant qu'il y a là-bas des grands-ducs, des orgies insolentes, des courses nocturnes en troïka, des baisers de princesses aux somptueuses fourrures qui adorent les Français... » Il songeait aussi que l'Afrique musulmane, dont on lui avait dit tant de bien, et qu'il était si facile d'atteindre, ne résisterait pas longtemps aux assauts du monde moderne ; qu'on pouvait y vivre encore, avec commodité, des chapitres où le pittoresque et le plaisir faisaient la même alliance que dans les récits de Shéhérazade. « Dieu ! Que j'ai perdu de temps ! Un peu partout, l'ennui peut arriver, le progrès à quatre sous, la vulgarité démocratique... La morale peut arriver !... En tout cas, ma vieillesse à moi arrivera, et la mort. Il faut que je me dépêche ! Jusqu'ici — quelle honte ! — je n'ai guère voyagé que pour affaires. Béotisme. S'il y avait eu du pétrole en Tunisie, je serais allé en Tunisie. Bon pour Champcenais ou Desboulmiers[1] ! Mais moi, moi ! » Il se serait mordu les poings de reproche et de regret. « Oh ! mais je vais prendre ma revanche. Tout cela au fond est tellement simple à réaliser. » Une justice, en effet, que l'on devait encore rendre à l'époque, c'était la facilité de déplacement sans précédent qu'elle offrait à l'amateur d'art vécu. Sans doute, elle avait laissé disparaître bien des merveilles. Mais entre celles qui subsistaient, entre les lieux où situer de belles aventures, quelle aisance de va et vient ! « Penser que ce soir, si nous trouvions que Bruges est trop frissonnante en cette saison, nous pourrions boucler nos valises et attraper un train de nuit, avec d'excellents wagons-lits, filant vers le sud, qui demain matin nous ferait réveiller du côté des lacs italiens. Aucune permission à demander à personne. Je ne sais même pas s'il faut encore un passeport pour la Russie et la Turquie. De bons hôtels nous attendent partout. Partout mes billets de banque et mes louis d'or seront accueillis avec de grandes politesses. Il n'y a pas si longtemps que vous

1. Autre pétrolier.

pouviez, en arrivant à Bucarest, donner un pourboire au porteur avec la petite monnaie restée dans votre gousset au départ de Paris. Il faut espérer que cela reviendra. L'Europe nous est ouverte comme un appartement, où nous circulons d'une pièce à l'autre, en tenue d'intérieur. N'est-ce rien, cela? Cette libération de tant de sottes complications matérielles, de tant d'arias, de vexations, qui empoisonnaient les voyages de nos ancêtres, cet effacement de toute la prose laborieuse qui venait rompre le charme de leurs fantaisies et de leurs amours, n'est-ce pas une victoire pour les pratiquants de l'art vécu? Et ceux qui ne veulent voir du temps actuel que ce qu'il nous a retiré ne sont-ils pas injustes? »

Il pensait au coup de téléphone qu'il avait reçu la veille au soir à Bruxelles : « Je suis à Ostende. J'ai fait une bonne traversée. Je vais passer la soirée et une partie de la journée de demain avec des amis que j'ai ici. Cela vaut mieux. J'arriverai à Bruges par le train qui y passe vers six heures, un peu après six heures... vous regarderez sur l'horaire. Dieu, qu'il fait froid dans vos pays ! »

« Ce coup de téléphone », songeait-il dans son wagon aux beaux coussins de velours rouge, pendant qu'apparaissaient les premiers feux de Bruges, « aurait épargné bien des anxiétés de la dernière heure aux amants d'autrefois, qui couraient à la rencontre l'un de l'autre, et dont le cœur se serrait à l'idée d'un bateau manqué, d'un empêchement de partir qu'une lettre leur expliquerait huit jours trop tard... Moi, je n'ai plus de vrai contretemps à craindre. Mettons les choses au pire. Qu'elle ait été obligée de passer la soirée à Ostende? Bah ! je la verrai tout de même aujourd'hui. Ostende, par le train, est à vingt minutes. »

*
* *

Grâce aux arrangements qu'il avait pris, il disposait d'environ trois quarts d'heure pour se rendre de la gare à l'hôtel, y visiter l'appartement qu'il avait retenu, rectifier au besoin sa toilette, et retourner au train pour attendre « la princesse égyptienne ». Ces trois quarts d'heure étaient la

bonne mesure, qui lui épargnait aussi bien la bousculade que l'attente.

Sur le quai extérieur, il trouva l'omnibus de l'hôtel et le portier.

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose pour vous, lui dit cet homme.

Ce ne pouvait être qu'un contre-ordre. Sammécaud fit, dans l'omnibus de l'hôtel, un trajet désagréable. Il fut presque soulagé en lisant, sur le message qu'on lui remettait, que la princesse s'excusait de n'arriver que par le train suivant, qui passait une heure plus tard.

C'était signé : « Eugénie ». La princesse égyptienne s'appelait Eugénie. Quand il l'avait appris, lors de leurs premières rencontres à Paris, Sammécaud en avait éprouvé quelque déception, qu'il n'avait sans doute pas su entièrement cacher, car elle lui avait dit, de sa voix légère, arrondie et comme duvetée : « Eugénie... vous ne trouvez pas que cela soit assez oriental ? Ma mère est née à l'époque où l'on faisait de grandes fêtes pour le canal de Suez, que l'impératrice des Français venait inaugurer. On lui a donné le nom de l'impératrice, à qui mon grand-père fut présenté. Plus tard, à moi, on m'a donné le nom de ma mère. Vous auriez mieux aimé un nom arabe ? Ma famille n'est pas arabe, ni turque. Elle est copte. Je suis chrétienne. »

A la réflexion, ce prénom d'Eugénie lui était apparu comme le fruit d'une rencontre exquise de particularités, dont l'une au moins appartenait à l'histoire. Il est fréquent d'ailleurs que les princesses portent des noms qui, sur une bourgeoise, prendraient un air villageois ou démodé.

Comme il avait décidé de faire à tout prix de son « chapitre » de Bruges une réussite, il s'interdit d'attacher de l'importance à ce léger retard. Il fit mettre des fleurs dans l'appartement. Il parcourut dans tous les coins l'hôtel, qu'il se félicita d'avoir choisi sans le connaître. L'architecture, le décor, la solitude, en cette saison, des pièces communes, tel meuble ancien dans les couloirs, dans les chambres, permettaient au voyageur de se croire l'hôte d'un grand seigneur flamand de la Renaissance, d'un grand seigneur qui eût poussé la discrétion jusqu'à se rendre invisible.

« J'ai eu la main heureuse. C'est bien le type des demeures où abriter, à travers l'Europe, avec les différences locales qui conviennent, ces poèmes romanesques que je rêve de vivre. »

Il recommanda que l'appartement fût spécialement chauffé. Il fit ajouter au menu des huîtres d'Ostende et du lièvre d'Ardenne, mettre de côté un vin de la Moselle et un Chambertin. « Madame » déciderait si le dîner serait servi à la salle à manger ou dans l'appartement.

Ces divers soins l'occupèrent jusqu'au moment où l'omnibus de l'hôtel reprit le chemin de la gare. Il s'y installa, le plus près possible de la lanterne intérieure, pour lire une brochure descriptive sur Bruges. Le soir était humide, mais doux, et sans trace de vent. La princesse frissonnerait peut-être pour le principe. Mais elle serait bien forcée de convenir qu'il faisait encore meilleur ici qu'à Londres.

Le train entra en gare. La princesse parut à la porte d'un wagon, dans un ébouriffement de fourrures, descendit, frissonna en effet. Mais elle avoua que « c'était une idée », qu'elle avait eu souvent plus froid en débarquant sur le môle d'Alexandrie, et qu'au surplus, avec toutes ces fourrures qu'elle venait d'acheter à Londres, elle ne craignait rien.

JULES ROMAINS

L'ARMISTICE

(RÉCIT D'UN TÉMOIN)

Le 4 novembre 1918, les Alliés décidaient d'accorder un armistice à l'Allemagne et en fixaient les conditions. Il restait à lui faire connaître ces conditions. Deux hommes allaient en être chargés : le directeur politique de la guerre, Clemenceau, et le commandant en chef des armées alliées, le maréchal Foch.

D'où l'envoi du Maréchal à Rethondes pour traiter directement avec les plénipotentiaires allemands, et une liaison permanente, établie à Paris, avec le Maréchal et personnifiée par moi-même au cabinet du président du Conseil.

Notre intention, pour faire revivre ces journées historiques, est de rapporter, heure par heure d'abord, ce qui s'est passé à Paris, à la suite des coups de téléphone du Maréchal, puis, de faire le récit de ces mêmes journées, telles qu'elles se sont déroulées à Rethondes, et cela, d'après le compte rendu écrit qui nous a été remis, quelques jours après, par un témoin oculaire, et non des moindres.

Donc, le 8 novembre 1918, à 9 heures, assisté des amiraux anglais sir Wemyss et Hope, le maréchal Foch se rencontrait à Rethondes, avec les envoyés allemands.

A 9 h. 10, un coup de téléphone en prévenait Clemenceau.

A 9 h. 30, je téléphonais au général Weygand, chef d'état-major du Maréchal, que le maréchal Foch devait exiger absolument le retrait des troupes bavaroises du Tyrol.

L'Italie venait, en effet, d'envoyer un télégramme très pressant à ce sujet, et son ambassadeur m'avait lui-même téléphoné pour insister tout particulièrement sur ce point.

A 9 h. 45, le général Weygand me téléphonait, de la part du maréchal Foch, « que les Allemands, au lieu de se borner à discuter les questions concernant l'armistice, essayaient de le tâter sur les conditions de paix qui leur seraient imposées ».

A 10 h. 5, je téléphonais au maréchal Foch, de la part de Clemenceau, « qu'il ne fallait, sous aucun prétexte, parler de conditions de paix avec les Allemands. S'ils revenaient sur ce sujet, le Maréchal devait se dérober en leur faisant comprendre que lui soldat ne pouvait s'occuper que de l'armistice, et que les conditions de la paix étaient affaire de gouvernement ».

Vers 11 heures, le maréchal Foch faisait encore téléphoner « que les Allemands insistaient beaucoup pour obtenir immédiatement une suspension d'armes, et cela avant que l'on soit d'accord sur les conditions de l'armistice ».

Ils faisaient ressortir « l'intérêt qu'il y avait à arrêter, le plus tôt possible, toute effusion de sang ; qu'il y avait eu, dans cette longue guerre, assez de sang versé pour éviter d'en répandre maintenant inutilement ». Venant des Allemands, de tels arguments étaient vraiment des plus suggestifs !

A 11 h. 20, je téléphonais « qu'on leur dise, une fois pour toutes, qu'aucune suspension d'armes ne serait accordée avant qu'ils n'aient signé l'armistice ».

Le Maréchal leur signifia alors, nettement, la volonté des Gouvernements alliés ; ils n'insistèrent plus.

*
* *

A Paris, grande était la nervosité. On connaissait, à peu près, les conditions imposées aux Allemands, et tout le monde, à ce moment — personne ne saurait me démentir — se demandait avec angoisse s'ils accepteraient de telles conditions *tant elles paraissaient draconiennes.*

Je reçus, au cours de cette journée, de nombreuses visites de parlementaires ou de diplomates ; je dois avouer qu'aucun

d'eux ne songeait alors à critiquer ou à récriminer, surtout les diplomates anglais, qui, comme Lloyd George et le maréchal Haig, continuaient à trouver que les Alliés avaient imposé aux Allemands des conditions vraiment trop dures.

Quoi qu'il en soit, parlementaires, diplomates et généraux français ou étrangers se montraient plutôt inquiets et attendaient, non seulement avec impatience, mais avec une véritable fièvre, le résultat des négociations.

En tout cas, non seulement pendant cette journée, mais également au cours de celles qui suivirent, jamais je n'entendis ces mêmes parlementaires, diplomates, journalistes ou généraux faire la moindre allusion à la situation réelle de l'Allemagne (que l'on ne connaissait pas d'ailleurs), ou bien encore à des conditions plus dures que l'on pourrait lui imposer.

On ne saurait trop le répéter : personne, parmi les Alliés, n'était exactement renseigné sur ce qui se passait réellement en Allemagne dans ces premières journées de novembre.

On a dit et répété que Wilson, ainsi que les diplomates américains, connaissaient la situation telle qu'elle existait, à ce moment, de l'autre côté du Rhin. Je n'ai aucune preuve à produire contre une pareille assertion, mais, par contre, nul n'a pu apporter un fait précis à l'appui de cette opinion. Comment admettre, enfin, que l'ambassadeur américain à Paris ne soit pas venu aussitôt renseigner Clemenceau ?

De plus, quand, le 11 novembre au matin, j'annonçai la nouvelle de la signature de l'armistice au colonel House, type parfait de l'honnête homme, du gentleman, et avant tout ami sincère de la France, je me rappelle son étonnement et sa joie, ce qui semble bien prouver qu'il n'était pas mieux renseigné que nous.

Or on ne saurait oublier qu'à ce moment le colonel House, ami intime et fidèle de Wilson, était tenu, par lui, au courant de toutes les questions d'ordre politique ou diplomatique concernant les Alliés. Donc, il y a encore là une légende à détruire.

D'ailleurs, que pouvait-on savoir de grave, de très important, pouvant influer sur les négociations en cours ? Absolu-

ment rien. Évidemment, des troubles avaient déjà éclaté en Allemagne, mais Guillaume II, le 8 novembre, était toujours empereur, Max de Bade toujours chancelier, et l'ordre régnait à Berlin. Ce n'est que le lendemain, 9 novembre, que commença le grand drame pour les Hohenzollern et pour l'Allemagne.

Ce ne fut, en effet, que le 9 novembre (ainsi qu'on le verra ultérieurement), et encore dans l'après-midi (14 h. 15), que Guillaume II abdiqua.

Donc, le 8 novembre, quand les négociateurs pour l'armistice arrivèrent à Rethondes, les Alliés se trouvaient bien en face des représentants du Gouvernement allemand, qui n'était autre que le Gouvernement impérial.

Le général Weygand ou le général Desticker (sous-chef d'état-major) me tenaient constamment au courant, par téléphone, de la marche des négociations.

Vers midi, je recevais un coup de téléphone annonçant que « tout allait bien » et qu'une estafette allait partir pour le Ministère de la guerre, apportant un pli urgent du maréchal Foch.

L'estafette arrivait vers 15 heures ; j'ouvris le pli et je montai aussitôt chez Clemenceau (dont le bureau était au premier étage, dans la pièce prenant vue sur la cour qui se trouve en face du grand escalier, au delà d'un salon d'attente). Je le trouvai en conférence avec M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, et M. René Renoult, président de la Commission de l'armée à la Chambre des députés.

En ouvrant la porte, je m'écriai : « Bonne nouvelle, monsieur le Président. » C'était, en effet, un compte rendu annonçant que les délégués allemands avaient accepté, en principe, les conditions de l'armistice. Ils se réservaient, toutefois, de présenter certaines observations et, en tout cas, avant de signer, d'en référer à leur Gouvernement.

A peine Clemenceau eut-il fini de lire le compte rendu, que je le vis me regarder fixement, longuement. Ses yeux se mouillèrent et, se prenant ensuite la tête à deux mains, il se mit à pleurer silencieusement [1]. Jamais, soit avant, soit

1. « On a écrit qu'à l'annonce de l'armistice, je n'avais pu retenir mes larmes. Je ne m'en cache pas. »

CLEMENCEAU : *Grandeurs et misères d'une victoire*, p. 87.

au cours de la guerre, je ne l'avais vu en proie à une telle émotion. Au bout d'un court instant, il se ressaisit et s'écria : « C'est absurde, je ne suis plus maître de mes nerfs ; ce fut plus fort que moi, mais, tout d'un coup, j'ai revu 1870, la défaite, la honte, la perte de l'Alsace-Lorraine, et maintenant tout cela effacé. N'est-ce pas un rêve ? »

Je me précipitai vers lui, en proie également à une profonde émotion. Je lui pris les mains en le fixant, moi aussi, et lui dis : « Oui, monsieur le Président, pendant quelques instants, en effet, vous n'avez plus été maître de vos nerfs, mais des émotions comme celles-là ne sont-elles pas sacrées et, par conséquent, plus que naturelles ? »

J'ai tenu à rapporter cet incident, qui montre, mieux que toute digression, dans quel état d'âme nous étions tous, en commençant par le plus grand d'entre nous. Il met enfin à jour l'âme de cet homme qui, sous des aspects rudes, qui lui ont valu d'ailleurs le fameux surnom de « Tigre », avait cependant un cœur excellent et, au fond, pour ceux qui le connaissaient bien, était plutôt « un sensible ». Que de fois, personnellement, n'ai-je pas été témoin d'un de ces « coups de cœur » comme celui que je viens de rapporter !

*
* *

On a vu que la journée du 8 novembre n'avait pas été perdue et qu'elle avait apporté déjà un résultat important : l'acceptation de principe, par les délégués allemands, des conditions de l'armistice arrêtées par les Alliés. Cependant, les tergiversations de ces délégués n'étaient pas sans inquiéter Clemenceau, et cela d'autant plus que, d'après certains renseignements parvenus le 8 au soir à Paris, on s'attendait, en Allemagne, à des événements graves ; aucune précision encore, mais des prévisions qui semblaient justifiées.

Aussi, Clemenceau avait-il hâte de voir le maréchal Foch, afin de lui demander ses impressions personnelles sur cette première journée de négociations.

Voilà pourquoi le 9 novembre, dans la matinée, nous nous rendîmes avec Clemenceau à Senlis, quartier général du maréchal Foch, où il était revenu passer quelques heures.

*
* *

Comme pendant la guerre, nous fîmes le voyage en automobile et, au cours du trajet, nous causâmes d'abord des affaires courantes, qui ne manquaient pas, puis de la question capitale du jour : l'armistice. Les nouvelles reçues pendant la nuit sur la situation en Allemagne ne laissaient pas de troubler le Président, qui se demandait, dans le cas où les événements se précipiteraient de l'autre côté du Rhin, quelle serait la situation des Alliés à Rethondes, en face de délégués allemands qui n'auraient peut-être plus les pouvoirs de traiter au nom d'un nouveau Gouvernement. Il fallait donc aller vite, ne pas laisser traîner les négociations, et c'est ce qu'il tenait surtout à dire au maréchal Foch. J'étais tout à fait de cet avis, mais, fidèle à mon idée de derrière la tête, je fis remarquer à Clemenceau qu'en admettant que l'on fût obligé de rompre les pourparlers, ce serait une excellente affaire pour la cause des Alliés, puisque cela permettrait de déclencher *immédiatement* l'attaque stratégique de Lorraine, qui était prête et archiprête. En tout cas, étant donné cette situation, cette incertitude, je considérais comme indispensable que le maréchal Foch accélérât encore davantage la marche offensive de ses armées. C'est ce que ne manqua pas de faire remarquer le Président, dès qu'il fut en présence du Maréchal.

Ce dernier avait installé son quartier général à Senlis, depuis peu, vers le 20 octobre. Avant cette date, ce quartier général était au château de Bombon (dans les environs de Melun), où le Maréchal avait passé une partie de l'été.

A la suite de l'offensive générale des armées alliées, il s'était décidé à transporter son Q. G. à Senlis. Cette très vieille petite ville de province n'avait rien de bien particulier, mais, du point de vue stratégique, elle présentait le grand avantage de rapprocher le Maréchal du centre des troupes combattantes. De plus, située non loin de Paris, elle lui permettait de communiquer facilement avec le Gouvernement, c'est-à-dire avec Clemenceau, et d'assurer ainsi très étroitement la collaboration intime de la politique et de la stratégie, condition

indispensable à réaliser dans la conduite de la guerre et surtout d'une guerre comme celle de 1918.

Suivant son habitude, le Maréchal s'était établi dans une propriété modeste, éloignée des grandes routes, du bruit, de l'agitation et offrant, du point de vue de l'installation de l'état-major, des ressources suffisantes, c'est-à-dire des pièces assez vastes pour les bureaux. Cette installation fut toujours d'ailleurs assez facile, car le Maréchal, comme on le sait, ne travaillait qu'avec un état-major très restreint, où la qualité suppléait largement à la quantité.

Cette propriété, qui datait de Louis XVI, appartenait à madame de Bellegarde ; les communs, brûlés par les Allemands en 1914, lors de leur marche sur Paris, étaient en ruines.

Nous trouvâmes le commandant en chef, non seulement très calme suivant son habitude, mais véritablement rayonnant. Il narra aussitôt tous les détails de ses entrevues de la veille avec les délégués allemands. Je n'y reviens pas, puisqu'ils ont été divulgués et sont maintenant, on peut le dire, tombés dans le domaine public.

Il y eut, comme on le sait, au cours de cette première journée de Rethondes, des scènes poignantes.

Le maréchal Foch insista particulièrement sur son propre étonnement quand il vit les Allemands accepter aussi facilement les conditions si dures des têtes de pont, de la livraison intégrale de la flotte, de l'occupation de la rive gauche du Rhin, etc., mais, par contre, devenir blêmes dès que l'on parla de la livraison des canons, des mitrailleuses et des locomotives. L'un d'eux, Erzberger, s'écria : « Mais alors, nous sommes perdus ! Comment allons-nous pouvoir nous défendre contre le bolchevisme ? » Et, un peu plus tard : « Mais vous ne comprenez pas qu'en nous enlevant tous moyens de nous défendre contre le bolchevisme, vous nous perdez et vous vous perdez aussi ; vous y passerez à votre tour. »

Ils arrivaient directement d'Allemagne et savaient fort bien que la révolution grondait et que son éclosion était imminente !

Ah ! je puis assurer qu'à ce moment, pendant le récit du maréchal Foch, aucun de nous ne pensait à imposer aux Allemands des conditions encore plus dures. Nous étions tout

à la joie, tout à l'allégresse. Ignorant ce qui se passait exactement en Allemagne, comment aurions-nous pu espérer davantage?

*
* *

C'est dans cette même matinée du 9 novembre, pendant cette entrevue entre Clemenceau et le maréchal Foch, que se déroulait la scène dramatique, presque shakespearienne, de Spa. Hindenburg et le général Grœner (qui, en octobre, avait remplacé Ludendorff comme premier quartier-maître général) sont venus, à 10 heures du matin, trouver Guillaume II et le supplient d'abdiquer. Les troupes, lui disent-ils, ne veulent plus se battre et toute la population allemande demande cette abdication. Fureur de Guillaume II, qui déclare qu'il va se mettre à la tête de l'armée et marcher sur Berlin pour y rétablir l'ordre ; Grœner lui répond froidement « que l'armée ne marcherait pas sous les ordres de l'empereur, car elle n'était plus derrière lui ; qu'il ne lui reste donc plus qu'à se rendre au front et à s'y faire tuer à la tête des quelques régiments fidèles ». Silence du Kaiser qui congédie les deux généraux, après avoir refusé, à nouveau, de signer sa déchéance.

*
* *

Pendant ce temps-là, au cours de ces mêmes heures, Clemenceau, le maréchal Foch, le général Weygand et moi étions tout à l'enthousiasme. On vint, naturellement, à parler de 1870, de cette revanche enfin obtenue, avec l'Alsace-Lorraine reconquise, buts suprêmes de toute notre existence, rêves combien de fois caressés et seuls motifs qui avaient poussé la plupart d'entre nous, alors jeunes gens, vers cette armée qui a sa grandeur, évidemment, mais aussi ses terribles servitudes de tous genres. Tout cela n'était-il pas largement oublié?

A propos de 1870, Clemenceau évoqua la grande figure de Gambetta et prononça ces nobles paroles : « Quel malheur que Gambetta n'ait pas vécu assez longtemps pour assister à cette apothéose et voir réaliser sa fameuse prophétie de la « Justice immanente » ! Lui aussi avait bien mérité de la

Patrie et avait droit à une autre destinée. Inclinons-nous, une fois de plus, devant le destin, mais en saluant bien bas la mémoire du grand tribun. »

On voit que, contrairement à ce que l'on a maintes fois répété, Clemenceau, tout en ayant beaucoup combattu Gambetta, en tant que chef du parti opportuniste, n'en avait pas moins conservé pour ce dernier une grande admiration et une profonde estime. C'est d'ailleurs ce qu'ont toujours confirmé les conversations que j'ai eues avec lui, au sujet de son ancien adversaire.

Au moment où nous allions le quitter, le maréchal Foch nous montra le télégramme qu'il se proposait d'adresser aux commandants en chef des différentes armées alliées et qui répondait si bien aux préoccupations du Président :

« L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées pour rendre décisifs les résultats obtenus. »

Et le Maréchal d'ajouter en riant : « Avec les Allemands, il faut s'attendre à tout. »

On voit que l'unité de doctrine était complète entre la politique que représentait Clemenceau et la stratégie symbolisée par le maréchal Foch. Des deux côtés, on comprenait qu'il fallait agir vite. Faut-il rappeler, là encore, que la victoire, à la fin de cette longue guerre, fut due, en très grande partie, à cette unité de doctrine entre les deux hommes? L'un et l'autre, en effet, furent toujours pénétrés de cet axiome : que la stratégie n'est que la continuation de la politique et que le commandant en chef des armées ne pouvait faire de la bonne stratégie que si le directeur politique de la guerre faisait, lui, de la bonne politique, chacun restant étroitement cantonné dans ses attributions respectives. Une telle méthode, une telle entente assurait non seulement l'unité de commandement, mais aussi et surtout l'unité de direction de la guerre, et, on ne saurait trop le répéter, ce fut là, de beaucoup, *le principal facteur de la victoire.*

*
* *

Nous rentrâmes ensuite à Paris. Pendant le trajet, Clemenceau et moi revînmes sur l'entrevue avec le Maréchal, et nous fûmes d'accord pour reconnaître qu'à moins de circonstances imprévues (car, ainsi que le disait très bien le Maréchal : « Avec les Allemands, il fallait s'attendre à tout ! »), il y avait de grandes chances pour que l'armistice fût conclu dans la journée du lendemain, 10 novembre, ou dans celle du surlendemain au plus tard.

Inutile d'ajouter que, dès notre retour au Ministère, nous fûmes assaillis de visites, et que la plupart de nos visiteurs nous firent part des nouvelles plus abracadabrantes les unes que les autres qui circulaient alors dans Paris.

A 15 h. 45, Clemenceau était prévenu, par un coup de téléphone venant de Rethondes, que les plénipotentiaires allemands venaient de transmettre au maréchal Foch leurs observations relatives aux clauses de l'armistice.

Ce dernier les examina immédiatement et, après entente téléphonique avec le Président, les leur renvoya dans la nuit même, en leur faisant connaître, par écrit, qu'il ne pouvait (sauf pour certaines petites questions de détail) leur donner satisfaction.

En même temps, il leur faisait remettre une note dans laquelle il leur rappelait que les délais (soixante heures) expiraient le lendemain. Il leur appartenait donc de provoquer, sans retard, une réponse du Gouvernement allemand.

Vers le soir, nous reçûmes quelques renseignements sur la révolution allemande : ils étaient assez vagues, d'ailleurs. On apprenait seulement que le prince de Bade avait démissionné et qu'un nouveau Gouvernement avait été constitué. Rien de particulier sur les armées allemandes qui continuaient à se retirer devant les nôtres, mais lentement, en ordre, et en faisant tête.

Cependant, dans les conversations que j'eus au cours de la soirée avec Clemenceau, je me rendis très bien compte que cette nouvelle situation intérieure de l'Allemagne n'était

pas sans l'inquiéter. Les envoyés allemands qui menaient, en ce moment, les négociations pour l'armistice représentaient-ils le nouveau gouvernement? S'ils signaient le protocole, et qu'ensuite ce nouveau gouvernement ne le ratifiât pas, comme ayant été négocié par des délégués non mandatés par lui, qu'arriverait-il?

Vers 3 heures du matin, on reçut un télégramme secret faisant connaître :

« Que l'empereur d'Allemagne avait abdiqué la veille, et qu'un nouveau Gouvernement populaire s'était constitué à Berlin. La garnison de cette ville s'était mise à la disposition de ce Gouvernement. »

C'était encore bien vague, mais, du moins, exact dans le fond.

*
* *

Cette journée du 10 novembre était un dimanche : Clemenceau arriva de bonne heure au Ministère, et nous reprîmes notre conversation de la veille.

Vers 10 heures, le général Desticker téléphona, de la part du maréchal Foch :

« Que les délégués allemands se montraient particulièrement conciliants, prévenants même, et que, dans le but, disaient-ils, d'empêcher le sang de couler inutilement, ils tenaient à indiquer les emplacements des mines retardées dans les régions nouvellement conquises par les troupes françaises. »

« Trop polis pour être honnêtes ! » s'exclama Clemenceau, quand je lui annonçai ces excellents sentiments. « S'ils deviennent si conciliants, ajouta-t-il, c'est qu'ils ont reçu des renseignements sur la situation intérieure de l'Allemagne et que, là-bas, cela ne marche pas très bien ; c'est plutôt, à mon avis, de bon augure pour nos affaires. Quoi qu'il en soit, il est indispensable de prendre ses précautions. »

Et, toujours hanté par ses préoccupations de la veille, vers 11 heures, il me chargea de téléphoner, au maréchal Foch, les instructions suivantes :

« Avant de signer le protocole d'armistice, il faut abso-

lument exiger des plénipotentiaires allemands qu'ils fassent une déclaration écrite certifiant :

« 1° Qu'ils sont bien les délégués *du Gouvernement qui* » *fonctionne actuellement à Berlin ;*

« 2° Qu'ils considèrent ce gouvernement comme capable » d'assurer l'exécution de l'armistice. »

Le maréchal Foch répondit, vers midi, qu'il pensait obtenir facilement la première partie de la déclaration, mais que, pour la seconde, il n'en répondait pas. Il l'obtint cependant.

Dans la soirée, nouveaux coups de téléphone du Maréchal d'après lesquels il pensait bien arriver à faire signer l'armistice, par les délégués allemands, dans la nuit même.

A 20 heures, étaient parvenus à Rethondes, par T.S.F., deux télégrammes du Gouvernement allemand. Le premier était ainsi conçu :

« Le Gouvernement allemand accepte les conditions de l'armistice qui lui ont été posées le 8 novembre.

» LE CHANCELIER DE L'EMPIRE. »

Le second débutait par ce même texte, mais était suivi d'une très longue protestation du Gouvernement allemand contre les conditions beaucoup trop dures imposées par les Alliés, et qui allaient réduire à la famine tout le peuple allemand, hommes, femmes et enfants.

Ce texte fut transmis, immédiatement, à Paris ; je le communiquai à M. Clemenceau.

Il était près de 9 heures du soir et il était sur le point de se retirer chez lui, rue Franklin :

« Décidément, me dit-il, les Allemands seront toujours les mêmes ; ils ne peuvent jamais être nets ; il faut toujours qu'ils ergotent. Ils se rendent très bien compte qu'étant donné la situation intérieure, qui ne doit pas être plus brillante que la situation stratégique, ils sont obligés de signer l'armistice ; cela ne les empêche pas d'essayer encore de tergiverser. Qu'attendent les délégués allemands pour signer ? En tout cas, téléphonez au maréchal Foch qu'il se base sur l'acceptation du Gouvernement allemand pour exiger *la signature immédiate*. Il faut en finir. Tenez-vous vous-même toute la

nuit au bout du fil et venez me prévenir dès que vous apprendrez quelque chose d'intéressant. Espérons que la nuit va porter conseil aux Allemands. »

Je transmis aussitôt ces instructions au maréchal Foch.

Vers 22 heures, ce dernier me faisait prévenir qu'un très long télégramme chiffré du maréchal Hindenburg, adressé aux délégués allemands, venait d'arriver à Rethondes.

Le Maréchal avait fait alors demander à ceux-ci « s'ils étaient enfin prêts à signer, et que le plus tôt serait le meilleur, s'ils tenaient vraiment, comme ils n'avaient cessé de le répéter, à éviter l'effusion inutile du sang ». Ils répondirent qu'ils étaient prêts, mais qu'il demandaient, auparavant, l'autorisation de déchiffrer les télégrammes qu'ils venaient de recevoir.

Il était difficile de leur refuser cette satisfaction.

A partir de 23 heures, je restai en communication permanente avec les généraux Weygand et Desticker, qui se bornèrent, d'ailleurs, à me faire connaître que les délégués allemands continuaient à conférer.

*
* *

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, cette question de l'armistice relevait à la fois de la politique et de la stratégie.

Voilà pourquoi les conditions de l'armistice à imposer aux Allemands avaient été préparées, à la fois par les hommes d'État, sous la direction de Clemenceau, et par les commandants en chef des armées alliées, sous la direction du maréchal Foch.

Comme conséquence logique, quand il fallut la régler définitivement avec les Allemands, la mise à exécution s'effectua, d'une part, à Paris (Clemenceau), et, d'autre part, à Rethondes (maréchal Foch).

C'est ce qui nous a incité à faire, d'abord, le récit détaillé, et presque minute par minute, de ces journées des 8, 9 et 10 novembre à Paris.

Il reste maintenant à le compléter par l'historique de Rethondes, historique rédigé par un témoin oculaire et qui

nous a été remis, par lui, *quelques jours après la signature* [1].

Ce récit, très court, très précis, très net est un document de première main qui, lui aussi, contribuera puissamment à mettre fin — du moins, nous l'espérons — à toutes les légendes qui règnent encore sur cette question de l'armistice, aussi bien en Europe qu'en Amérique.

Le voici, dans toute sa simplicité particulièrement éloquente et impressionnante, et aussi dans toute son intégralité ; aucun mot, aucune virgule n'y ont été ajoutés ni retranchés :

« Bien des versions ont été données sur les événements des journées du 8 au 11 novembre, qui ont précédé la signature de l'armistice. Voici comment les choses se sont exactement passées :

» Les pourparlers ont eu lieu dans la voiture-bureau du train spécial du maréchal Foch. Ce train et celui qui a amené de Tergnier les plénipotentiaires allemands étaient garés sur des voies construites pour le tir des pièces d'artillerie à grande puissance, à proximité de la gare de Rethondes, en forêt de l'Aigle.

» *Le 8 novembre.* — A 7 heures, arrive le train des plénipotentiaires allemands. Le Maréchal fait savoir à ceux-ci qu'il peut les recevoir à partir de 9 heures. Ils demandent à être reçus à 9 heures et se rendent, à l'heure dite, au train du Maréchal.

» Le Maréchal est assisté de l'amiral britannique sir Rosslyn Wemyss, du général Weygand, de l'amiral Hope. Les Allemands : M. Erzberger (secrétaire d'État impérial), comte Oberndorf, général von Winterfeld, capitaine de vaisseau Vanselow, lui remettent leurs pouvoirs dont la vérification prend quelques instants. Les présentations ont lieu, et on prend place à la table de la conférence.

» Le maréchal Foch demande aux Allemands l'objet de leur démarche.

» M. Erzberger. — La délégation est venue pour *recevoir les propositions* des puissances alliées en vue d'arriver à un armistice.

» Le Maréchal. — Je n'ai *aucune proposition* à faire, mais

1. Si on le compare, d'ailleurs, au récit fait par le maréchal Foch dans ses *Mémoires* (1931), il est à peu près identique.

si les délégués allemands *demandent* l'armistice, je puis faire connaître les conditions dans lesquelles il pourra être obtenu.

» M. Erzberger et le comte Oberndorf. — *Le Gouvernement allemand demande l'armistice.*

» Le Maréchal fait donner lecture des clauses de l'armistice.

» Le général von Winterfeld demande, au nom du Gouvernement allemand, l'arrêt immédiat des hostilités, avant qu'une décision soit prise.

» Le Maréchal. — Les conditions d'armistice ont été arrêtées par les Gouvernements alliés ; le Maréchal aidera, dans la mesure du possible, les délégués à arriver rapidement à une conclusion, mais les hostilités ne peuvent cesser avant la signature de l'armistice.

» Les Allemands demandent, ensuite, de prolonger de vingt-quatre heures les délais de réponse.

» Le Maréchal. — Le délai a été fixé par les Gouvernements alliés et associés ; le Maréchal ne peut le modifier. Les délégués allemands ont donc soixante-douze heures pour répondre.

» Les Allemands informent leur Gouvernement par T. S. F. de la remise des conditions d'armistice, et envoient le capitaine von Helldorf porter au G. Q. G. allemand le texte complet.

» Les assistants de M. Erzberger ont, au cours de la journée, des conversations particulières avec le général Weygand et l'amiral Hope : ils demandent des explications et des adoucissements à certaines clauses de l'armistice. Il leur est donné les explications demandées et spécifié que toute demande de leur part devra être faite par écrit.

» *Le 9 novembre.* — A 15 h. 45, les délégués allemands remettent le texte de leurs « Observations relatives aux conditions de l'armistice » [1].

» *Le 10 novembre.* — « Réponse » est faite par écrit aux « Observations » présentées la veille. Le même jour, le Maréchal fait remettre aux plénipotentiaires allemands une note leur rappelant que les délais expirent le lendemain et qu'ils ont à

1. Nous rappelons que le maréchal Foch a passé l'après-midi du 9 novembre à Senlis, où il eut une entrevue avec Clemenceau.

provoquer, sans retard, une réponse du chancelier allemand.

» Entre 19 et 20 heures arrivent, par T. S. F., deux télégrammes en clair du chancelier allemand, dont le premier est ainsi conçu :

« Le Gouvernement allemand aux plénipotentiaires auprès » du haut commandement des Alliés :

» *Le Gouvernement allemand accepte les conditions de l'armis-* » *tice qui lui ont été posées le 8 novembre.*

» LE CHANCELIER DE L'EMPIRE. »

» Le second télégramme reproduit le précédent mais est accompagné d'une très longue protestation contre les exigences des Alliés.

» Puis arrive, à 21 heures, un long télégramme *chiffré* du maréchal von Hindenburg.

» Les délégués allemands sont priés, afin d'arrêter au plus tôt l'effusion de sang, de faire connaître, dès qu'ils le pourront, l'heure à laquelle ils seront prêts à signer.

» *Le 11 novembre.* — A 2 h. 5 du matin, les délégués allemands font connaître qu'ils sont prêts à entrer en séance. La séance s'ouvre à 2 h. 15.

» Lecture est donnée du texte de l'armistice, tel qu'il a été établi dans la « Réponse aux Observations ». Ce texte est lu, discuté, arrêté, article par article ; à 5 h. 5, on est d'accord sur la rédaction définitive ; à 5 h. 10, les plénipotentiaires alliés et allemands y apposent leur signature.

» M. Erzberger demande la parole et lit une déclaration protestant contre la rigueur des conditions de l'armistice.

» Le maréchal Foch déclare la séance terminée et les Allemands se retirent.

» Le Maréchal rentre à Paris pour remettre au président du Conseil le texte de la Convention d'armistice qui devait être lue aux Chambres dans l'après-midi.

» A 11 heures, le canon annonçait que les hostilités étaient arrêtées sur tout le front.

» Telles sont, dans toute leur simplicité et leur précision historique, les circonstances de cet événement mémorable qui consacra définitivement la défaite de l'Empire allemand et marqua le triomphe des armées alliées. »

*
* *

Fidèle à notre méthode, nous allons rapporter maintenant l'autre son de cloche, c'est-à-dire ce qui s'est passé de l'autre côté de la barricade, du côté des Allemands. Erzberger, dans ses *Souvenirs de guerre*, a exposé leur état d'âme.

Ayant décidé, dans la matinée du 8 novembre, d'envoyer à Spa l'officier interprète, le capitaine von Helldorf [1], il lui prescrit de faire connaître au G. Q. G., et par suite au Gouvernement allemand :

« Qu'il était peu probable qu'on permît de faire des contre-propositions sur les points essentiels, mais que la délégation essaierait cependant d'obtenir des adoucissements au cours d'entretiens particuliers, surtout dans le but de maintenir l'ordre à l'intérieur et d'éviter la famine menaçante ; qu'elle tenterait, notamment, d'obtenir une prolongation des délais et une réduction des quantités de matériel à livrer, qu'elle s'efforcerait d'arracher toutes les atténuations possibles ; enfin, qu'en acceptant les conditions de l'armistice, la délégation déclarerait impossible de tenir tous les engagements qui lui étaient imposés [2]. »

« Au cours des entretiens qui eurent lieu dans l'après-midi du 8, rapporte Erzberger, les plénipotentiaires eurent l'impression que leurs interlocuteurs ne les croyaient pas. L'un d'eux déclara même que l'Allemagne cherchait à faire tomber les Alliés dans un piège, que l'Allemagne voulait reformer son armée en déroute pour porter ensuite un nouveau coup. Quand on protestait de l'honnêteté des Allemands et de la sincérité de leurs intentions pacifiques, on n'était pas cru. Un officier supérieur ennemi affirma l'intention de conclure un armistice, mais que le maréchal Foch avait les mains liées par les décisions des Gouvernements et des G. Q. G. alliés, en tout ce qui concernait les questions de principe ; qu'on ne pouvait parler que des questions secondaires.

» Nous attirâmes particulièrement l'attention de ces messieurs sur les délais insuffisants pour l'évacuation. Aux offi-

1. Le capitaine se mit en route le 8 novembre, à 13 heures.

2. *Souvenirs de guerre*, p. 381.

ciers anglais on parla, avec une insistance particulière, de la cessation du blocus, mais l'amiral Hope déclara qu'il n'était point en mesure de traiter cette question. Les Allemands firent remarquer que les Alliés commettaient, à leur tour, la même faute qu'avait commise le Gouvernement allemand au printemps de 1918 vis-à-vis de la Russie : l'Allemagne avait cru pouvoir se comporter en vainqueur vis-à-vis du bolchevisme, et pourtant elle avait été vaincue. Un Anglais répliqua froidement : « C'est celui qui a le vent dans les voiles qui gagne [1]. »

« Le dimanche, dit Erzberger, fut consacré à de nouveaux entretiens entre les plénipotentiaires des deux parties. Les Allemands insistèrent sur le danger du bolchevisme. Mais nous trouvâmes que ni les Français, ni les Anglais ne nous suivaient sur ce terrain. *Ils avaient toujours la plus grande méfiance.* Après le déjeuner, des ouvriers français qui travaillaient aux trains spéciaux vinrent à nous. Rayonnants de joie, ils nous montrèrent les manchettes des journaux : « Le Kaiser a abdiqué. »

Enfin Erzberger relate la fameuse séance du 11 novembre, au cours de laquelle fut signé l'armistice.

« La séance commença à 2 h. 15. A propos de chaque article de l'armistice, j'essayai d'obtenir de nouvelles atténuations. J'insistai pour qu'on diminuât les effectifs de l'armée d'occupation, car Foch m'avait dit qu'il mettrait cinquante divisions dans la zone de la rive gauche du Rhin. Ce fut l'article 26 (continuation du blocus) qui provoqua les plus vifs débats. La lutte dura plus d'une heure. J'expliquai comment cet article équivalait à continuer un des actes essentiels de la guerre, une politique qui avait consisté, pour l'Angleterre, à affamer l'Allemagne. Je montrai que c'étaient les femmes et les enfants qui avaient le plus à souffrir du blocus.

» Je déclarai avec le comte Oberndorff que ce procédé n'était point *fair*. L'amiral anglais s'emporta et répliqua : « Pas *fair* ! Souvenez-vous que vous avez coulé nos bateaux » sans faire aucune distinction ! » Les Anglais déclarèrent cependant qu'ils transmettraient à leur Gouvernement notre vœu relatif à la cessation du blocus.

» J'obtins encore une concession importante : l'Entente

1. *Souvenirs de guerre*, p. 382.

s'engageait à nous ravitailler pendant la durée de l'armistice. Les discussions sur les divers articles durèrent jusqu'à 5 h. 12. Sur la proposition du maréchal Foch, on décida d'inscrire 5 heures, de sorte que l'armistice pourrait avoir effet six heures plus tard, par conséquent à 11 heures du matin (heure française).

» Sur la proposition du maréchal Foch, on signa la dernière page de l'accord parce que la confection des autres pages et des copies durerait encore plusieurs heures. Il était 5 h. 20. Deux exemplaires furent établis. Le maréchal Foch et l'amiral Wemyss signèrent les premiers, puis les plénipotentiaires allemands. Nos deux braves officiers, le général von Winterfeld et le capitaine Vanselow, avaient les larmes aux yeux en prenant la plume pour accomplir cette pénible formalité.

» J'affirmai encore que nous nous efforcerions loyalement de remplir nos engagements. Je rappelai, à nouveau, les observations que nous avions faites au sujet des conditions d'armistice et je fis encore remarquer que certaines clauses n'étaient pas réalisables.

» Je finis en disant : « Un peuple de 70 millions d'hommes » souffre, mais il ne meurt pas. » A quoi le Maréchal répondit : « Très bien. » A 5 h. 30, les délégations prirent congé l'une de l'autre en se levant de leurs sièges.

» On ne se serra pas les mains. »

*
* *

Les délégués quittèrent Rethondes le jour même. Le 12, vers 9 heures, ils étaient de retour à Spa (G. Q. G. allemand), où von Hintze, représentant de l'Office des Affaires étrangères, « les félicitait des excellents résultats de leurs négociations. On était surpris au G. Q. G. *des succès qu'ils avaient obtenus*[1] ».

Ce qui prouve bien que les Alliés auraient pu demander et obtenir davantage. Les Allemands s'attendaient à une capitulation pure et simple.

GÉNÉRAL MORDACQ

1. Erzberger, *Souvenirs de guerre.*

LES MAITRES[1]

CHAPITRE XII

C'est vrai, je te parle de ton amie, mademoiselle Marthe, avec d'autant plus de liberté, d'autant plus d'innocence que je suis, en ce qui la concerne, réduit aux conjectures. Ne te mets donc pas en colère. Ne monte plus sur tes grands chevaux. Il s'agit, m'expliques-tu, d'une très pure amitié. Tant pis, mon ami, tant pis ! Si tu m'avais dit tout uniment que cette jeune personne était ta maîtresse, crois bien que cela ne m'aurait pas effarouché, mais réjoui. Méfie-toi, Justin : nous avons décidé qu'une sincérité parfaite serait le principe et la règle de toute notre correspondance. Je respecte cette convention. Tâche donc d'agir de même, avec autant de naturel.

Je ne t'ai pas caché que je prenais du plaisir à regarder Catherine Houdoire. Tu as peut-être oublié déjà que Catherine Houdoire est cette jeune femme qui travaille chez Rohner, comme assistante — Sternovitch dit laborantine ; c'est un mot nouveau que je trouve assez gracieux, mais qui n'est peut-être pas français. — Tout le monde ici l'appelle madame Houdoire. Nous sommes très bons amis et, moi, je l'appelle Catherine quand nous sommes seuls et que nous devisons

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.

intimement. Elle est, je te l'ai peut-être écrit, sans famille et séparée de son mari. Nous avons ensemble de calmes entretiens, colorés d'une réelle tendresse. Je t'ai fait comprendre que je ne l'aimais pas. Non, je ne l'aime pas. Ce qu'il y a entre nous, c'est précisément « une très pure amitié ».

Madame Houdoire fait, en ce moment, pour le patron, des « passages » — Ciel ! je viens de nommer M. Rohner : le patron ! Que dirait mon pauvre et cher M. Chalgrin s'il m'entendait ! — Je reviens « aux passages ». Il y a eu, récemment, dans la banlieue sud, une curieuse épidémie de certaine maladie qui n'est pas la scarlatine, mais qui donne régulièrement une angine, une néphrite, c'est-à-dire une maladie des reins, et une endocardite, c'est-à-dire une maladie du cœur, assez grave, parfois mortelle. Nous avons été voir les malades, les uns sur place et les autres dans les hôpitaux. M. Rohner a fini par isoler une sorte de streptocoque — tu sais, tu devines qu'il s'agit d'un microbe — et ce streptocoque ou, pour être plus exact, ce microcoque donne de bonnes cultures, mais il faut le faire passer sur l'animal vivant pour lui garder sa virulence. Je m'excuse de ce jargon : si je ne ne te dis pas tout cela, tu ne peux ni comprendre ma vie, ni même t'y intéresser. Le fameux virus tue le cobaye en cinq jours. Dès le quatrième jour, on prélève un peu de sang sur l'animal malade et on l'injecte à un animal sain qui contracte la maladie. Les animaux présentent régulièrement une néphrite et une endocardite, comme l'homme. C'est une affaire très intéressante et sur laquelle M. Rohner est fort échauffé. Catherine Houdoire « fait des passages », c'est-à-dire que, tous les jours, elle pique des bestioles. Je viens de te donner ce qu'on appelle, dans le style journalistique, des précisions. Et c'est maintenant que la sincérité parfaite doit jouer son rôle. Je regarde Catherine Houdoire, pendant qu'elle travaille. Je la regarde avec une entière liberté d'esprit. Je jouis vraiment de ce que tu te plais à nommer l'amitié très pure. Son travail fini, nous engageons quelque lente conversation. Je contemple ce beau visage mélancolique, et, soudain, je vois qu'il se passe au coin de la narine ou à l'extrémité du sourcil quelque chose de très naturel, un frémissement, une légère inflexion des traits. Et, tout de suite, en moi,

dans les profondeurs de moi, se prend à remuer une force violente et terrible qui est comme un démon, non pas un démon étranger, qui est mon démon à moi. C'est un besoin de saisir cette douce et aimable femme, de la saisir aux hanches ou aux épaules, de la couvrir de caresses et de baisers, de m'emparer d'elle comme d'une proie — et pourquoi? je te le demande. Pour me délivrer du démon en l'assouvissant et pour, de nouveau, pouvoir considérer le monde en général, et Catherine Houdoire en particulier, avec le regard de la très pure amitié. Tu le vois, tout cela n'est pas simple : je crois t'avoir dit que je n'aime pas madame Houdoire, que je ne l'aime pas d'amour. Il est difficile d'être un pur esprit et de nourrir de pures amitiés. Laissons cela.

Je dois, non sans dépit, te dire que M. Rohner a reçu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur... ouf! Il était en tête, sur la promotion de janvier. A peine la nouvelle connue, M. Rohner a tout de suite arboré son fastueux insigne.

Si cela peut lui faire plaisir, j'en suis enchanté ; pourtant je ne saurais te cacher que j'éprouve une grande déception. Je croyais que M. Rohner méprisait les honneurs. Il s'estimait, tout au contraire, insuffisamment honoré. Crois bien que cela ne me rend pas injuste. Note même que je m'exprime avec une parfaite modération. Sauvignet, l'élève chéri de M. Rohner, est moins réservé dans les termes. Il a dit, en lisant les journaux : « Il était temps ! Le Vieux avait, de cet ustensile, une envie presque obscène. Il en aurait fait une maladie. » Cette façon de parler me choque. Malgré leurs faiblesses, nos maîtres sont nos maîtres. Je n'en fais pas moins le serment de me défier des honneurs. C'est d'ailleurs le conseil amical que tu m'as donné, l'an passé, quand, sur l'intervention de M. Hermerel, on m'a décoré, ce dont je reste encore bien confus.

M. Chalgrin a envoyé, je l'ai su par Sauvignet, une carte de félicitations à M. Rohner. Mon cher patron est beau joueur. Cela n'a pas désarmé Rohner, qui, d'une part, s'est dispensé de répondre et qui, d'autre part, intrigue avec ardeur pour que la présidence du Congrès ne soit pas donnée à Chalgrin. Note que Rohner ne demande plus la présidence pour lui. Tout le monde sent qu'il ne l'aura pas et il le sent aussi.

Mais il serait très heureux d'empêcher Chalgrin de l'avoir. Il a donc lancé le nom de Richet.

Richet est un caractère admirable : il ne se prêtera pas à quelque manœuvre discourtoise. Le Comité doit se réunir ces jours-ci pour voter. Rohner s'agite d'une manière que je ne peux m'empêcher de trouver affligeante. Il a poussé l'un de ses élèves, que tu connais, d'ailleurs, mon ami Roch, à publier un article orné d'allusions perfides aux derniers travaux de M. Chalgrin. Je verrai Roch et je lui dirai ce que je pense de cette manœuvre.

On a fait signer à M. Chalgrin, la semaine dernière, une protestation en faveur des Persans condamnés à mort pendant la dernière crise politique. Le texte signé par M. Chalgrin et que l'on a télégraphié, paraît-il, au Gouvernement persan, a été publié chez nous par les journaux avancés. M. Rohner — je suis obligé de penser que c'est lui — a découpé ce texte, dans les feuilles, et il l'a sans retard fait parvenir à tous les membres du Comité, assaisonné de commentaires pour donner à entendre que M. Chalgrin est un esprit dangereux et qu'il est en outre franc-maçon ! Je peux t'affirmer que ce n'est pas vrai : M. Chalgrin n'est pas franc-maçon. S'il l'était, il ne s'en cacherait pas. Il est justement, dans sa philosophie, tout le contraire de l'esprit maçonnique. Il signe souvent des manifestes, des appels, des protestations. Il ne sait pas résister et il est naturellement très généreux, très charitable.

Ce qui m'engage à penser que M. Rohner est l'instigateur de ces petits messages anonymes dont je viens de te parler, c'est qu'il dit à qui veut l'entendre : « M. Chapegrin est une bonne âme. Il signe pour demander la grâce de gens qui n'existent même pas. Les fameux condamnés à mort sont des épouvantails et des marionnettes inventés par les pires politicailleurs. M. Chassegrin a le cœur bien sensible. »

Je commence à connaître M. Rohner. Quelle curieuse figure ! C'est un homme de grande intelligence. Nul mieux que lui n'est capable de diviser la difficulté en parcelles et d'attaquer chacune de ces parcelles pour les résoudre, comme il est recommandé dans le *Discours de la Méthode*. Et pourtant cette intelligence corrosive ne me séduit pas toujours ; le plus souvent, elle m'indispose. Je me suis d'abord demandé pour-

quoi. Peut-être ai-je enfin compris. M. Rohner n'a pas le culte de l'intelligence, il a le culte de son intelligence. Il est parfaitement sûr que lui seul est intelligent et que les autres hommes sont plus ou moins doués pour la stupidité. Ce dédain, il ne le réserve pas au vulgaire, il l'étend libéralement aux esprits réputés pour leurs mérites, pour leurs travaux, pour leur ingéniosité. M. Rohner méprise indistinctement tous les autres savants et ne laisse jamais perdre une occasion de manifester son mépris. Je n'ai pas encore, des hommes, une expérience approfondie; mais il me semble que méconnaître à ce point l'intelligence chez les autres, c'est pécher contre l'esprit.

M. Rohner s'exprime d'une voix mate, sans vibration ; je crois t'avoir déjà dit que cette voix me fait penser à ce que devait être l'éloquence de Robespierre. M. Rohner n'élève presque jamais le ton. Parfois, son accent devient, en même temps que goguenard, encore plus glacé, s'il est possible. Deux rides profondes se creusent de part et d'autre de sa bouche, dont les commissures s'abaissent et se tordent. A de tels moments, le mépris qu'il éprouve pour le monde entier semble se colorer de dégoût.

Pour nous autres, les petits, il est volontiers cordial, sans chaleur, et indulgent, avec sarcasme. Devant lui, je ne peux m'empêcher de faire une attention extrême à ce que je dis. Jamais d'abandon, jamais d'élan. Ce pourrait être, somme toute, une chance de bonne discipline. Mais il y a quelque chose qui me gêne beaucoup et que je voudrais t'expliquer : M. Rohner ne me grandit jamais. Tout au contraire. Si je quitte son entretien avec le sentiment de n'avoir pas été ridiculement au-dessous de moi-même, je peux m'estimer satisfait. Il a le don, pour tout dire, de diminuer, de réduire et de mater son interlocuteur, si modeste soit ce dernier. Il est possible qu'il considère ces opérations de réduction et de dressage comme des succès, comme des victoires. Il me déclare, par exemple : « Vous Pasquier, vous avez surtout de la mémoire. Si, si, je sais ce que je dis : la mémoire est votre qualité dominante. C'est, d'ailleurs, malgré tout, une très honorable qualité. » Je cite un propos entre mille. Inutile d'insister. Tu as compris. On s'habitue à cet esprit. En réalité,

dans la société de M. Rohner, je me sens plus chétif, plus misérable que d'ordinaire, je ne me sens surtout pas très heureux.

Et M. Rohner, je ne te le dirai jamais assez, est d'une intelligence exceptionnelle. Il a des idées. Il est travailleur avec acharnement.

C'est le sens critique fait homme. Il dessèche admirablement ceux qui restent longtemps dans son entourage immédiat. Il paraît que feu madame Rohner a été torturée de toutes les façons par ce mari difficile, avant de s'effacer dans un néant qui doit aujourd'hui lui sembler paradisiaque. Le sens critique de M. Rohner s'exerce avec bénignité sur la propre personne de M. Rohner. Il est sûr qu'un jour futur il obtiendra la synthèse des albumines vivantes, c'est-à-dire qu'il fabriquera de la vie et même qu'il obtiendra ce qu'il aura décidé d'obtenir comme être vivant, au choix. En conséquence, il méprise la vie et la matière vivante. Mais quand cette matière vivante s'appelle Rohner, il ne la méprise plus du tout. Il l'admire et la respecte. Il ne doute pas, au fond de son cœur, de la divinité d'une matière vivante portant « l'indice Rohner », le « coefficient Rohner ».

Il a grand soin de sa guenille et se montre plein d'exigence à l'égard de tout ce qui intéresse d'une manière quelconque son inestimable personne. Il est professeur titulaire à la Faculté, membre de l'Académie des Sciences, président de plusieurs Sociétés savantes, et couvert de décorations. N'empêche que, s'il lui arrive un petit accroc, une légère mésaventure, une perte d'argent ou même un manque à gagner, il se croit déshérité, trahi, abandonné de tous. Il proteste et jure, de sa voix polaire. Je crois t'avoir dit qu'il était fort économe. Les jours passent et j'ai bien peur que cette vertu n'ait peut-être un autre nom. On a fait, l'autre jour, une collecte pour un garçon de laboratoire qui vient de tomber infirme. Rohner a donné cinq francs, non sans marquer la contrariété la plus vive. Il disait : « Ces choses-là, c'est l'État que cela regarde. Nous n'allons quand même pas, avec nos maigres traitements, jouer au bureau de bienfaisance. »

Il fume beaucoup. Dès qu'il est privé de fumer par un rhume, par un coryza, il regarde ceux qui fument avec agacement et

envie comme s'il se trouvait, lui, Rohner, l'objet d'une grande injustice.

On lui demande assez souvent de faire partie de quelque comité de personnalités notables. Il accepte en rechignant et se plaint d'être excédé. Mais qu'on ne lui demande rien, alors il gronde qu'on l'oublie toujours et que c'est scandaleux.

Faut-il tout dire? Cet homme, d'un esprit critique si mordant, est superstitieux. Il ne l'avoue pas, mais nous le sentons tous et je le vois à bien des traits. Il ne veut pas allumer sa cigarette en troisième à la même flamme. Il touche du bois quand il redoute quelque éventualité fâcheuse. Il porte en breloque une amulette arabe dont il ne se séparerait pour rien au monde. Charles Richet l'a prié comme invité d'honneur au fameux banquet des Treize. Rohner a d'abord accepté, mais il s'est fait excuser à la dernière minute.

A propos de Richet, que je te raconte une histoire. Je suis entré l'autre jour dans l'amphi de l'école pratique. Charles Richet donnait son cours. Grand, maigre, un œil à moitié clos par une grimace bien sympathique, la main dans la poche-gousset de son pantalon, il allait, de long en large, devant le tableau noir. A certain moment, et comme le préparateur venait de couper la tête d'une grenouille pour je ne sais quelle expérience, Richet s'est précipité sur la tête de la bestiole : « Attendez, attendez, disait-il, je vais détruire la substance cérébrale qui reste dans ce débris. Inutile de laisser de la douleur derrière nous. » Il a fait ce qu'il venait de dire, de ses doigts attentifs.

J'étais ému, car tout cela était dit et mis en pratique avec une simplicité parfaite.

Ne crois pas que je cherche une opposition facile. Charles Richet est très grand, et dans plusieurs dimensions de l'esprit. Rohner est grand aussi, je te l'assure, malgré le portrait que je viens d'esquisser. Je vois ses manques et, si je les signale, c'est peut-être un peu par représailles, car je trouve Rohner terrible avec mon bon et cher patron. M. Chalgrin reconnaît parfois que Rohner est un homme d'intelligence exceptionnelle. Générosité sans réciproque. M. Rohner marque à tout propos qu'il tient M. Chalgrin pour un parfait imbécile. J'hésite à écrire le mot, tant il me blesse et m'offusque. Il a

des réflexions d'une perfidie exquise. Il siffle, par exemple : « Pour une belle carrière, c'est une belle carrière ! M. Chalgrin est de ceux qui n'ont rien fait pour ne pas arriver. »

Je détourne la tête comme si je ne comprenais pas et je m'esquive à la première porte ouverte. Ma position devient de plus en plus délicate. Pourrai-je la conserver longtemps ? Je ne sais. J'ai parfois le sentiment que M. Rohner espère faire parvenir à M. Chalgrin, par mon humble intermédiaire, quelques-uns de ses messages les plus venimeux. Il calcule mal et, s'il découvre un jour qu'il s'est trompé, je crois qu'il m'en voudra beaucoup.

Allons, ne te méprends pas sur mes propos. Je te répète que M. Rohner est un homme de haute valeur. M. Chalgrin aussi est un homme admirable. Mais quelle dissemblance ! Oui, je sais, plus tard, quand ils seront morts tous deux et que les siècles auront passé, les deux crânes, les deux vases de pierre, se ressembleront peut-être. En ce moment, autour de ces vases, dans ces vases, il y a la matière vivante et, dans cette matière, les âmes, ces deux âmes adverses qui ne peuvent pas ne point se faire souffrir.

Je me dépêche de fermer cette lettre. Il fait très froid dans ma turne. La nuit avance et je suis las. Ton L.

CHAPITRE XIII

Malgré les expressions de répugnance que tu multiplies, dans ta dernière lettre, à l'adresse de Jean-Paul Sénac, j'entends bien que tu voudrais savoir quelque chose de lui. Je vois bien que mon silence te donne de l'inquiétude. Je comprends même que ton aversion n'exclut pas la charité, qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec l'indulgence. Et je peux te dire tout de suite que la charité me semble opportune, puisqu'il s'agit de Sénac.

Je suis resté plusieurs jours sans le voir et j'en étais étonné, car il vient parfois déjeuner chez Papillon, d'autres fois il monte dans ma chambre, s'il apprend de ma concierge qu'il a chance de m'y trouver. Il vient aussi me voir à l'Institut,

où je ne lui fais pas trop bon accueil, ce dont il se console avec Roch, Vuillaume et Sauvignet, avec Sauvignet surtout, qui ne laisse pas d'expérimenter sur Jean-Paul ses virus intellectuels.

Je suis donc resté plusieurs jours sans nouvelles de Sénac et j'y songeais, un matin de la semaine dernière, en cherchant je ne sais plus quoi dans la réserve du matériel. Il y avait là des verres, des tubes, des ampoules, des mortiers, des capsules, des éprouvettes. Au milieu de tout cela, une grande cuve de porcelaine blanche dont on ne se sert jamais. Je la regarde au passage et j'aperçois, dans le fond, une araignée. J'imagine qu'elle était tombée là, par hasard, au cours d'un exercice de voltige, et qu'elle ne pouvait plus s'en évader, que ses pattes ne mordaient pas sur le vernis de la cuve et qu'elle ne pouvait compter sur aucun secours extérieur. Elle a fait, en me voyant, quatre ou cinq pas, de cet air brusque, décidé, terriblement intelligent des araignées. Puis elle est retournée, de la même allure, au plus creux de son abîme. Je l'imaginais ou, pour mieux dire, je m'imaginais, seul, perdu, sans voix, sans ami, dans un désespérant paysage de porcelaine aux frontières infranchissables. Et j'en étais là de ma rêverie quand Sternovitch est venu me chercher, pour je ne sais plus quelle raison qu'il disait pressante. J'ai suivi Sternovitch. Je pensais à l'araignée et, chose impossible à t'expliquer, je pensais en même temps à Sénac. J'y pensais si bien qu'à midi j'ai pris le bus et je suis allé chercher Sénac dans le fond de son impasse. Secrètement, j'espérais de ne pas le trouver, non par lâcheté, je t'assure, mais parce que cette solitude qu'il chérit m'effraie pour lui. Je ne peux sans malaise l'imaginer aux prises avec ses pensées.

Sénac, hélas, était chez lui. Je pense qu'il avait dû battre ses chiens, ou les caresser peut-être, car il était plein de poil. Il m'a dit, tout uniment :

— Tu peux entrer, je t'attendais.

— Tu m'attendais? Pourquoi?

Des épaules, Sénac a fait un mouvement vague et, tout aussitôt, sans transition :

— Tu sais que Chalgrin m'a plaqué, oui, congédié, comme un simple domestique.

M. Chalgrin ne m'avait rien dit. Qu'aurait-il pu me dire? J'ai murmuré :

— Je ne le savais pas.

Alors, Sénac :

— Il m'a fait parvenir un mois d'appointements, ce qui prouve qu'il est dans son tort. N'importe, grâce à cette insolente libéralité, nous mangeons, les cabots, le pigeon et moi. Nous allons manger quelque temps.

Il y avait, sur la table, une bouteille d'eau-de-vie blanche, de cette saleté que les débardeurs appellent du casse-pattes. Je n'ai pu me retenir de la montrer du doigt :

— Tu manges et tu bois, Jean-Paul !

Il a pris son ton raisonneur :

— Impossible de vivre sans poison. L'homme est un animal qui ne peut pas ne pas s'empoisonner. Même les sauvages, tu m'entends bien. Les Chinois, c'est l'opium, les Arabes, le haschisch, les autres, en Amérique, la coca, la kola, toutes sortes de saloperies. Nous, les blancs, c'est l'alcool et le tabac. Et voilà ! Ceux qui ne prennent rien, c'est qu'ils s'enivrent de leur salive, comme disait Vallès, c'est qu'ils se saoulent de leur propre venin, avec leurs idées, avec leurs manies, pas moyen de faire autrement.

Il n'avait pas l'accent goguenard, mais soudain si triste que je l'ai pris par le bras et que je l'ai secoué.

— Non, non, — disais-je. — Tout cela est idiot. Viens déjeuner avec moi. Tu connais bien, par ici, un caboulot raisonnable.

Nous sommes partis tous les deux, tandis que les chiens hurlaient et sautaient contre la porte. — Ils ont enlevé toute la peinture, à l'intérieur, avec leurs ongles. — Sénac murmurait, d'une voix chevrotante :

— Si tu me fais un reproche, un seul petit reproche, Laurent, je me jette la tête contre le mur. Non ! Je veux qu'on me laisse tranquille avec ma misère.

— Mais, mon pauvre Jean-Paul, je ne suis pas venu pour te faire des reproches, au contraire.

J'ai commencé de lui parler très doucement, dans l'espoir de le calmer :

— Vois-tu, mon vieux, il ne faut rien exagérer. Tu as eu

tort, dans cette malheureuse histoire Chalgrin. Mais j'ai bien réfléchi : tu ne voulais pas faire ce qu'on appelle une indélicatesse, même pas une indiscrétion. D'ailleurs, sans toi, sans ton intervention, le conflit Chalgrin-Rohner aurait peut-être éclaté quand même.

Je parlais ainsi, contre mon sentiment profond, dans le dessein de l'apaiser et, soudain, j'ai compris que je faisais fausse route, que le démon de l'orgueil ne se laisserait pas endormir et lier. La moustache noire de Jean-Paul s'est prise à trembler. Il a rougi faiblement.

— Eh bien ! non, — disait-il, — n'essaye pas de me faire passer pour un enfant de chœur qui a bu, par distraction, tout le contenu des burettes. Non, non, je suis un cochon. Moi, d'abord, j'ai une conscience. Les autres font le mal, d'instinct et sans y rien comprendre, comme les animaux. Non ! Moi, je comprends ce que je fais. Je suis un cochon, c'est entendu. Mais je ne l'ignore pas. Nous sommes tous plus ou moins des cochons ; moi, je suis le seul à dire que je ne suis qu'un cochon.

J'étais si bien déconcerté que je ne trouvais rien à répondre. Nous sommes entrés chez un petit traiteur et nous nous sommes attablés dans l'arrière-boutique, déserte à ce moment-là. Durant tout le repas, Sénac a parlé, seul, avec une bien triste volubilité. Ce long monologue tournait autour de la même pensée. Il proférait, d'une voix mouillée, les aphorismes du plus pur sénacisme :

— Je suis capable de pensées basses. Ce n'est pas juste. Attends, attends que je m'explique. Toutes les choses que je pense, vous les pensez sûrement aussi, vous autres, les vertueux ; seulement vous n'y comprenez rien. Vous êtes pleins de complaisance pour vous-mêmes, vous jugez toutes vos abominations avec mansuétude et ravissement. Moi, je vois clair et j'éprouve pour ma personne morale une véritable haine. J'ai dit : ce n'est pas juste ! Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie, mon cher, que je n'ai pas la chance d'être comme les autres, aveugle et satisfait.

Quand nous nous sommes quittés, un peu plus tard, dans la rue, Sénac a dit encore :

— Je serais tout aussi capable qu'un autre de faire de bonnes actions. Tiens ! je vais partir pour Messine, j'aiderai à soigner

les sinistrés, à reconstruire la ville. Parole ! Je vais partir. Il ne faudrait pas me mettre au défi.

Il avait le regard noyé. La bouche pleine de salive. Je l'observais à la dérobée, pour ne l'exciter en rien, et il me semblait apercevoir, en regardant ce visage d'homme malade et malheureux, le démon de l'orgueil acharné sur sa victime.

Je suis parti, le long des trottoirs, et j'ai longuement réfléchi. Que faire? Peut-on sauver Sénac? N'est-il pas trop tard? J'y pensais avec tant de force que j'éprouvais le besoin de m'adresser à quelqu'un, de former, phrase à phrase, une sorte de véhémente prière. Allons, n'abusons pas des termes. Prier est un verbe transitif.

Le soir, en revenant de l'Institut, j'ai fait, que je te le dise quand même, un saut jusqu'au Collège. Je possède une clef du laboratoire. Je suis allé dans la réserve et j'ai regardé la cuve de porcelaine. L'araignée était toujours là, plongée dans sa méditation d'araignée. J'ai retourné la cuve et la bête a pris la fuite.

Malheureusement, pour Sénac, ce n'est pas aussi facile. Ce jour était d'ailleurs un mauvais jour. En sortant de chez Papillon, le soir, vers huit heures, j'ai trouvé Testevel qui m'attendait en arpentant le trottoir, sous la pluie. Il m'a demandé s'il pouvait m'accompagner jusque chez moi. J'ai fait semblant de lui rire au nez. J'étais quand même assez troublé. Testevel, notre géant au visage rose, était hirsute, blême et défiguré par un collier de barbe. Il avait mis des vêtements noirs. Il marchait à mes côtés et soufflait comme un asthmatique. En arrivant rue du Sommerard, il a retiré son feutre et s'est essuyé le front.

— Au fond, — disait-il, — ce n'est pas la peine que je monte pour ce qui me reste à te dire.

Alors, avec de grands efforts, Testevel a murmuré :

— Je quitte la France. Je pars demain pour Saïgon.

— Pour Saïgon?

— Oui, je serai rédacteur en chef d'un journal du pays. Quoi qu'il arrive, je ne peux pas être plus misérable qu'ici.

Je restais immobile, sous un bec de gaz, regardant la pauvre figure de notre vieux camarade. Il se tirait avec peine des bribes de phrases du fond de l'être.

— Je lui ai écrit.

— A qui? mon pauvre ami.

— A Suzanne. Je ne veux pas la revoir. Ma cabine est retenue. J'ai mon billet de chemin de fer. Les traités sont signés. Non, je ne veux pas revoir Suzanne. Quant à Larseneur, ça ne lui portera pas bonheur.

Je cherchais des consolations et, soudain, j'ai vu notre Testevel se redresser, se déplier, fibre à fibre. Il a poussé un long soupir et il a dit avec beaucoup de calme :

— On va tâcher de redevenir un homme.

Je peux t'avouer qu'à ce moment Testevel m'a paru très respectable. Je voulais lui serrer la main pour ne pas m'attendrir, mais il m'a très simplement embrassé. Puis il est parti, les mains nouées derrière le dos. J'apercevais les deux doigts qui lui restent raides, depuis qu'il se les est fait pincer dans la presse, au Désert. Il ne s'est jamais tout à fait rétabli. Il est infirme à demi.

En remontant chez moi, pour y passer la soirée à travailler de mon mieux, je me disais que le monde n'est pas fait pour l'équilibre. Le monde est désordre. L'équilibre n'est pas la règle, c'est l'exception. Et je faisais le serment de travailler pour l'ordre et l'équilibre. Que de serments ! Tu vas sourire.

Toutes ces histoires tombent fort mal. Je suis dans un moment de grand travail. Que je te le dise tout de suite : le patron a refait toutes les expériences de Rohner, — tu te rappelles qu'il s'agit de la transformation d'une certaine moisissure en un bâtonnet présentant les caractères du bacille tuberculeux et qui lui-même se transforme en éléments arrondis, en cocci, pour employer le terme exact. — Or les essais du patron ne concordent aucunement avec les observations présentées dans le mémoire de Rohner, en sorte que M. Chalgrin se prépare à publier une sévère critique dudit mémoire. Je peux t'avouer, de façon confidentielle, que je fais, pour mon propre enseignement, des recherches en ce sens et sans en rien dire à mes chefs. Or les résultats sont troublants. Chez Rohner, à l'Institut, je réussis mes expériences, et je les rate chez Chalgrin. Faut-il voir là quelque influence du climat moral, de la conviction, je ne sais trop.

M. Chalgrin m'inquiète. Il souffre de cette querelle. Il a des

accidents cardiaques pour lesquels il ne veut consulter personne et qui ne laissent pas d'altérer son caractère. Il exige qu'on l'aime, car c'est un sentimental. Il en devient tyrannique. Il travaille avec ardeur et je crois qu'il est sur le point de découvrir quelque chose de considérable. Il va tous les jours dans les hôpitaux. J'attends, pour te parler de cela, qu'une certitude se fasse jour. Je souffre de voir cet homme si calme, cet homme que j'ai bien des raisons de mettre si haut, s'abandonner à des mouvements d'humeur qui ne sont pas dignes de lui. Parfois, il nous dit, sans le moindre préambule :

— J'en suis à me demander si je vais continuer à le saluer. L'autre jour, à l'Académie, ce monsieur a fait semblant de ne pas me voir. S'il ne me salue pas le premier, je ne le saluerai plus.

M. Chalgrin ne refuse pas le combat, mais il ne me semble pas trop bien armé pour prendre l'avantage. Il plaisante, il tâche à sourire. Il n'y parvient pas toujours.

J'ai lu, je ne sais où, que Victor Hugo traitait Gœthe, en paroles, avec une parfaite désinvolture. Il disait : « Gœthe? Qu'a-t-il fait? *Les Brigands?* » Et quand on lui disait que *les Brigands* étaient de Schiller, il s'esclaffait : « Vous voyez, il n'a fait que cela et ce n'est même pas de lui. »

J'ai longtemps pensé que ces propos ridicules étaient prêtés par la chronique scandaleuse à notre poète, mais que Hugo n'avait pu les prononcer, parce que les grands hommes savent mieux que les autres reconnaître la beauté, la vérité, le mérite. Hélas ! Je ne sais plus que penser. M. Chalgrin dit parfois : « Que M. Rohner serait heureux s'il trouvait quelque chose, s'il faisait vraiment une petite découverte. » De telles phrases me font mal. Rohner est brutal, il a mauvais caractère ; mais il a fait des travaux qui le classent au premier rang. Tout le monde l'admet, sauf M. Chalgrin. Il y a trois ou quatre hommes qui peuvent comprendre aujourd'hui la valeur des travaux de Rohner et M. Chalgrin est un de ces trois ou quatre hommes!

S'il devine, s'il croit deviner que l'on hésite, si peu que ce soit, à l'encourager dans l'injustice, mon cher patron devient nerveux. Lui qui est naturellement tendre, il se prend à parler

sec. Je n'oserais pas risquer le moindre reproche. Je me contente de le regarder avec douleur. Il l'a senti, l'autre jour, il a fait effort pour sourire et m'a dit cette phrase, qu'il considérait peut-être comme une excuse :

— Pasteur non plus n'était pas toujours commode avec nous autres.

Il a compris ce que ce « non plus » supposait d'immodestie. Il a souri, d'un air gêné, puis il a fait un geste vague.

Il attendait les décisions du Comité, pour le Congrès, en répétant volontiers : « J'ai beaucoup trop de choses à faire. Je demande que l'on m'oublie. » Pourtant il avait des battements de cœur et se renseignait indirectement sur l'opinion des uns et des autres. Ce Congrès, je te l'ai dit, groupe diverses Sociétés savantes et les délibérations du Comité restaient assez obscures jusqu'à ces derniers jours.

Elles sont terminées et il faut que je t'en parle pour te rendre intelligible cette étrange comédie.

Nous étions réunis, hier, dans le laboratoire de M. Rohner, Vuillaume, Sauvignet et moi. Roch est entré, son chapeau à la main, son paletot sur les épaules, les souliers fort boueux, comme un homme qui vient de trotter dans le patouillat à bonne allure. J'ai tout de suite compris que M. Rohner attendait l'arrivée de Roch. Ses traits se sont crispés. Il a fait cette grimace qui lui tire les coins de la bouche et qui le rend méconnaissable. Il n'a dit qu'un très petit mot :

— Alors ?

Roch a haussé les épaules et a répondu d'une voix qu'il voulait indifférente, peut-être pour atténuer le coup :

— Monsieur Chalgrin est nommé.

Je suis obligé d'avouer que le visage de M. Rohner est devenu soudain très laid. J'étais profondément surpris de voir un homme d'un tel caractère abandonner ainsi toute maîtrise de soi. Avec son index gauche, il remontait les poils de sa mouche entre ses dents et les mordait. Il a crié :

— C'est un intrigant ! Nous le savions ! Il n'est entré à l'Académie des Sciences que parce que je l'ai bien voulu. Si je m'y étais opposé sérieusement, il serait encore à la porte. Mais, puisqu'il veut la guerre, eh bien ! ce sera la guerre. Je le briserai, comme... comme...

M. Rohner cherchait, de l'œil, quelque objet fragile et il s'est emparé d'une petite bouteille vide qui se trouvait sur la table. Il répétait :

— Je le briserai comme cette bouteille !

Il a jeté la bouteille par terre, d'un geste furieux. Et il s'est passé la chose la plus ridicule du monde : la bouteille a rebondi deux ou trois fois et ne s'est point cassée. Finalement, elle a roulé comme une bille jusqu'à l'angle de la pièce.

Nous avions tous envie de rire et nous faisions de grands efforts pour n'en rien laisser paraître.

Je n'ai pas fait partir cette lettre hier. J'ouvre l'enveloppe à la hâte pour te dire une nouvelle qui me touche vraiment au cœur.

Catherine Houdoire est malade. Elle a pris cette maladie dont je t'ai parlé, cette maladie que M. Rohner étudie sur le cobaye. Comme elle n'a pas de famille, nous l'avons fait admettre à l'hôpital Pasteur, où l'on a pu lui donner une chambre d'isolement. Elle a une grosse angine, avec une fièvre élevée. J'ai prévenu M. Rohner. J'étais bouleversé. Je ne le cachais pas. M. Rohner a fait craquer les articulations de ses doigts et il a dit tout simplement : « Elle va faire une néphrite, d'abord, puis une belle endocardite. » J'attendais d'autres paroles. Un mot de sympathie, peut-être. M. Rohner n'a rien ajouté de plus. Je ne peux te dire comme je suis triste et tourmenté.

CHAPITRE XIV

Pendant toute notre jeunesse, nous avons, l'un et l'autre, vieux Justin, et pour des raisons différentes, invectivé contre la famille, ses lois et sa tyrannie. Je pense aujourd'hui que Catherine Houdoire serait très heureuse d'être tyrannisée par quelque opiniâtre et jacassante famille. Il n'en est malheureusement rien. Elle a perdu ses parents de bonne heure et s'est trouvée remise aux soins d'une cousine, dont elle ne parle pas sans effroi. Puis elle a fait divers métiers, puis est venu

le mariage avec un aventurier et, maintenant, cette solitude, cet abandon qui m'ont ému dès le premier regard.

Je vais la voir chaque jour, au début de l'après-midi. Je retourne souvent lui faire une courte visite avant de quitter l'Institut. Elle parle naturellement peu. L'angine, qui n'est pas terminée, la rend encore plus taciturne. Elle a beaucoup de fièvre et, le soir, de fines gouttelettes de sueur se forment sur ses tempes et ses narines. Elle me regarde avec un faible sourire, à demi fraternel, à demi maternel : elle a, je pense, cinq ou six ans de plus que moi. Je lui ai, deux fois, apporté des fleurs. J'en apporterais bien chaque jour ; malheureusement on me connaît à l'Institut. C'est une maison terriblement sérieuse et peu sentimentale. J'ai un peu honte de jouer les amoureux, puisque je ne suis qu'un ami.

Le premier soir, au moment de me retirer, j'ai vu, sur le drap, la longue main de Catherine : c'est une main de travailleuse, mais une main très bien faite, belle et pleine de noblesse. J'ai saisi cette main et l'ai baisée, affectueusement. Catherine l'a retiré tout de suite. Elle disait, d'une voix altérée par la maladie :

— Vous êtes fou ! Vous voulez donc tomber malade.

J'ai souri, j'ai secoué la tête ; toutefois, en m'en allant, je suis retourné dans mon laboratoire et je me suis lavé la bouche et les lèvres, puis je me suis brossé les mains. Je te le dis pour ne te rien cacher. Nous sommes terriblement déformés par notre métier, nous autres. Le baiser au lépreux... Oui, je comprends qu'on ait une sincère envie de le donner, ce baiser. Je comprends qu'on ait aussi l'impérieux besoin de prendre ensuite les précautions rituelles. Entends-moi bien : nous savons, nous ne pouvons pas ne pas savoir ce que nous risquons parfois. L'héroïsme total, que j'admire par-dessus tout, bénéficie ingénument de l'ignorance.

Chaque soir, maintenant, je baise la main de Catherine et, en sortant, je tire de ma serviette une petite compresse imbibée d'alcool... Pardonne-moi, Justin. Tu vois que je ne te cache rien.

Catherine est soignée par Lespinois, qui est un homme de grande valeur. N'empêche que Rohner vient presque chaque jour. Je pense que la sympathie humaine est pour bien peu

dans cette sollicitude. Rohner ausculte le cœur et recherche l'albumine. Il fronce un peu le sourcil et dit, chaque fois : « Rien encore. » Il devrait être satisfait; il a l'air agacé, presque colère. Je vois bien que, pour lui, cette expérience imprévue ne marche pas comme il l'entendait et il n'en fait pas mystère.

Je te l'ai dit, si ma situation officielle est à l'Institut, je me plais au Collège et j'y passe mes matinées. J'y reviens parfois le soir, et surtout le dimanche. J'ai cru, pendant plus d'une semaine, que les choses allaient s'arranger, qu'un miracle allait se produire, que l'orage querelleur allait se dissiper, se dissoudre, déserter notre ciel. M. Chalgrin semblait heureux ou plus exactement affranchi. Je t'ai dit qu'il poursuit en ce moment des travaux de haute importance. Il est sur le point de trouver, non pas une méthode pour traiter la coqueluche, mais une méthode pour prévenir cette odieuse maladie, une méthode prophylactique. J'espère que ces mots, que je ne peux pas ne pas employer, ne te découragent pas de me lire. M. Chalgrin dit que tout acte thérapeutique, — encore le vocabulaire, — est une bataille et qu'une bataille coûte cher, même à celui qui la gagne. Pour détruire l'ennemi, c'est-à-dire le germe infectieux, il est parfois nécessaire de ravager le territoire envahi. La plupart des médicaments actifs sont terribles : ils apportent le calme ou le salut, mais à quel prix ! Certains réveillent toutes nos misères avant que de nous délivrer. Ils traversent l'organisme, à la poursuite de l'adversaire, pillant, brûlant et dévorant tout sur leur passage, comme une troupe de soudards. Le patron ne dit pas qu'il faut se détourner de la thérapeutique, certes non, car il y aura toujours des malades à soigner; toutefois il pense que l'avenir des sciences médicales est dans la prévention des maladies, que la prévention ne tire aucune traite sur l'organisme, que c'est une victoire remportée hors des frontières, qu'elle satisfait en même temps la science et la morale, qu'elle représente la charité suprême, celle qui n'a pas lieu de racheter et de sauver, puisqu'elle anéantit le péril même avant l'offensive.

Ces recherches sur la coqueluche vont durer plusieurs mois encore. Rien n'en doit être publié. La discrétion nous est,

naturellement, recommandée. Si je t'en dis quelque chose, cher Justin, c'est donc en secret et pour te faire aimer M. Chalgrin. Le virus de la coqueluche est, comme celui de la rougeole, de la scarlatine, de la variole et de beaucoup d'autres maladies, un virus filtrant. Cela signifie que le microbe est très petit, invisible dans l'état actuel de la science optique, si petit qu'il passe à travers les filtres les plus fins. Rien de plus émouvant que ce combat contre un ennemi qu'on ne peut apercevoir, qu'on ne peut même pas cultiver *in vitro*, contre un ennemi tout aussi insaisissable qu'une pensée ou que le génie du mal en personne. Pardonne mon enthousiasme, vieux frère : j'admire M. Chalgrin, je l'aime et je voudrais te faire partager ou tout au moins mesurer ma ferveur et ma joie.

Nous travaillons donc. Je poursuis mes essais en vue de ma thèse et je fais, pour le patron, toutes sortes de menues recherches. M. Chalgrin, quand nous sommes ensemble, referme parfois le cahier de notes, me regarde d'un œil un peu trouble, parce qu'il s'est désaccommodé sous l'effort des pensées, et il se prend à sourire.

— Oui, — dit-il, — on travaille, on peut travailler. Pour nous, c'est le principal. Voyez-vous, Pasquier, il n'y a pas de bon régime politique. Tous ont leurs vices et leurs inconvénients. Le meilleur, à mon sens, ou plutôt le moins mauvais, c'est celui qui gêne le moins l'individu, celui qui laisse l'individu libre d'exercer avec fruit ses vertus cardinales.

S'il est en veine de confidence, le patron repart, d'une voix presque insensible, tant elle est légère et voletante. Il dit :

— Travailler est la seule manière de rendre la vie supportable. Il n'y a pas de repos. Les esprits de bonne étoffe se reposent en travaillant. Le péril, pour les hommes de notre état, c'est l'administration. Vous ne comprenez pas bien, mon ami, parce que vous êtes encore trop jeune. Vous allez avancer dans la vie et on va commencer à vous pousser à des places dont certaines sont honorifiques et d'autres matériellement avantageuses. Vous serez conduit à prendre des directions, des présidences... La science a besoin d'être administrée, je le sais ; et l'administration étouffe le génie créateur. Voyez M. Roux, il ne fait plus rien et c'est un grand malheur. Il dirige une maison illustre. Il mène, dans les champs de la

connaissance, paître un troupeau de chercheurs, mais il n'est plus un chercheur. Censier déclarait un jour, devant moi, que si l'on se laisse gagner par l'administration, c'est que l'on n'a plus rien à dire, c'est qu'on a perdu le flair et le sens de la découverte. Je n'en suis pas sûr du tout. On est conduit là par le besoin d'argent, par le besoin de gloire, de considération, de titres et de rubans. On pense, on croit que l'on pourra sauver la flamme admirable, l'étincelle du génie, et l'on s'embourbe jour à jour dans une foule de besognes qui vous paralysent, vous étouffent et qui, surtout, vous deviennent presque nécessaires. On prend aussi l'habitude, Pasquier, d'être appelé monsieur le Président, ou monsieur l'Administrateur, ou monsieur le Directeur. On se plaît au pouvoir temporel. On dit chaque jour : « Je ne désire plus rien » et, chaque jour, une autre raison se présente de solliciter ou d'accepter quelque nouvelle charge. On hésite à peine. On accepte. Les Académies elles-mêmes, vous le comprendrez plus tard, mon ami, les Académies, qui sont de très honorables et glorieuses Compagnies, représentent un des plus brillants appâts du démon administratif. Attention ! Sauvons la recherche ! Qu'elle vogue, le nez au vent, légère, inconnue, méconnue, seule précieuse, seule enviable !

Voilà de ces paroles que j'écoute d'une oreille séduite, car elles me confirment dans toutes mes résolutions. Ce que je ne comprends guère, c'est que le patron n'en continue pas moins d'accepter des directions, des présidences, des charges et des fauteuils. Il doit y avoir, dans la vie des hommes vieillissants, des mystères que je ne suis pas pressé d'éclaircir, des mystères que j'aimerais mieux ne jamais approcher et résoudre.

Je me laisse aller à te rapporter pêle-mêle toutes sortes de traits, de mots et de pensées qui peuvent sembler disparates. Cher Justin, tu m'aimes assez pour, dans cet apparent désordre, trouver le fil conducteur, saisir le fil de ma vie.

Je viens de te raconter au présent, tant mon cœur les souhaitait durables, de belles heures illuminantes qui déjà s'éloignent, se perdent. La journée de lundi dernier a été marquée par un petit événement qui n'a frappé sans doute personne, et qui me contrarie quand même beaucoup. Ces

deux messieurs, Chalgrin et Rohner, se sont vus à l'Académie des Sciences et ne se sont pas salués. Sauvignet m'a raconté l'incident le soir même, car il accompagne presque toujours M. Rohner aux séances ; il porte la serviette, les documents, les appareils au besoin. Il paraît que M. Chalgrin était arrivé le premier et qu'il y avait encore peu de monde quand Rohner est entré. Il est allé saluer Richet et Picard. Il a dû passer, pour ce faire, à deux mètres de Chalgrin. Il n'a même pas eu l'air de l'apercevoir. Je vais parfois, en modeste spectateur, dans cet endroit, pour accompagner mes patrons. Je sais qu'entre confrères on ne se salue pas toujours, surtout si l'on se trouve occupé. Mais Rohner a dû — je le connais, le monstre, — aggraver cette négligence de quelque maligne ostentation.

Dès le lendemain matin, j'ai senti que Chalgrin était blessé, que l'armistice était rompu, que la querelle reprenait flamme. Le patron a passé la matinée à mettre au point la notice dans laquelle il raconte certaines expériences qui semblent infirmer les idées de Rohner sur le polymorphisme microbien — tu vois ce que je veux dire, il s'agit des transformations de certaines moisissures microscopiques. — Le patron ne refuse pas de lutter, mais il le fait sans ardeur. Le voici, de nouveau, triste et même abattu. Parfois, il sort d'une songerie et dit tout à trac : « Vous savez qu'il ne doit même pas se relire... » Je comprends qu'il s'agit de Rohner. Le patron ne prononce plus jamais le nom de Rohner. Il dit : « Il... le... lui... » Cela montre la place que cette absurde chamaille occupe dans ses pensées. J'ai d'ailleurs observé, chez Rohner, quelque chose d'analogue. Dans les commencements, il affectait d'articuler le nom de M. Chalgrin en l'estropiant ; maintenant, il ne le prononce même plus, il dit : « Ce monsieur » ou même « le biologiste amateur » ou encore « notre rationaliste à la flan... » Rohner parle de Chalgrin avec un mépris outrageant ; toutefois il ne s'exprime par écrit, jusqu'à l'heure actuelle du moins, qu'avec une stricte et perfide prudence.

Je lui ai dit, hier — entends-moi, c'est de Rohner que je parle — je lui ai dit que la pauvre Catherine semblait, — d'après ce que déclare Lespinois, — faire une localisation pleurale, autrement dit une pleurésie. M. Rohner a levé les sourcils d'un air étonné, furieux. Il grondait : « Pourquoi ?

C'est presque impossible. C'est tout au moins absurde. » Que ce biologiste est loin de la vie, de la vie vivante et souffrante !

M. Chalgrin me fait de la peine. Il murmurait hier, parlant comme pour lui-même : « Un homme supérieur ! Un homme supérieur ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Supérieur à qui, à quoi ? » Un moment plus tard, il nous a dit — Fauvet et Sternovitch étaient là — il nous a dit avec lassitude :

— Il y a des gens qui envient mon existence ! Ils ne savent pas ce que c'est que mon existence.

Ce soupir de faiblesse m'a presque irrité. J'ai crié soudain :

— Patron, vous n'êtes pas juste ! Vous avez tant d'amis, tant d'admirateurs ! Tout le monde parle de vous avec affection et respect, avec éloge et confiance.

Il a doucement haussé les épaules :

— Oh ! les éloges !

Il a dû comprendre que ses paroles offensaient, blessaient, au fond de mon cœur, l'image que je me fais de lui. Quelques instants plus tard, après le départ de Sternovitch et de Richard, il est venu me faire une petite visite. Il disait :

— Je ne suis pas bien, depuis quelques jours. Je devrais surveiller ma tension. Il faudra que je me soigne. D'Arsonval me conseille d'essayer la haute fréquence.

Et, tout à coup, sans le moindre souci de lier les idées :

— S'il se présente à l'Académie de Médecine, — vous savez de qui je parle, — il n'aura pas de plus sûr appui que moi-même. Je sais qu'il me hait. Moi je ne le hais point et je mets la justice avant tout.

J'écoutais sans interrompre, même d'un mot, même d'un sourire, ces réflexions brisées. Le patron a dit encore :

— Je suis président de la Société des Études rationalistes. Cela ne signifie aucunement que j'oublie mes origines chrétiennes. Je ne crois pas en Dieu, Pasquier, mais le Christ est la plus belle œuvre de l'humanité. Des millions et des millions d'hommes ont mis des milliers d'années pour faire un Dieu, pour composer, de tous leurs rêves et de toutes leurs espérances, un Dieu. C'est un phénomène respectable. Ceux qui ne le comprennent pas sont de médiocres observateurs. Aujourd'hui, le christianisme est en péril. Il s'est encombré de trop de choses.

Il traîne avec soi toutes les fables orientales de l'Ancien Testament, comme si l'on devait sauver tout ce sublime bric-à-brac. C'est une grande faute. Il faut sauver l'essentiel. Il faut sauver cette idée d'un Dieu humain et charitable, qui s'est cristallisé dans les âmes au prix de tant de souffrances. Et pour sauver l'essentiel du christianisme, s'il faut consentir à sacrifier quelques vieilles légendes barbares, vraiment, qu'est-ce que cela peut faire?

Il a continué de rêver, pour lui seul, et son regard m'a quitté.

Voilà. Je vais achever cette lettre. Catherine m'inquiète. Cette maladie risque de l'affaiblir beaucoup, peut-être même de lui gâter tout à fait la santé, de compromettre son avenir. Je ne peux supporter la détresse que je lis dans son regard. Au revoir, mon vieil ami. Que la paix soit avec toi! Ton Laurent.

P. S. — Ta lettre arrive et j'ajoute un mot à celle que j'allais t'envoyer. Comment sais-tu que Richard Fauvet sort avec Cécile et en quoi cela peut-il t'alarmer? Fauvet aime la musique, je pense te l'avoir dit. Il voit Cécile pour des expériences qui traînent un peu, mais que Cécile tolère, à ma prière, et qui même pourraient devenir intéressantes : Fauvet n'est pas loin de croire que certaines de ses colonies obéissent, dans leur développement, à une sorte de phonotropisme positif. Le patron lui-même hoche la tête et dit que c'est intéressant. Il est tout à fait possible que Cécile et Fauvet aient été tous deux au concert. Moi qui vis à Paris et qui vois souvent ma sœur, je ne sais rien de ces sorties. Toi qui t'es volontairement éloigné de tous tes amis pour vivre, selon tes vœux, humblement, parmi les travailleurs, tu sais tout ce qui se passe ici, tu t'agites et tu t'exprimes avec beaucoup d'amertume au sujet de faits qui n'ont aucune importance. Sais-tu seulement qu'après la chute de notre phalanstère de Bièvres, Sénac a composé plusieurs poèmes en l'honneur de Cécile et qu'il allait les lui porter et les lui lire? Cécile a beaucoup d'admirateurs et d'amis. C'est tout à fait naturel. Justin, Justin, je voudrais oser te dire que tu n'es pas raisonnable.

CHAPITRE XV

Eh oui ! ma lettre est en retard. Pardonne-moi, pardonne-moi. M. Rohner est en train de me faire comprendre que la plus belle des vertus, c'est la charité, dont il est cruellement dépourvu. Je devrais être reconnaissant à M. Rohner pour cette leçon paradoxale. Je devrais même éprouver à son endroit une juste indulgence, je devrais me montrer charitable avec cet homme dur. Eh bien! non. Je commence à détester Rohner, sentiment d'autant plus curieux que Rohner m'étonne, m'intimide et continue de m'inspirer une réelle admiration. C'est une intelligence pure. Le monde affectif, pour lui, se limite à sa personne qui est douillette, irritable, susceptible de certains sentiments et de certaines passions ou émotions, comme la rancune, le mépris, la haine, la colère. Que le reste du monde soit tourmenté par l'amour, le désir, la tristesse, la rage, le désespoir, voilà ce qu'il ne peut même pas comprendre. Les penchants, les passions et les émotions des autres sont de curieux phénomènes, presque toujours gênants et désagréables, dont il se fait une représentation intellectuelle et strictement objective. Jamais il ne bénéficie du miracle de la sympathie, jamais il ne hante, en pensée, l'âme et la chair des autres êtres et s'il s'efforce, une minute, de le faire en vue de quelque démonstration, il a l'air de résoudre un problème d'algèbre et non de communier.

Il ne semble pas comprendre que Catherine est très malade. Il dit simplement : « Pas d'endocardite ! Pas de néphrite ! C'est tout à fait anormal. » Si je lui dis : « Elle souffre », il répond sèchement : « Mais oui, on souffre toujours dans des histoires comme cela. Qu'on lui donne des calmants ! Pas de morphine, surtout. Je veux une néphrite pathologique et non médicamenteuse. »

Je ne sais si tu comprends. C'est assez épouvantable. Rohner pense que la morphine pourrait donner de l'albuminurie. Or l'albuminurie qu'il attend, je devrais même dire qu'il espère, ne doit être due qu'au microbe et non au médicament. Pour

lui, cette grave maladie n'est qu'une expérience qu'il ne faut point laisser corrompre par des éléments accessoires.

La pauvre Catherine a dû subir une petite opération à cause de la pleurésie. Il a fallu ouvrir la poitrine. J'ai peur, depuis deux jours, que l'un des genoux ne soit pris. Il est gros et douloureux. La fièvre demeure élevée.

Catherine accepte toutes ces disgrâces avec une résignation qui me confond et me déchire mieux que les cris et les doléances. Elle est là, toute blanche, dans son lit, ses beaux cheveux divisés en deux grosses nattes qu'elle ramène sur sa poitrine. Tu ne connais pas l'hôpital Pasteur. Ce sont des pavillons tout neufs, construits selon les idées du maître. Les chambres, très claires, sont vitrées du côté du couloir, en sorte que les malades sont exposés aux regards dans des cages transparentes. Ce n'est pas trop intime pour ceux qui souffrent, mais cela permet une surveillance attentive. A l'intérieur, et dès la porte, sont pendues des blouses qui ne quittent pas la chambre du malade, et que les médecins revêtent quand ils viennent faire leur visite.

J'arrive donc et, chaque jour, j'aperçois, avant d'entrer, Catherine dans sa verrière. Elle fait un sourire mélancolique et pourtant heureux. Je suis son seul ami. Roch et Vuillaume viennent parfois jeter un coup d'œil. Ils singent le professeur et discutent longuement, au pied du lit, sur ce que Rohner appelle dès maintenant les localisations anormales. Car, je dois te le dire, cette maladie est la propriété de Rohner, ce microbe, mal connu jusqu'à la récente épidémie, est le microbe de Rohner. Il le désigne, dans ses papiers, sous le nom de *S. Rohneri*, ce qui signifie streptocoque de M. Nicolas Rohner. Propriété rigoureusement exclusive.

Si Rohner attrapait demain une belle angine, avec ou sans endocardite, avec ou sans néphrite, ce serait un grand malheur pour la science, mais enfin, ce serait dans l'ordre. Nous avons choisi cette carrière et nous en connaissons les risques. M. Rohner recevrait la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur ou quelque chose de ce genre et tous les journaux publieraient ses bulletins de santé. Mais Catherine ! Elle ne voulait pas la gloire ; elle ne l'aura d'ailleurs pas. C'est une martyre très obscure. Je respecte le général qui meurt à

l'ennemi. C'est le but qu'il avait choisi, librement, à son existence. Mais devant l'humble laboureur qu'on appelle et qu'on jette au feu, il me semble que le respect ne suffit pas. Il faudrait s'agenouiller et se frapper la poitrine.

Lespinois dit que les localisations sont heureuses dans une maladie comme celle de Catherine et que nous avons moins à redouter le danger d'une septicémie générale. Puisse-t-il avoir raison ! J'aurai peut-être la joie de te donner bientôt des nouvelles plus rassurantes.

Cette maladie de Catherine m'aura quand même éclairé sur le caractère de mon maître Rohner. Si je m'abandonnais à mon penchant naturel, cet homme extraordinaire me ferait prendre en horreur l'intelligence pure, les œuvres et les pompes de l'intelligence pure. Ce serait grande erreur. L'intelligence est un des signes de l'homme et notre guide ordinaire dans la cohue des phénomènes. Pourtant, je commence à saisir les sentences mystérieuses de Chalgrin qui dit souvent : « La raison ne saurait tout expliquer... Il faut se servir de la raison avec prudence, comme d'un instrument admirable, mais exceptionnel dans la nature, et parfois même dangereux. » M. Chalgrin, tu le vois, marche dans le même sens que Bergson. Il est intéressant de voir des esprits venus de régions différentes de la connaissance cheminer, dans le même temps, vers le même point de l'horizon. Les phrases de M. Chalgrin que je viens de citer ne signifient aucunement qu'il faille renier la raison. Elles signifient que la vie elle-même reste inexpliquée et que vouloir, par exemple, déboucher une bouteille avec une lunette d'approche serait une manœuvre maladroite ou, justement, déraisonnable. Toute la position de M. Chalgrin s'explique en quelques mots : « La raison, instrument admirable, est-elle un instrument universel, est-elle notre seul instrument ? »

Rohner ne comprend jamais la cause de ses échecs. Comme il ignore les vertus de la sympathie humaine, il ne sent pas lui-même qu'il n'est pas sympathique. Il sait — mieux que personne — qu'il a fait des travaux remarquables, qu'il est, somme toute, un des grands savants de l'heure. Il pense que cela devrait suffire pour lui gagner la tendresse générale. Il ne sait pas, il ne sent pas qu'il est dur, sec, méfiant. Il ne com-

prend peut-être même pas qu'il n'a pas d'amis véritables. Il n'a que des confrères, des collègues, des élèves et des « relations ». Il devinait que la présidence du Congrès ne lui serait pas offerte ; mais il espérait quand même, sans l'avouer, sans se l'avouer, que ses mérites finiraient par emporter l'assentiment général et que, dans ces conditions... Il a été bien déçu. Chose étonnante, cet homme, tout de calcul et de froides supputations, cache très mal ses mouvements d'humeur. Il dit, depuis l'élection de Chalgrin : « Un véritable savant ne doit pas perdre son temps hors du laboratoire. Je connais un certain biologiste de salon qui réussit dans les congrès, dans les banquets et les palabres, mais qui n'est peut-être même pas capable de faire un repiquage sans gâter ses cultures. » — Je me permets de te dire, au vol, que rien n'est plus injuste qu'une insinuation telle : M. Chalgrin est d'une adresse prodigieuse et, dans l'ordre technique, c'est l'homme le plus habile que j'aie rencontré jusqu'ici. Que cette question d'habileté ne te déroute point trop : un biologiste doit être habile opérateur, à peine de tout gâter. On fait de la biologie avec son cerveau et avec ses mains. Pasteur, vieux et infirme, avait les mains de ses élèves et, quand ces mains s'égaraient ou balbutiaient, Pasteur grondait, sans indulgence.

M. Chalgrin a, tu le sais, publié ses dernières expériences sur le fameux « polymorphisme ». Il en a fait une communication à l'Académie de Médecine. Le texte de cette note est d'une réserve exemplaire ; toutefois Rohner s'est senti mordu. La note n'est pas encore parue dans le *Bulletin*, mais les journaux en ont donné la substance. D'où fureur de Nicolas Rohner. Bien qu'il ne soit pas nommé dans le texte de Chalgrin, il vocifère et postillonne : « C'est moi, c'est moi seul qu'il vise. Mais il ne perdra rien pour attendre la riposte. » Il prépare cette riposte et la mitonne comme une cuisine empoisonnée. Il a fait répandre le bruit que Chalgrin devenait presbyte, qu'il ne voyait même pas les dépôts dans le fond des tubes, qu'il ne voulait pas porter de lunettes pour faire le joli cœur devant les dames qui suivent son cours et que c'était le fait d'un savant mondain, non d'un homme de laboratoire.

Le patron devrait mépriser ces ragots et ces vilenies. Non, il s'en afflige. Il prête l'oreille aux propos des bavards et des

traîtres, car tout notre monde scientifique est maintenant dans la querelle. On est, selon la classification de Sauvignet, Rohnerophile ou Chalgrinotrope. A la Sorbonne, au Collège, à l'Institut, à la Faculté, dans les hôpitaux, de petits conflits se déclarent. Chacun allume à ce brasier de petites disputes personnelles. Sauvignet fait des recrues, ce qui ne l'empêche pas de parler avec cynisme de celui qu'il appelle familièrement « le Vieux ». Sauvignet ne me plaît guère et si je ne le lui dis pas, les yeux dans les yeux, d'homme à homme, c'est pour ne point aggraver une situation qui n'a que trop de tendance à s'aggraver toute seule. Rohner et Chalgrin sont comme des gladiateurs dans l'arène. La multitude, tout autour, hurle pour les exciter, car la multitude se plaît aux spectacles cruels.

Rohner manifeste à tout propos je ne sais quel goût de la mystification la plus grossière, mystification de salle de garde et de carabin. Il fait publier, — car si ce n'est pas lui, qui est-ce? — de petites notes dans les journaux annonçant que M. Chalgrin serait nommé inspecteur général des maladies épidémiques, — poste qui n'existe pas, — qu'il vient de recevoir les insignes de commandeur de l'Ordre impérial de l'Ours blanc, qu'on songe à lui donner le prochain prix Nobel, qu'on va créer pour lui, d'un jour à l'autre, un Ministère de l'Hygiène publique, etc., etc. La semaine dernière, on a téléphoné au Collège pour demander confirmation d'une commande surprenante : un wagon de pommes du Canada, pour des expériences sur les moisissures... Jamais, tu le penses bien, M. Chalgrin n'avait rien commandé de tel.

Tout cela ne laisse pas de l'inquiéter et de le fatiguer — c'est de Chalgrin que je parle. — Il a des moments d'abattement. Il dit : « J'aurai bientôt cinquante-sept ans. C'est un très mauvais passage. Évidemment, je pourrais, avec un peu de patience, aller outre et devenir un vieil homme, résolument. Je ne m'en sens pas le courage. » Ces propos me blessent. Mon sentiment sur de telles questions est très ferme : j'espère ne pas vieillir et je fais des vœux, chaque jour, pour sortir décemment du monde quand j'aurai dit ce que je veux dire et fait ce que je crois avoir à faire. M. Chalgrin est, dès maintenant, un vieil homme. Alors, qu'il s'y résigne et qu'il ne gémisse pas. A de tels moments, il ne m'inspire pas

de pitié, mais une sombre irritation. Et pourtant, c'est mon maître, celui que j'aime et dont je sens qu'il m'aura vraiment formé. Je le voudrais parfait, tout simplement. Ce n'est, au bout du compte, qu'un détour de l'amour-propre, un nouveau piège de l'orgueil. Oui, comprends bien, de mon orgueil à moi, Laurent.

Pour oublier ces misères et même — oh ! pardon ! — pour détacher ma pensée de la pauvre Catherine — je me réfugie dans le cercle de mon microscope comme dans un monde sublime.

Tu n'as peut-être jamais, cher Justin, regardé dans un microscope. Si tu te penchais sur l'oculaire, tu serais intéressé par la clarté, par les couleurs, par les figures étranges que l'on te montrerait ; tu ne comprendrais pas tout de suite qu'il s'agit, en effet, d'un monde.

J'ai parlé de refuge et cela donnerait à penser que dans l'éclatante lumière du microscope tout n'est qu'ordre et sérénité. N'en crois rien. C'est la vie, avec toute ses hideurs et ses tristesses, avec ses luttes, ses meurtres et ses écroulements. C'est la vie, notre vie, notre chère vie bien-aimée. Je pense que, parmi ces êtres éphémères, à peine visibles, misérables entre tous les êtres, il y a des Chalgrin, des Rohner, des Laurent, des Sénac, des Joseph et des Justin. Seulement, j'ai, par rapport à cette vie, la position d'un Dieu. Ne crois pas, à me lire, que c'est une position d'indifférence et de détachement. Non certes. Si Dieu existe, il est savant et responsable. C'est bien pourquoi, dans mes moments de désespoir, je souhaite qu'il n'existe pas. Si Dieu existe, il est pour quelque chose dans notre joie et dans notre misère, comme je suis moi-même pour quelque chose dans la vie de mes colonies, dans le succès ou dans l'échec de mes infimes bâtonnets, de mes cellules microscopiques. Et je ne me sens pas détaché, tout au contraire. Quelquefois, en tournant les vis pour déplacer la platine, je sens mon cœur qui s'émeut, qui se met à battre plus vite. Je ne suis pas un Dieu glacé. Je suis un Dieu qui tâtonne, qui cherche, hésite et souffre. Un Dieu très humain, très faible et très inquiet.

Laissons cela, vieux frère, et retombons parmi les hommes. Tu as reçu, me dis-tu, des nouvelles de Testevel. Moi de même : une carte de Port-Saïd, une carte pleine de courage.

Ce que Testevel ne sait pas, ce que Testevel ne doit pas savoir, c'est que, maintenant, Larseneur souffre à la place de Testevel. Le tour de Larseneur est venu. Je l'ai sur le dos, plusieurs fois la semaine. Suzanne lui reproche d'avoir poussé Testevel au désespoir. Testevel apparaît, dès maintenant, dans une lumière de légende. Il était fort, il était bon, il était doux. Il était même beau, il était même séduisant... Larseneur commence de composer des complaintes, des lieder désespérés. Ses dernières œuvres sont d'ailleurs excellentes. Suzanne m'inquiète. Elle ne semble comprendre ni son pouvoir, ni son action. J'ai, par hasard, l'autre jour, ouvert *Don Quichotte* et j'y ai trouvé ces lignes que je te recopie sans commentaire : « Considérez d'ailleurs que cette beauté, je ne l'ai ni demandée, ni choisie ; c'est un don gratuit du ciel. Et de même que la vipère ne saurait être accusée du venin qu'elle porte, si mortel soit-il, puisque c'est la nature qui le lui a donné, de même je ne mérite point de blâme pour être belle. »

La vipère ! Le venin ! Pauvre petite Suzanne, pauvre gentille sœur Suzanne !

Vale. Ton Laurent.

CHAPITRE XVI

Catherine est morte. C'est fini. La voilà délivrée de tout, des tourments de l'attente et des angoisses de la fin, de la peine et de la joie, du soleil et de l'ombre, de l'ignorance et du savoir, de nous tous et d'elle-même. Le tendre regard effrayé ne m'appellera plus jamais dans l'ombre du laboratoire. La belle voix grave et chancelante ne racontera plus jamais ces mélancoliques histoires d'enfance, qui étaient tout son trésor. C'est fini, la pauvre Catherine a cessé d'être triste.

Elle est morte vendredi soir. Je savais, depuis le mercredi, qu'elle allait sûrement mourir. L'arthrite du genou, tout d'abord, a dominé la scène, comme on dit dans le langage éloquent des médecins. Puis, de nouveau, Lespinois a parlé de septicémie. Pour finir, ont éclaté des symptômes nerveux et tout s'est précipité.

J'avais prévenu Rohner. Il est arrivé, l'air brusque et goguenard, ce qui ne se justifiait guère. Il n'a dit qu'un mot : « Le cœur ? » J'ai fait signe de la tête, pour donner à entendre que le cœur était hors de cause. Il a haussé les épaules et m'a poussé dans le couloir. Il mâchonnait les poils de sa mouche et tirait sur ses doigts, l'un après l'autre, pour en faire craquer les articulations. Il m'a dit d'un air entêté :

— L'endocardite est inévitable. D'ailleurs, nous verrons bien là-bas.

Il a fermé un œil aux trois quarts et m'a quitté sur ces paroles. Je n'ai pas compris tout de suite. J'étais surtout blessé par le ton de M. Rohner : nul mouvement de compassion, pas un mot de regret, pas un regard pour cette fille silencieuse, qui fut quand même la servante de notre temple, et qui est l'holocauste de notre religion. Puis, soudain, j'ai songé au professeur Leluc, dans le service de qui j'ai travaillé pendant un an à l'hôpital Boucicaut. C'est un excellent homme et un médecin très savant. Les maladies l'intéressent peut-être plus que les malades. Il hésite toujours à faire, au lit du patient, un diagnostic formel. Il dit : « Nous verrons cela plus tard, là-bas... » Pour nous, ses élèves, « là-bas » cela signifie la salle où les corps, enfin soulagés de la vie, livrent sous le couteau tous les secrets de leur misère. Cette disposition d'esprit oriente toutes les pensées du maître. Apercevant un beau jour certain malade fourvoyé qui se disposait à pousser la porte de l'amphithéâtre, le professeur Leluc s'écria, d'une voix prévenante et paternelle, en écartant le pauvre bougre : « Non, non, mon ami. Pas encore ! »

Avec son « là-bas », Rohner m'a rappelé soudain la phrase rituelle de Leluc et j'en ai senti du malaise.

J'ai passé la nuit de jeudi à vendredi dans la chambre de Catherine, avec la religieuse. J'ai dit que c'était pour observer les symptômes. En vérité, c'était pour servir et pour honorer jusqu'à la fin cette affection presque sans histoire, cette affection qui n'aura pas vécu beaucoup plus de trois mois et qui va maintenant s'endormir au fond de mon cœur, entre les souvenirs innocents que je peux appeler sans rougir. Catherine délirait depuis la veille et ne me reconnaissait plus. Je suis sorti deux ou trois fois, pendant la veillée, dans le

jardin de l'hôpital, pour aspirer un peu d'air. Il faisait une nuit froide, étouffée, silencieuse, une nuit où toutes les questions chaviraient et coulaient à pic.

Catherine a vécu presque toute la journée de vendredi. Je suis allé jusqu'au Collège et n'y ai passé qu'une minute. Personne, au Collège, ne connaissait Catherine et n'avait la moindre raison de s'intéresser à elle.

Le soir tombait quand la délivrance est venue. Tu n'as peut-être jamais fermé les yeux d'un mort, mon cher Justin. C'est un geste de charité, surtout pour les survivants. On l'accomplit, en général, avec le pouce et l'index d'une seule main. Il faut ne pas se presser et peser sur les paupières un certain temps. J'ai fermé les yeux de Catherine et la sœur a noué un mouchoir pour lui tenir la bouche fermée.

Je souhaitais de faire la veillée funèbre, mais je n'avais aucun prétexte et les religieuses auraient pu s'en étonner. Je suis allé prévenir M. Rohner. La majesté de la mort est quand même quelque chose de grand, car le « Vieux » a tiré de son âme aride un mot de miséricorde, un pauvre mot de confection. Il a dit : « C'est un malheur. » Puis, très vite, il est retombé dans ses pensées de maniaque. Il a jeté sa cigarette et s'est frotté les mains — crois bien que je n'exagère pas. — Il murmurait :

— Intéressante autopsie en perspective!

J'ai balbutié :

— Mais, monsieur...

Il m'a regardé, pendant une grande minute, de cet œil bleu, de cet œil froid dont je ne peux supporter la lueur. Puis, détachant toutes les syllabes :

— Nous ferons cette autopsie ensemble, vous m'entendez bien, Pasquier. On m'a dit que madame Houdoire n'avait aucune famille. Personne donc ne va réclamer le corps et nous ferons l'autopsie, tous les deux, dimanche matin. Je vais prévenir Lespinois.

J'ai dit encore, faiblement :

— Monsieur, je dois vous avouer...

Rohner a pris soudain ce ton sarcastique et revêche qui doit être une de ses réactions de défense — quelque chose de comparable à l'attitude spectrale des insectes attaqués.

— Qu'est-ce que vous devez m'avouer ? Que vous avez couché peut-être avec madame Houdoire. Quand bien même cela serait...

— Mais non, monsieur, je vous assure.

— Ne vous défendez pas. Quand bien même cela serait, ce ne peut vous empêcher de remplir votre fonction. Pas de sentimentalité, mon cher. Il s'agit de la vérité scientifique et tout le reste ne pèse rien. Croyez-moi, laissez la romance et les attendrissements à des biologistes de boudoir que je préfère ne pas nommer et qui feraient mieux d'abandonner la recherche et d'apprendre la mandoline. Comment ! Nous sommes depuis deux ou trois mois sur le point d'isoler et de définir une maladie nouvelle, une véritable entité morbide ; nous avons une occasion assurément regrettable, mais tout à fait exceptionnelle, peut-être même unique, de mener à bien certaines observations, puisque des lois absurdes nous interdisent encore l'expérimentation sur l'homme, la seule qui nous permettrait de marcher à coup sûr. Et voilà M. Pasquier, mon préparateur, qui commence à battre des paupières et qui fait la petite bouche. M. Pasquier veut-il me laisser croire qu'il s'est trompé de carrière ? Allons, mon cher, vous serez là-bas dimanche, à dix heures du matin.

Il m'a tourné le dos. Toi, Justin, qui es un poète, un philosophe, un esprit libre et solitaire, tu te demandes peut-être pourquoi je n'ai rien dit. Tu ne sais pas ce que représente pour nous, jeunes hommes, apprentis de la médecine ou des sciences, notre patron, notre maître. Tu ne peux comprendre que, pour nous, les mots de respect et d'obéissance ont encore un sens très fort, que ces gens peuvent nous faire, d'un mot, d'un regard, parfois rougir, parfois trembler et parfois même pleurer. Tu ne peux comprendre que, malgré toute sa dureté, M. Rohner, qui n'a jamais trouvé le chemin de mon cœur, trouve parfois le chemin de ma raison et que, si j'étais troublé, je ne savais que répondre. J'ai donc baissé la tête et je n'ai rien répondu.

J'ai longtemps hésité, vieux frère, à te raconter la suite. Elle peut te sembler pénible. Si tu es mon ami, tu dois connaître mon existence dans sa grandeur et sa tristesse. Vous autres, vous tous les autres hommes, vous qui n'avez pas choisi d'expliquer la vie, mais de vivre, vous qui vous servez de votre

corps avec violence et naïveté sans comprendre les secrets de cette étrange mécanique, vous qui parlez des passions avec éloquence et avec orgueil sans connaître et même le plus souvent sans regarder le support matériel de toute cette belle folie, vous qui pouvez oublier, pendant des heures entières, pendant des journées, des mois, des années peut-être, l'effrayante humilité de notre condition, la confraternité de l'homme, des animaux et des plantes, vous qui, depuis des siècles et des millénaires, avez tout fait pour éloigner l'idée de la mort, pour l'évincer de votre décor social et même du vocabulaire, vous autres, vous êtes heureux! Vous parlez du cœur avec lyrisme et j'en fais parfois autant; mais vous n'avez jamais tenu dans votre main le cœur d'un homme vivant. Vous dites : « C'est un beau cerveau »; mais vous n'avez jamais vu vivre et palpiter la substance à demi-liquide où se forment les pensées. Le sein n'évoque pour vous que des idées d'amour ou de maternité. La bouche, pour vous, n'est que gourmandise ou baiser. Vous pouvez penser au coude sans songer à la synoviale et même vous ne pensez pas au coude, vous ne l'avez jamais palpé, jamais regardé de près, ignorants, heureux ignorants! Le pied est fait pour vous porter vers le travail, vers le combat, la gloire ou le jeu. Pour nous, c'est un ensemble compliqué d'organes fragiles, susceptibles, tous, d'une foule de désordres. Vous dissertez sur la chair avec un lyrisme ingénu; mais vous ne savez pas ce que c'est. Parfois, saisi de quelque réminiscence, vous voilez un peu l'ardeur de votre regard et vous parlez de poussière, vous parlez de retourner en poussière... Non, la poussière est sèche, propre, lointaine. Elle viendra sûrement, mais nous n'y sommes pas encore.

Cher Justin, pardonne-moi : cette semaine douloureuse m'a nourri d'amertume. Je sais qu'un jour je ne serai plus jeune. Je vieillirai, je m'endurcirai. Je ferai peut-être comme nos maîtres, tous ces vieux hommes qui ont passé tant d'années dans la contemplation de la matière vivante et qui devraient être affranchis des ambitions terrestres, mais qui, tout au contraire, par une déconcertante faveur de l'oubli, de l'oubli nécessaire, élaborent des projets, entreprennent de grands travaux, construisent des théories, prêchent des doctrines,

créent des écoles, recrutent des disciples, recherchent les honneurs et dissertent sur l'avenir.

Je serais sûrement plus calme si le Vieux avait laissé partir la pauvre Catherine tranquille. Que je te le dise tout de suite, nous avons fait, dimanche matin, ce que nous devions faire.

Je suis arrivé, comme toujours, en avance. J'imagine de méritoires efforts pour arriver en retard et je n'y parviens jamais. Aussi bien souhaitais-je cet instant de solitude. La salle « spéciale » est petite, car l'hôpital est petit. Elle est hypogée. On y descend par un escalier fort étroit, et les corps y arrivent en suivant le réseau des couloirs en sous-sol. La salle prend jour, faiblement, par des impostes ouvertes dans le haut des murailles ; aussi ne peut-on travailler qu'à la lumière artificielle.

Il n'y a qu'une seule table.

Catherine était là.

Pauvre Catherine, mon amie ! Par la faute du Vieux, la voilà, pour jamais, dans mon souvenir, ce corps blanc, froid, mutilé.

Nous sommes restés seuls, elle et moi, une bonne dizaine de minutes. Le garçon sifflottait et traînait la savate au rez-de-chaussée. J'étais saisi d'une pitié parfaite pour Catherine, pour moi, pour nous tous et peut-être même pour le Vieux, pour Rohner. — Tu vois, maintenant, moi aussi, je l'appelle le Vieux. — Il y avait deux ou trois mouches d'hiver qui tournoyaient au-dessus de la table. J'étais plein de pitié pour les mouches aussi, pour toute vie, et même pour les microbes qui étaient la cause innocente de ce malheur, pour les microbes qui devaient commencer à s'étonner du froid, leur œuvre, du froid qui n'allait pas manquer de les tuer à leur tour. Cher Justin, je repensais à mon enfance chrétienne et je me disais des choses folles. Un Dieu qui a souhaité de se sacrifier pour les hommes, vraiment quoi de plus naturel ! Comment ce Dieu pourrait-il sans douleur supporter le spectacle de son œuvre ! Je te raconte mes pensées, même quand elles sont absurdes. Non, non, je ne suis pas encore endurci.

Et puis, j'ai songé soudain à des vers profanes de Verlaine. Je ne pouvais pas ne pas les murmurer en regardant la table :

Riche ventre qui n'a jamais porté,
Seins opulents qui n'ont pas allaité...

Cet hymne dans cette cave ! Je t'assure qu'il est très difficile, à certaines heures, de ne penser que ce que l'on voudrait penser.

Rohner est arrivé, en tablier et en blouse, la calotte sur le crâne. Il a demandé des gants, il a mis des sabots pour ne pas salir ses souliers et il a prononcé la dernière parole humaine que Catherine lui ait inspirée :

— Pauvre madame Houdoire ! Une belle fille, quand même.

J'ai compris que son démon le ressaisissait tout de suite. Il a dit avec entrain :

— Allons, prenez le couteau. Dépêchons-nous, mon cher.

N'attends pas que je te rapporte tous les détails de cette triste besogne. Le Vieux était comme un limier qui cherche quelque chose et qui ne trouve rien. Car les reins étaient tout à fait normaux, du moins au premier examen, celui que l'on fait à l'œil nu.

Le Vieux, petit à petit, commençait de s'irriter et il ne cachait pas son agacement. Il grondait :

— Il faut voir l'intérieur des ventricules. Tous les malades, à Bicêtre et à Gentilly, montraient des lésions de l'endocarde au niveau des valvules. Allons, donnez-moi les ciseaux. Comment ! Il n'y a rien ! C'est vraiment incompréhensible. C'est presque une expérience de laboratoire. Elle devrait être démonstrative et voilà qu'elle est atypique. On peut dire que nous n'avons pas de chance. Mais, attendez, attendez ! Nous emporterons les pièces et nous ferons faire des coupes. Il est à peu près impossible qu'il n'y ait rien du tout. Cela renverserait mes calculs.

Il était acharné, si brutal et de si mauvaise humeur que j'ai commencé de le regarder avec une véritable haine. Il était mécontent de ne pas trouver ce qu'il cherchait et j'ai vu le moment où il allait s'en prendre à ce corps misérable, à cette chair abandonnée.

Je commençais de serrer les dents. Quelque chose que je connais et que j'exècre, la colère — Pasquier, la colère blanche et sifflante se déroulait et se tordait à l'intérieur de mon

être. Je pensais : « Un mot, qu'il dise encore un mot et je vais éclater, pour sa grande stupeur ! Je vais d'abord lui dire m..., le traiter de vampire et de nécrophage, puis lui tirer les cheveux et peut-être même lui cracher au visage. Ce sera tout à fait abominable et j'aurai l'air d'un aliéné. Mais je ne peux plus résister... »

Par bonheur, le Vieux m'a tourné le dos. Il disposait les pièces anatomiques dans des bocaux pleins de formol ou de solution picrique. Il se calmait, tout doucement. Il murmurait :

— Vous verrez qu'à l'examen microscopique nous trouverons, malgré tout, la néphrite et l'endocardite.

J'ai cru, dès le début, qu'il chercherait du côté du système nerveux, puisque les accidents mortels ont été des accidents nerveux. Il n'a même pas eu l'air d'y songer. Et, soudain, j'ai compris qu'il était tout entier en proie à l'idée fixe, qu'il ne cherchait pas la vérité, mais seulement la confirmation de ses songeries et qu'il allait faire en sorte de trouver cette confirmation, coûte que coûte, qu'il allait interroger les tissus de telle manière que les tissus, tourmentés, répondraient n'importe quoi.

J'étais profondément troublé. Je me rappelais soudain que Pasteur aussi fut un entêté, un illuminé, un possédé. L'expérience fondamentale sur laquelle repose tout le traitement de la rage, tu ne sais peut-être pas qu'on n'a jamais pu, qu'on n'a jamais osé la refaire. Ce fut probablement un coup de chance, un coup de génie, un de ces hasards prodigieux réservés aux hommes exceptionnels qui ne peuvent pas avoir tort. Mais Pasteur était humain !

Le Vieux continuait de ranger les pièces, dans le formol, sur des matelas de coton. Je songeais douloureusement : « Pour qu'une vérité prenne corps, faut-il vraiment qu'elle avance ainsi, véhémente et aveugle, par le monde, réduisant, dénouant, tranchant tout sur son passage ? »

Le garçon est arrivé, apportant la grande aiguille et la ficelle, l'éponge et le seau plein d'eau. Du fond de mon cœur, j'ai dit adieu.

Nous sommes sortis ensemble, le Vieux et moi. Dans le jardin, il m'a dit, de sa voix froide et caustique :

— S'il m'arrivait de mourir, demain, d'une maladie

prise au labo, je demande, monsieur Pasquier, je demande que l'on fasse mon autopsie et je souhaite qu'elle rende service à la cause de la science.

Ce disant, avec la pointe de l'index, il esquissait, sur le devant de sa blouse, le tracé d'une incision imaginaire et il accompagnait ce geste d'un bruit expressif et faux : « Crrrac ! »

Il est allé tout droit dans son laboratoire. Je ne l'ai pas suivi. Ma colère était tombée, elle tournait en chagrin, en désolation. Je me disais, en remontant le boulevard Pasteur : « S'il faut cette froide passion pour devenir un grand savant, je demande à rester un humble, à rester un ignorant. Je veux désapprendre à lire... »

Puis le soulagement est venu : je songeais à Chalgrin.

Chalgrin peut-il suffire à me consoler de Rohner ?

Allons ! assez pour aujourd'hui. *22 février 1909.*

GEORGES DUHAMEL,
de l'Académie Française.

(La fin dans le prochain numéro.)

L'ANÉMIE ÉCONOMIQUE

Ce n'est certes pas avec satisfaction mais au contraire avec accablement, que l'on constate combien était justifié le jugement que nous portions sur une expérience annoncée dans l'enthousiasme, mais d'où il était évident que ne pouvait sortir qu'un appauvrissement général. L'opinion s'inquiète de plus en plus du désarroi qui règne partout en France et de l'épanouissement de désordre qui se traduit par les indications du plus sensible des enregistreurs : le change.

Les dernières semaines ont été particulièrement agitées. Une dotation de 10 milliards en or au profit du Fonds d'égalisation des changes avait paru à certains constituer une garantie suffisante de stabilité pour le franc. Les mêmes illusions conduisirent à créer un Fonds de soutien des rentes. L'événement vient de démontrer une fois de plus combien sont inefficaces des organismes qui ne font que masquer la conjoncture sans agir sur elle. On peut même se demander si le fonctionnement du Fonds de soutien des rentes n'a pas permis aux spéculateurs de gagner à coup sûr en vendant des rentes que rachetait le Fonds et de se créer ainsi des disponibilités qui, peut-être, ont ultérieurement pesé sur le marché du franc.

Quoi qu'il en soit, la livre cotait 110 lors de la chute du cabinet Blum et 128 à l'arrivée du Gouvernement actuel. Elle s'est élevée à 150 et en même temps le report sur les changes à terme s'est accru de façon considérable. C'est ainsi que la livre cotant 150 au comptant, au début du mois d'octobre, s'est élevée à 158 à la même date, pour une livrai-

son à trois mois. Il est possible qu'il y ait dans cette tension du report un effort concerté des banques qui, sous la direction de la Banque de France, cherchent à défendre la monnaie nationale en étranglant la spéculation. Il est certain qu'une prime aussi élevée que doivent payer les vendeurs à découvert peut les décourager, sinon les ruiner. La manœuvre est toutefois dangereuse, car le fait que la livre à trois mois atteint des cours aussi élevés, ne peut qu'effrayer tous les commerçants ayant à faire des achats prochains à l'étranger et les inciter à se couvrir immédiatement, c'est-à-dire à peser sur le marché du comptant pour se soustraire à un risque qui est aussi apparent et aussi grave.

On s'est étonné de cette nouvelle tension des changes alors que quelques ministres font de louables et méritoires efforts pour atténuer les désordres qu'ils ont hérités du Gouvernement précédent. Il est certain que la France a échappé à la catastrophe monétaire qui la menaçait au mois de juillet et qu'elle le doit à son actuel ministre des Finances. Le redressement du crédit public qui résulte de l'opération de consolidation des Bons 4 1/2 p. 100 1934, est manifeste et mérite d'être relevé.

On sait que sur les 8,3 milliards de bons en circulation, les porteurs avaient déposé, avant le 5 juin, 5,4 milliards pour en demander le remboursement le 5 octobre. Ce chiffre mesure l'état de méfiance, sinon d'affolement, qu'avait su créer l'ancien ministre des Finances qui porte une lourde responsabilité dans les égarements dont nous souffrons aujourd'hui. M. Georges Bonnet lança aussitôt un emprunt de consolidation qui fut souscrit par les porteurs des 3,2 milliards; poursuivant son œuvre, il émit ensuite un second emprunt pour résorber les 2,2 milliards restant et cette opération vient d'être close avec succès.

Ce résultat permettrait de couper court définitivement aux calomnies derrière lesquelles cherchent à s'abriter des hommes qui ne veulent pas avouer leurs grossières erreurs et qui cherchent des coupables pour détourner le mécontentement populaire. Il est en effet incontestable que l'argent n'a pas manqué au Gouvernement français et que le pays a répondu à ses appels dès que ceux-ci paraissaient raisonnables.

La statistique des Caisses d'épargne est caractéristique de ce potentiel de confiance qui ne demande qu'à se manifester à la première éclaircie. Pour la première quinzaine de septembre, les excédents de dépôts ont atteint 54 millions, ce qui fait que l'excédent de retraits considérable observé depuis le 1er janvier, et qui avait atteint pour la seule première quinzaine de juillet, 141 millions, est actuellement intégralement résorbé.

Il est de la plus haute importance de rappeler également qu'un emprunt de 8 milliards a été placé en quelques heures au mois de mars 1937 à la seule annonce d'une pause qui était entourée pourtant de bien des réserves. L'émission commencée le vendredi 12 mars fut close dans la même journée. Le placement de la deuxième tranche eut lieu avec le même succès le 17 mars. Mais dans la nuit qui suivit la clôture de l'emprunt, la sanglante émeute de Clichy compromettait un effort qui venait juste d'aboutir. On ne peut s'empêcher de remarquer un étrange parallélisme avec les derniers événements. Les 6 milliards des deux emprunts Bonnet étaient à peine couverts, et la seconde opération n'était pas encore terminée, que les attentats de la place de l'Étoile vinrent rappeler la précarité du retour à l'ordre et à la paix. On dirait vraiment que des volontés réfléchies veulent s'opposer à toute velléité de reprise, comme si le désordre et la misère générale étaient leur but exclusif.

Si le franc est faible et s'affaiblit quotidiennement, si les finances françaises sont dans un état déplorable, la faute n'en est donc pas au pays qui ne voudrait pas se sauver : la vérité est qu'il ne le peut pas parce qu'on l'a mis dans une situation d'infériorité d'où les discours ne le sortiront pas et devant laquelle sa bonne volonté elle-même est impuissante.

Le rendement des impôts donne une première indication sur la situation du pays. Pendant les huit premiers mois de 1937 les rentrées ont dépassé de 275 millions les évaluations budgétaires. Ceci ne signifie d'ailleurs pas qu'il existe un excédent budgétaire, car le budget a été voté en déséquilibre systématique et il escomptait un relèvement considérable, très supérieur à celui que nous enregistrons. Mais cette maigre plus-value elle-même n'est qu'un leurre. En effet, les douanes

seules ont rapporté 808 millions de plus que les prévisions, ce qui est la conséquence de la majoration des prix payés pour les produits importés et aussi de l'accroissement des importations. D'autre part, l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières a rapporté un excédent de 560 millions ; celui-ci tient également à la hausse des revenus nominaux et à l'augmentation des tarifs. Ainsi ces deux postes à eux seuls représentent une plus-value de 1 368 millions. Il y a donc au total 1 milliard de moins-value sur les autres impôts, c'est-à-dire sur ceux qui suivent le plus exactement le mouvement de l'activité intérieure du pays. En effet, les contributions indirectes sont en moins-value de 460 millions et le chiffre d'affaires en moins-value de 720 millions. Au total, la situation budgétaire s'améliore légèrement puisque les impôts rapportent plus, mais cette amélioration est obtenue par des manifestations maladives, lesquelles sont d'ailleurs compensées par le ralentissement de l'activité intérieure. Cela est le premier signe de l'anémie qui met justement le sang aux pommettes, tandis que l'organisme s'affaiblit.

La balance du commerce extérieur a été maintes fois étudiée et on ne peut malheureusement récuser son témoignage impressionnant. Le déficit mensuel s'établit comme suit pendant les derniers mois :

Août 1936 ..... Fr.	590	millions.
Octobre 1936	787	—
Mai 1937	1.292	—
Juin 1937	1.709	—
Juillet 1937	1.327	—
Août 1937	1.296	—

Pour les huit premiers mois de l'année, le déficit de la balance commerciale est de 11,8 milliards. On sait qu'il avait été de 9,9 milliards pour toute l'année 1936.

Si on se reporte au tonnage du commerce extérieur français, on constate une étonnante fixité dans les exportations : 19,1 millions de tonnes avaient été exportées pendant les huit premiers mois de 1936 ; 19,8 millions de tonnes ont été exportées pendant la période correspondante de 1937. La situation est toute différente pour les tonnages importés. Ils atteignaient 30,9 millions de tonnes pour les huit premiers

mois de 1936 ; et ils se sont élevés à 38,4 millions pour la période correspondante de 1937. Cet accroissement tient d'ailleurs presque exclusivement aux importations de charbon : pour le seul mois d'août, l'augmentation des achats de combustibles à l'étranger est de 665 000 tonnes par rapport à 1936.

Ainsi donc, débarrassés des complications qui tiennent aux variations monétaires, les mouvements du commerce extérieur en poids se traduisent par la fixité de nos exportations et un large accroissement de nos importations. Ces deux observations sont concordantes. La stagnation des exportations prouve à quel point la dévaluation monétaire a été inefficace. En effet, une dévaluation faite dans un état de stabilité intérieure et qui n'est alors qu'une opération monétaire provoque incontestablement un regain d'activité dans les exportations. Quand elle n'est au contraire que le craquement d'une monnaie qui succombe sous le poids des pressions de toute espèce qui s'exercent sur elle, son effet bienfaisant est nul : ce fut malheureusement le cas de la France.

L'accroissement du volume des importations prouve d'autre part l'insuffisance de la production française. Tel est en effet le point central vers lequel convergent toutes les observations. Les évolutions de la monnaie, le cours du change, les indications des balances commerciales ou des balances des comptes, les indices des prix eux-mêmes, ne sont que des épiphénomènes, des sortes de manifestations apparentes mais partielles d'un état économique caractérisé essentiellement par le ralentissement ou l'accélération de la production.

« La production industrielle du monde a atteint, en 1936, une moyenne supérieure d'environ 10 p. 100 à celle de 1929 », déclare le Comité de la Société des Nations. L'indice français de 1929 était de 143. Pour rester comparable à l'évolution mondiale dans son ensemble, il devrait atteindre environ 160. Or, il s'établit en juillet 1937 à 101.

Depuis cinq mois, sa tendance est même au fléchissement, puisqu'il avait atteint 104 au mois de mars et qu'il s'est abaissé depuis régulièrement.

Telle est, résumée en un chiffre unique et qui pour être abstrait n'en est pas moins impressionnant, la véritable régression de l'économie française. Devant la gravité de cette

constatation, on sent le besoin de chercher des exemples partiels qui illustrent une pareille situation. Un tel choix est forcément arbitraire et serait par conséquent suspect si l'indication liminaire fournie par la statistique générale ne donnait l'assurance que les exemples locaux s'encadrent dans une situation d'ensemble qui n'est pas contestable.

On vient de publier les chiffres de la production minière en 1937. La comparaison avec le mois de juillet 1937, qui n'était pourtant pas favorable, montre l'influence des congés, puisque telle est la seule différence qui existe entre les deux mois considérés :

	Juillet 1937.	Août 1937.
	En tonnes.	
Production de charbon.....	3 588 000	2 672 000
Production de minerai de fer...	2 939 000	2 861 000

En juillet 1937, il a été livré à l'armée de l'Air : 40 appareils de guerre (au lieu des 120 qui seraient nécessaires). En août 1937, la livraison est tombée à 32 appareils [1]. La faiblesse de cette production est déjà évidente en valeur absolue quand on la compare aux besoins français. Elle l'est plus encore en valeur relative si l'on sait que la production d'appareils de même ordre s'élève actuellement en Italie à 150 par mois et que les livraisons effectives en Allemagne atteignent, et peut-être dépassent, 300 par mois.

Cet exemple précis dessine de la façon la plus complète et aussi la plus rassemblée, ce que l'on peut dire de la crise française d'aujourd'hui. Les causes en sont multiples : ralentissement du rendement horaire, diminution du nombre d'heures de travail, désorganisation générale de la production, conflits ouvriers, soviétisation de certaines usines, difficulté des approvisionnements, hausse des prix de revient, sur lesquelles vient se brocher la nationalisation des industries de guerre qui a porté un coup terrible à un des moyens essentiels de notre défense nationale. Ce complexe d'erreurs aboutit au fait brutal du nombre d'appareils livrés en un mois.

Mais à son tour la faiblesse de la production, c'est-à-dire la faible efficacité du travail français, s'irradie dans toutes les directions pour engendrer de funestes conséquences aussi nom-

1. Ces chiffres ont été cités par M. Émile Roche dans *la République*.

breuses et aussi variées que pouvaient l'être les causes : élévation des prix, difficultés budgétaires, insuffisance des programmes d'étude, arrêt des inventions, effacement progressif de la France des grandes compétitions internationales, situation d'infériorité du point de vue diplomatique avec tout ce que signifie un abaissement (temporaire, nous voulons le croire) du prestige français.

L'industrie du bâtiment est dans un état de prostration avancée. En 1929, l'indice du bâtiment était de 138. En mars 1937, il était de 67 n'ayant presque jamais connu de chiffre plus bas, le niveau 65 ayant été touché seulement au plus profond de la crise. Or, pendant les quatre derniers mois, il a passé successivement à 62 en avril, 61 en mai, 57 en juin, et 55 en juillet. Le jour même où cette publication était faite, on pouvait lire dans les colonnes voisines du journal que la saison d'été dans les casinos avait été fructueuse et que le produit des jeux marquait en moyenne une progression de 60 p. 100 par rapport à 1936. Le hasard a ainsi de ces rencontres qui illuminent singulièrement les problèmes. Il est certain qu'on relève actuellement en France des signes d'un renouveau d'activité, et nous nous réjouissons de les mettre en valeur. Mais on est obligé de constater que celui-ci est trop souvent fiévreux et correspond à un état d'inquiétude générale et non pas de création paisible et durable. On ne bâtit plus, car construire suppose mille considérations sociales, familiales ou financières qui toutes engagent l'avenir. Mais on joue davantage. L'exemple vient de haut et nous avons signalé, il y a quelques années, comme un des signes les plus redoutables de la dégradation qui nous menaçait, l'institution d'une loterie d'État, qui devenait d'autant plus prospère que le pays était plongé dans de plus graves incertitudes.

Le rapprochement de ces trois faits : crise du bâtiment, renouveau des jeux, faveur de la loterie, vaut plus que de longs discours. Il a la valeur d'un de ces croquis qui parlent aux yeux et qui suggèrent dans leur raccourci des horizons indéfinis.

Voilà les faits qu'il faut avoir présents à l'esprit pour comprendre l'effritement du franc et pour juger une situation

qui évolue depuis des années, puis qui s'est précipitée pendant des mois et que nous ne pouvons pas juger d'après les incidents d'une semaine. Ou, plus exactement, ces derniers s'insèrent dans un processus contre lequel tous les discours du monde sont impuissants.

L'aventure des fonctionnaires est caractéristique de cet enchaînement irrésistible des faits. L'indice des dépenses d'une famille de quatre personnes, dans la Seine, avait passé de 100 en 1930 (année prise comme base) à 81 fin 1935. Depuis, on a enregistré les indices suivants : mai 1936 : 83 ; novembre 1936 : 92 ; février 1937 : 98 ; mai 1937 : 102 ; août 1937 : 107. Les personnes vivant de rentes ou de traitements fixes sont mises dans une situation terrible. Le marxisme n'ayant que mépris pour l'épargne, est logique avec ses principes cruels en pénalisant la prévoyance (que par ailleurs il promette « la retraite des vieux » dans le futur, alors qu'il condamne à la faim les vieux qui, dans le présent, s'étaient assuré un pécule, c'est là une de ces contradictions monstrueuses que nous n'arrivons pas à comprendre). Mais que dire des fonctionnaires qui ont voulu la formation politique qui leur inflige de tels sacrifices ? Leur rémunération actuelle est au-dessous du niveau de la vie, c'est incontestable ; ils souffrent, c'est un fait ; ils demandent une augmentation, et ils ont raison. D'autre part, le Gouvernement, oubliant qu'il est responsable de ce lamentable état de choses, invoque les nécessités budgétaires et, de son point de vue, il a également raison. Le nœud du débat est l'absurde gestion publique qui a mis un tel désordre dans les affaires de la France que celle-ci qui, en pleine crise économique, arrivait à payer ses fonctionnaires sans inflation, et sans dévaluation, soit impuissante à le faire alors que la crise est finie et que le monde entier bruit d'activité. Le Front populaire n'a peut-être pas voulu cela, mais il l'a fait.

Cela est d'autant plus grave que les fonctionnaires représentent une masse croissante au regard des travailleurs que l'on peut dire indépendants parce que responsables de leur propre rendement économique. En 1913, les salaires et traitements représentaient 43 p. 100 du revenu national et en 1935 ils en représentent 50,4 p. 100. Les pensions repré-

sentaient 1,4 p. 100 ; en 1935, elles s'élèvent à 8 p. 100. Il n'est pas possible d'imaginer que des salaires continuent à être payés, des traitements continuent à être servis et des retraites continuent à être assurées, si la production générale dans le pays cesse de s'accroître et surtout si, par malheur, elle vient à décliner.

On sait que la France paie, actuellement, ses erreurs par des prélèvements faits sur son stock d'or. On sait également que l'avenir du franc est menacé parce que l'État emprunte sans discontinuer à la Banque. Il faut rappeler des chiffres, que chaque jour rend d'ailleurs plus impressionnants, le témoignage d'aujourd'hui s'ajoutant à celui d'hier.

Au printemps 1936, la Banque de France avait un stock d'or de 4 250 tonnes. Au moment de la première dévaluation (septembre 1936) le stock de la Banque était de 3 150 tonnes. En septembre 1937, il est tombé à 2 400 tonnes. Depuis trois mois, cependant, nous avons connu un afflux de touristes étrangers qui a apporté au soutien de notre monnaie un appui spontané qui n'est pas négligeable. Malgré cet apport de devises, l'or français est sorti, et le franc a baissé.

D'autre part, depuis un an le Trésor a emprunté à la Banque de France 14,5 milliards qu'il a consolidés et il s'est fait ouvrir un nouveau crédit de 15 milliards sur lequel il a déjà emprunté 3,9 milliards.

Une monnaie ne peut pas être forte lorsque la Banque chargée de son soutien est soumise à cette double pression : des sorties d'or, affaiblissant son actif ; et des sorties de billets alourdissant son passif.

On a passé son temps à dissimuler la vérité au pays. Lorsque la monnaie craqua pour la première fois, le Gouvernement, au lieu de comprendre la gravité de ce sinistre avertissement, rivalisa d'euphémismes et de métaphores pour escamoter l'opération. Vu avec le recul d'un an, le fameux « alignement monétaire », sur la livre à 104, avec un accord tripartite organisant, disait-on, la paix monétaire, fait une singulière figure : alignement en dégringolade qui ressemble plus à un mouvement dans le sens vertical qu'à un déplacement dans le sens horizontal. Dès cet instant, la faillite d'un Gouvernement incapable était manifeste. Il lui restait

malheureusement à s'exprimer par cette hausse vertigineuse des prix qui suscite aujourd'hui tant d'angoisses. La France allait apprendre à ses dépens que le marxisme ne sait organiser qu'une chose : la misère.

On entend répéter qu'un redressement ne peut être obtenu que par des mesures frappant l'opinion, le découragement de celle-ci étant d'ordre affectif autant que d'ordre matériel. Rien n'est plus exact. Mais les gestes symboliques n'ont de valeur que s'ils traduisent de façon visible et éclatante une volonté dont on est assuré, par ailleurs, qu'elle s'exprime par des actes matériels nombreux et précis qui, eux, sont efficaces si les premiers sont voyants. Les déclarations gouvernementales du 2 octobre n'ont pas produit l'effet bienfaisant qu'on serait en droit d'en attendre, si elles correspondent à des actes précis. L'hésitation même de l'opinion prouve à quel point on est indifférent aux promesses. Tant que la direction du pays n'aura pas rompu avec les principes étrangers qui violentent son goût du travail et de l'ordre, et que cette rupture n'aura pas été consacrée par une protection efficace de la légalité et de la liberté, le malaise économique ira grandissant, et le franc en supportera les conséquences.

Les forces idéologiques sont malheureusement tellement fortes en France qu'on préfère sacrifier la réalité du bien-être individuel et de la prospérité nationale plutôt que de porter atteinte à des slogans enfantins ou pernicieux. Si l'on veut soigner l'opinion, comment ne pas s'étonner de l'annonce faite que trois délégués communistes entreront dans le Conseil de la Société Nationale des Chemins de fer ? Comment admettre des occupations répétées d'usines comme celle qui a duré un mois dans la banlieue parisienne ? On vient de publier la statistique des naturalisations en 1936 dans le département de la Seine. Comment ne pas apprendre avec stupeur que, sur 24 000 personnes naturalisées, on comptait : 2 790 aliénés, 3 250 hospitalisés, 4 289 condamnés à la prison ?

La prospérité nationale est un tout. Elle ne peut se faire par morceaux dans tel secteur, tandis que tel autre est pilonné et détruit. Il est invraisemblable que l'on continue à traiter l'énorme masse de travailleurs indépendants de ce pays, c'est-à-dire avant tout les agriculteurs, comme des gens qui,

en considération de leur qualité de propriétaires ou d'artisans libres, ne méritent ni intérêt, ni aide, ni sympathie. Il est inouï qu'au moment où la vie des campagnes est plus dure que jamais, on ait pompé vers les villes les masses énormes de nouveaux ouvriers que les chemins de fer embauchent pour une application mal étudiée de la semaine de 40 heures, et cela au détriment de la production générale. Il est monstrueux que l'on en soit arrivé à faire considérer le travail comme une sorte de honte ou d'esclavage dont il faille se libérer à tout prix.

La santé de notre pays est soumise à une rude épreuve. Il en a connu de plus terribles encore et il en a triomphé. Le Gouvernement lui-même se rend compte qu'on ne dirige pas impunément une nation au rebours du sens commun. On discerne dans ses déclarations une vision des nécessités vitales autrement claire qu'il y a un an. Il faut l'en féliciter, et les troubles du change ne doivent pas faire perdre de vue ce progrès incontestable. Au surplus, le dilemme est aujourd'hui aveuglant de netteté : ou bien on veut rétrograder jusqu'à l'effroyable exploitation de l'homme par l'homme, classe contre classe, comme c'est le cas en Russie, ou bien il est temps de remettre à sa vraie place, qui est à la fois la place d'honneur et la clef de voûte de l'édifice, la collaboration de tous les Français dans le développement de la production. Cela veut dire en termes nets que la hausse des salaires ne peut résulter que d'un accroissement de rendement. Il y a un an, aucun ministre n'aurait tenu ce langage. Aujourd'hui, chacun le dit. Mais il faut que, sans perdre une minute, ces déclarations se fassent réalité. Le salut de la France l'exige.

Il n'est de richesse que dans le travail. La monnaie, le capital, l'épargne elle-même ne sont que des figurations de cette réalité indestructible : la fécondité du travail.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA FIN D'UNE AMBASSADE

METTERNICH A PARIS EN 1808-1809[1]

MÉMOIRES INÉDITS

Metternich à Stadion.

Paris, le 13 juillet 1808.

Monsieur le Comte,

V. E., en pesant les nouvelles que renferme mon précédent rapport, se convaincra sans doute que les affaires d'Espagne, quelle que puisse être leur issue, nécessiteront une telle force de compression que nous n'avons pas à craindre de sitôt de voir refluer de ce côté des troupes vers nos frontières. Nous en tirons donc le double avantage d'avoir, le jour où Napoléon voudra nous attaquer, une moindre masse à combattre, et de gagner probablement le temps nécessaire pour organiser des moyens de résistance que nous venons d'établir. Il faut une armée de réserve à celle qui est chargée de faire la conquête de l'Espagne, il en faudra une à celle qui serait dirigée contre nous, je ne vois encore ici ni l'une ni l'autre, et l'affaire entamée me paraît la plus pressante à finir. Plusieurs notions portent effectivement que des corps de l'armée en Prusse auraient reçu ordre de filer vers l'intérieur. On nomme le corps de Ney. Je ne tiens pas ce fait, si important pour nous, d'une source assez certaine pour le mander à V. E. d'un autre point de vue, que pour La mettre à même d'en contrôler la vérité ou la fausseté[2]. L'arrivée de l'Empereur paraît,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Octobre.
2. La nouvelle était exacte.

d'après les données que j'ai recueillies aujourd'hui, ne pas être aussi positive que je l'annonce dans mon précédent rapport. On dit qu'elle pourrait bien n'avoir lieu que vers la mi-août. Mais V. E. sait combien il est difficile de baser ces calculs-là sur un fond de quelque solidité.

Le Grand-Duc de Berg est arrivé, le 6 juillet, à Bayonne. On l'assure très changé. Il a dû se rendre, le 10, à Barèges, d'où madame la Grande-Duchesse veut venir passer quelques jours à Paris, pour le règlement de plusieurs objets relatifs à son déplacement. L'avènement du Grand-Duc à la couronne de Naples n'est pas encore officiellement publié, mais il est décidément arrêté.

Ce qui n'est pas moins positif, c'est le refus exprès du Roi de Hollande de troquer sa couronne contre celle de Naples. Il a répondu à son frère qu'il dépendait assurément de lui de le faire redescendre du trône sur lequel il l'avait placé, mais que, dans ce cas, toute son ambition se bornerait à aller finir ses jours à Saint-Leu (campagne qui lui appartient, à cinq lieues de Paris) et que rien ne le ferait changer de parti.

Metternich à Stadion.

Paris, le 25 juillet 1808.

... V. E. voit que je cite ici une abstraction faite par une personne qui partage l'opinion, que l'on ne trouve plus que dans les alentours les plus directement influencés par l'esprit de l'Empereur, qu'une offensive ne serait pas absolument éloignée des vues de l'Autriche.

L'Empereur ne s'expliquant pas, et étant impossible de citer un mot qui lui aurait échappé, il faut donc s'arrêter aux pièces officielles que je transmets aujourd'hui à la Cour. Les interpréter maintenant, les commenter serait superflu, huit jours éclairciront plus que tous les calculs que nous pourrions faire.

Il ne l'est pas moins de fixer les regards de S. M. sur la difficulté et l'extrême responsabilité de ma position ici. En établissant mon principe, et il me paraît que ce moyen est le seul pour se sauver dans des situations majeures et compromet-

tantes, je mets V. E. à même de juger d'avance ma conduite dans les circonstances qui peuvent maintenant se succéder très rapidement. Avoir raison, et raison dans toute la force du terme, ne pas céder à l'adversaire l'avantage qui doit résulter de cette position, voilà le premier des points de vue dont je pars. Qui oserait attaquer dans le principe les mesures organiques que nous venons de développer chez nous? Ces mesures sont basées sur le plus sacré des devoirs, celui de sa propre conservation; pourquoi ne pas développer dans leur ensemble les motifs qui nous font agir? C'est ce que j'ai tâché de faire dans ma réponse confidentielle à M. de Champagny.

Je connais le langage qu'il faut parler à Napoléon. J'en crois avoir fourni une nouvelle preuve par ma note officielle et ma lettre particulière à Champagny, de juin dernier. C'est la franchise et le peu de gêne que j'ai mis dans mes explications qui nous valent maintenant la lettre confidentielle de Champagny; nous n'aurions eu, sans le biais que j'ai choisi en premier lieu, qu'une note officielle, à laquelle, en répondant officiellement, nous ne pouvions que nous trouver gênés.

Tenir la Cour le plus longtemps possible hors de la discussion, tel est mon second but. C'est dans cette vue que j'ai, dans ma lettre particulière, prévenu M. de Champagny que je me chargerai d'épuiser la question qu'il m'adressait sur nos armements, et que je ne la touchais pas par un seul mot dans ma note officielle. Ai-je rempli le but que je me suis proposé? Ai-je tout dit? Je l'ignore, mais je prie S. M. I. en parcourant ma réponse confidentielle de la juger de mon point de vue; j'y ai mis ce que j'aurais dit à l'Empereur, si j'avais pu lui parler, je m'y étaye de beaucoup de phrases que je lui ai entendu prononcer; j'ai toujours, d'avance, répondu aux objections qu'il m'eût faites de vive voix, je juge la manière dont j'ai posé les questions plus favorable à notre cause que celle que Champagny adopta ne me paraît favorable à la sienne; j'ai la conviction, enfin, que je répondrais plus difficilement à ma lettre qu'à celle du ministre des Relations Extérieures.

C'est sous l'égide de mon bon esprit et de la droiture de

mes intentions, éloges que sans doute m'ont valus les explications fortes que je lui avais données précédemment, que je me suis cru autorisé à ne pas faiblir. La position générale des questions m'a déterminé à me servir de l'occasion, toute naturelle, qui se trouva sous ma main, de prévenir les rapports du sieur Séguier sur l'arrivée du dernier parlementaire anglais à Trieste...

L'Empereur a quitté Bayonne, il doit être à Toulouse à l'heure qu'il est. Tout annonce qu'il sera ici en moins de quinze jours. En supposant qu'il ne vienne pas à Paris (ce que contredisent les notions les plus respectables) et que des discussions par écrit doivent se poursuivre, je crois que le bien du service exigerait bien impérieusement que je lui demandasse à aller le rejoindre partout où il serait. Il n'y a nulle comparaison entre les discussions verbales et par écrit avec lui. Je suis tellement convaincu de cette vérité que, dans un cas urgent, je n'hésiterai à lui en adresser la demande et à croire remplir les intentions de S. M. I.

Les feuilles d'hier ont toutes annoncé la prochaine arrivée de l'Empereur à Strasbourg. Il veut nous en imposer, il n'y a pas de doute que ce bruit tient à la démarche que M. de Champagny vient de faire vis-à-vis de moi. Il en est de même de celui des formations des réserves sur le Rhin et d'un corps à Udine, que V. E. trouvera dans les feuilles ci-jointes. Rien n'annonce ici le moindre mouvement des troupes sur le Rhin ; elles filent, au contraire, encore, toujours, et en toute hâte, en Espagne. Les derniers mille hommes qui se trouvèrent à Paris ont pris, il y a deux jours, la même direction. On parle depuis plusieurs mois de la formation de ces réserves sur le Rhin. J'ignore comment et d'où on les tire. Le camp près d'Udine mérite sans doute la plus grande surveillance, mais elle est bien plus à la portée de la Cour qu'à la mienne. V. E. a déjà pu se convaincre de la grande valeur, qu'après mes faibles vues militaires, j'attribue à un rassemblement sur ce point. Il y a au moins six semaines que des nouvelles de Strasbourg firent mention de l'arrangement du Palais Impérial de cette ville.

Metternich à Stadion.

Paris, le 17 août 1808.

...Les désastres en Espagne devaient entraîner ceux de l'armée française en Portugal. On sait, par la voie de Londres, que, maîtres de Porto et Lisbonne, les Anglais avaient forcé le général Junot à se jeter dans la citadelle de Lisbonne ou dans un autre fort. Beaucoup de renseignements, moins certains, portent que, pressé par la faim, il aurait capitulé, et serait même déjà en Angleterre ; il ne peut, de manière ou d'autre, point échapper à ce sort. L'évacuation de la presqu'île paraît donc assurée ; si, dans la Navarre et dans la Biscaye, des corps français devaient encore se trouver, il n'est guère permis de douter que les efforts réunis de tant de généraux, enivrés de succès, ne parviennent à purger entièrement le territoire espagnol. La conquête en sera-t-elle de nouveau possible ? La France, privée de tous moyens sur mer, ses armées ne pouvant pénétrer en Espagne que par deux routes montagneuses, accueillies, sur ces deux lignes étroites, par des hommes qui, outre leur indépendance politique, défendent leur bien-être, leurs relations commerciales avec les parties les plus intéressantes de leur patrie, peut-elle, avec le degré d'activité, avec les efforts prodigieux que nécessairement fera l'Empereur pour ne pas laisser détrôner son frère aîné et voir priver sa famille du nouveau et immense patrimoine qu'il lui destine, peut-elle, dis-je, vaincre tant d'obstacles ?...

Cette question, purement militaire, ne saurait être résolue que par les hommes du métier ; mes faibles lumières suffisent pour me faire entrevoir dans cette entreprise une infinité de difficultés.

Metternich à Stadion.

Paris, le 23 août 1808.

Monsieur le Comte,

M. de Talleyrand est arrivé le 20 de ce mois[1]. Je fus chez lui le jour même de son retour, il sortait de chez l'Empereur, et je fus à même d'évaluer au juste les premières impressions qu'il avait reçues à Paris.

1. Napoléon était rentré de Bayonne, à Saint-Cloud, le 14 août et y avait donné, le lendemain, une réception — restée mémorable — au corps diplomatique.

Je lui demandai : « Eh bien !, aurons-nous la guerre ou non ? »

« Je n'en sais rien, me répondit M. de Talleyrand, mais je n'y crois pas. Du reste, je ne comprends plus rien. Il faut que je fasse un nouveau cours de politique ; tout a changé depuis un an. La France était au maximum de sa puissance au moment de la paix de Tilsitt, on pouvait faire et obtenir alors la paix avec l'Angleterre, maintenant on a fait cadeau aux Anglais de l'Espagne, du Portugal et de l'Amérique ; nous ne savons pas trop où nous en sommes avec la Russie ; nous sommes quasi brouillés avec la Porte, près à l'être avec l'Autriche. Tout le monde arme, tout le monde marche, et le ciel sait pourquoi ? »

« Effectivement, lui dis-je, me paraît-il que l'Angleterre, depuis peu de mois, s'est doublée, et que la France s'est dédoublée. »

« Dites, répondit M. de Talleyrand, que l'une s'est triplée et que l'autre s'est réduite à un quart. Ne comptez-vous pour rien l'opinion publique ? »

« Que n'êtes-vous resté en place, repris-je, beaucoup de malheurs ne seraient pas arrivés. »

« Savez-vous, me dit M. de Talleyrand, à quoi beaucoup a tenu ? A ce que M. de Champagny fait en vingt heures ce que l'Empereur lui ordonne de faire en vingt-quatre ; j'y mettais, dans ce cas, toujours juste trois semaines. »

Nous nous entretînmes sur nos différends du moment. M. de Talleyrand m'exprima la conviction que nul grief réel ne devait amener la guerre, et qu'elle n'aurait lieu que dans la supposition que l'on voulût détourner les regards de l'Espagne et réparer d'un côté ce qui avait été gâté d'un autre. Il me témoigna en même temps le peu de probabilité que cette supposition pourrait être applicable à la question actuelle. Il fut de mon avis que l'éloignement dans lequel l'Empereur se place, les deux tiers de l'année, des envoyés des puissances prépondérantes, est une des causes des fréquentes commotions. Il cita, à l'appui de cette thèse, la position dans laquelle il se trouva lors de la campagne de 1806, et n'attribua le maintien de la paix avec l'Autriche qu'à la présence de M. de Vincent à Varsovie. J'eus enfin tout lieu d'être entièrement satisfait

de sa manière de voir et de la grande franchise avec laquelle il s'exprima vis-à-vis de moi.

Il a, depuis son arrivée, eu plusieurs conférences avec l'Empereur, et je suis convaincu, qu'outre la force des circonstances, la présence d'un homme qui a une manière de voir large et calme ne peut qu'avoir contribué au dénouement actuel des affaires.

Metternich à Stadion.

Paris, le 3 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

J'ai expédié, le 27 dernier, le courrier Mainz, qui, à l'heure que j'écris, doit remettre à V. E. des dépêches qui lui prouveront que nos différends avec la France sont entièrement terminés. La dernière audience particulière que m'accorda l'Empereur[1] renferma et la fin des discussions anciennes, et des vues sur de futures relations. L'expérience doit avoir convaincu V. E. que les mots, à l'apparence les plus vagues, n'ont pas moins chez ce Prince une tendance réelle ; qu'ils ne sont ordinairement que les premiers jets d'intentions qu'on voit se développer tôt ou tard. V. E. en trouvera une preuve nouvelle dans le présent rapport.

Ayant passé chez M. de Talleyrand la soirée du 27, surlendemain de mon audience, il me pria de le suivre dans son cabinet. « Vous avez eu une longue conversation avec l'Empereur, me dit-il, il vous a débité de bien mesquines choses. J'ai été chez lui aujourd'hui, il m'a demandé si je vous avais vu depuis l'audience, et si vous en avez été content. Je lui ai dit que oui, malgré que je ne vous avais pas vu, et je vous en demande pardon. »

J'assurai M. de Talleyrand que je lui donnais plein pouvoir de parler en mon nom, aussi souvent qu'il y aurait entre nous une aussi parfaite concordance sur la manière de juger les questions.

« J'en étais sûr, reprit le Prince, et j'ai agi d'après ma conviction. Il n'en est pas moins vrai que l'Empereur vous a dit une quantité de petites niaiseries, mais vous lui avez

1. Le 25 août 1808.

très bien répondu, et il s'est beaucoup loué de l'extrême franchise dont vous usez envers lui. Mais quel est le résultat que vous tirez de votre entretien? »

« Que l'Empereur, répondis-je, loin de vouloir compliquer les questions du moment, songe aux moyens de porter ses forces sur l'Espagne sans avoir des inquiétudes du côté de l'Orient ; que, pour atteindre ce but, il m'a adressé de Bayonne des questions dans une forme que j'ai trouvé amicale ; que, si j'avais pris le change et lui avais fait entrevoir la possibilité de nous faire reculer, il nous aurait pris au mot ; que voyant que je lui tenais tête, et devant juger, par conséquent, que la même chose aurait lieu de la part de ma Cour, il s'en est tiré comme il a pu. Voilà ma profession de foi toute entière. »

M. de Talleyrand se mit à rire et me dit :

« L'Empereur a eu raison en m'assurant qu'il aimait à s'entretenir avec vous, parce que vous le connaissiez et le compreniez. Savez-vous ce que je ferais, à la place de votre Cour, pour toute réponse à la grande plainte qu'il vous a portée sur votre manque de petits égards? Je lui proposerais l'échange des ordres. Il n'y a pas un meilleur moyen d'influer dans ce moment directement sur lui. »

« Je vous ai parlé un jour de cet objet, lui dis-je ; vous me répondîtes que l'Empereur avait engagé l'Archiduc à créer un ordre, dans l'intention de se narguer de nous ; vous y revenez donc vous-même maintenant ; je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit alors, que ma Cour attache et doit attacher une grande valeur à un objet qui, quelque futile qu'il ait l'air d'être, tient à un édifice immense d'opinion publique. Plus la chose est morale, plus il faut la vendre chère ; plus l'Empereur peut y attacher de prix, plus devons-nous y en attacher de notre côté. Je vous répète, en un mot, ce que je vous ai dit, il y a un an ; qu'il nous faut ou un avantage réel pour la Monarchie, ou au moins un changement favorable dans les relations entre les deux Cours pour que même je croie devoir prendre pareille question *ad referendum*.

« L'Empereur, reprit M. de Talleyrand, attache de la valeur à tout ce qui vient de votre Cour, comme venant de vieux Seigneurs ; il a, par tout ce qu'il vous a dit, directement provoqué l'idée que je vous soumets maintenant ; moi, du moins,

je l'entendrais ainsi. Pourquoi n'enverriez-vous pas un courrier chez vous avec cette proposition? C'est un point de vue à soumettre à votre Cour. »

Je dis à M. de Talleyrand que je n'avais pas de courrier à Paris, et que je ne croyais pas devoir expédier un des employés à l'Ambassade pour un objet qui ne me paraissait pas pouvoir souffrir par le retard. Nous causâmes encore longtemps sur plusieurs points de vue ressortissant de mon entretien avec l'Empereur. Je trouvai le Prince complètement d'accord avec moi, mais il revint plusieurs fois à la charge sur l'affaire des ordres, et plus il me témoigna d'empressement, plus je ralentis mes réponses. Il fut question des individus qu'on pourrait décorer; j'assurai que l'Empereur, en accédant à la demande, tiendrait beaucoup à ce que le premier ordre de l'Europe ne fût point vilipendé. Il faut, d'après les statuts de la Toison, lui dis-je, cinq cents années de noblesse; vous vous trouvez donc être le seul qui puissiez y prétendre, et nous verrons comment l'Empereur fera ses preuves.

M. de Talleyrand me proposa encore de mettre le Maréchal Berthier sur ma liste, ce qui bornerait le nombre des Toisons à trois.

Le lendemain parut le *Moniteur*, que j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. E. Elle trouvera, dans le courrier de l'Europe, un article de l'Argus, rédigé dans le même sens que les notes dans la feuille officielle. Celles-ci ont balayé complètement le terrain. Tous les bruits de guerre avec l'Autriche se sont fondus comme des nuages, il n'en reste plus de trace et si nous avions eu besoin de preuve sur la source véritable des alarmes répandues en Europe depuis plusieurs mois, la main qui, d'un trait de plume, les fit disparaître, signa, par ce fait même, son propre arrêt.

Je dînai, le lendemain, avec M. de Talleyrand, chez le ministre des Relations Extérieures. Il me parla des articles qui, dans les feuilles du 27 août, annoncent notre reconnaissance des nouveaux Rois, d'une manière à la vérité non officielle, mais que M. de Talleyrand ne taxa pas moins d'être déplacée. J'abondai parfaitement dans son sens. Il me dit que le dernier courrier de M. de Caulaincourt (de l'arrivée duquel mes derniers rapports font mention) avait été porteur

de nouvelles lettres de créance pour le Baron de Stroganof, et il saisit cette occasion pour me reparler de l'échange des ordres. Je lui répétai ce que je lui avais dit la veille. « L'Empereur, votre Maître, reprit le Prince, devrait, pour toute réponse aux reproches qu'on lui fait, vous charger d'offrir la Toison à l'Empereur, et renfermer cette offre dans une lettre autographe, dans laquelle il s'expliquerait très franchement sur ses désirs et sur ses vues. » Il ajouta qu'il croyait que, si on ne donnait pas notre ordre à Champagny, il y serait d'autant plus sensible qu'il a été ambassadeur à Vienne.

V. E. voit que, jusqu'à présent, j'avais opposé beaucoup de calme, et quasi de l'indifférence à une proposition à laquelle M. de Talleyrand semble attacher une valeur très prononcée. Le motif en est trop apparent pour que j'aie besoin de la reproduire. Mais un nouvel objet, qui est d'un intérêt bien supérieur, vint provoquer la présente expédition de courrier. Le bruit d'un très prochain voyage de l'Empereur en Allemagne se répandit depuis peu dans le public. Les ministres des Princes confédérés y entrevirent le but d'une fixation de l'organisation intérieure de la Confédération, d'autres parlèrent d'une entrevue entre les trois Empereurs, d'autres d'un rendez-vous avec l'Empereur Alexandre. Des personnes sûres m'informèrent enfin que ce voyage pourrait effectivement avoir lieu ; je ne pus pas plus balancer et, en le rapprochant de l'envoi de M. de Montesquiou, parti d'ici le 24 août pour Saint-Pétersbourg, je ne doutai pas qu'il ne fût effectivement question d'un rendez-vous entre les deux Empereurs. Cette question trop importante devait être éclaircie par moi le plus tôt possible. Je me rendis, en conséquence, hier au soir, chez M. de Talleyrand.

Lui ayant demandé, tout droit, si les bruits répandus dans le public sur une prochaine entrevue entre les deux souverains avaient quelque fondement, le Prince me dit que la chose, sans être absolument sûre encore, aurait lieu selon toute apparence ; que l'on venait de demander à l'Empereur Alexandre s'il viendrait à la rencontre de l'Empereur Napoléon et que, comme ce premier en avait toujours témoigné le plus ardent désir, un désir plus prononcé que celui de l'Empereur des Français, il n'était guère permis de douter

qu'il n'acceptât le rendez-vous, qui, dans ce cas, serait proposé à Erfurt.

« Mais, repris-je, comme je ne me permets de douter que le but de cette entrevue ne saurait être que complètement pacifique, pourquoi, quand il n'y a plus que trois puissances en Europe, deux des trois souverains se concerteraient-ils seuls sur les grandes bases de leurs intérêts présents et futurs? Comment supposer que, dans un rendez-vous, l'on veuille uniquement la paix en excluant une des parties les plus activement intéressées et, par conséquent, les plus nécessaires au maintien de la paix? Pourquoi, en un mot, n'inviterait-on pas également l'Empereur François à se rendre à Erfurt? L'Empereur Napoléon ne cesse de me parler des bonnes relations qu'il désire entretenir avec nous, vous me demandez un échange d'ordres, et comment croire aux premières et proposer le second si, dans le moment même, on fait une démarche aussi ouvertement contraire même à la dignité de mon Maître? »

« Je ne prévois pas, me répondit M. de Talleyrand, que l'on vous fasse cette proposition, et je la crois plus éloignée encore de l'Empereur Alexandre que de Napoléon. C'est lui qui tient le plus à l'entrevue et, par conséquent, au désir d'avoir l'air de tout faire lui-même ; on ne peut pas se cacher effectivement que, s'il termine tout avec la conquête de la Finlande et celle des Principautés sur le Danube (que nous ne pouvons pas lui disputer), son règne pourra, dans les fastes de la Russie, être cité comme un des plus utiles, et un faible Prince aura fait ce que ses grands prédécesseurs ne purent qu'ambitionner. »

« Je n'enverrai pas moins, dis-je à M. de Talleyrand, un courrier à Vienne dans la journée de demain. Il est trop important que l'Empereur soit instruit de ce qui va se passer pour que je ne l'en n'informe ; sauf à lui à prendre tel parti qu'il jugera le plus convenable à ses intérêts. »

« Un déplacement de la Cour est-il sujet chez vous à de grandes difficultés? » me demanda M. de Talleyrand.

Lui ayant dit que non, « Pourquoi, continua-t-il, l'Empereur n'irait-il pas faire une course, sous un prétexte quelconque, en Bohême ? Il faudrait qu'il y soit vers la mi-

septembre ; qui alors, dans le moment du rendez-vous des deux Empereurs, pourrait l'empêcher de faire une journée de voyage de plus et de leur dire : « Me voilà, je viens voir » ce que font mes deux amis, et je n'ai pas cru pouvoir les savoir » si près de mes frontières sans aller les trouver ? » C'est une question que je vous soumets, mais il me paraît, dans tous les cas, que vous devriez la mander comme une idée à vous ; demander d'en être est trop tard, et ici et à Pétersbourg, et ne servirait de rien, tandis que mon expédient est à la portée de tout le monde. »

Nous causâmes encore assez longtemps des relations entre la France et la Russie, que M. de Talleyrand regarde constamment comme reposant sur un entraînement complet de l'Empereur Alexandre. « Savez-vous, ajouta-t-il, ce qui doit résulter de l'entrevue, ce qui, si j'avais à régler les bases, en résulterait définitivement ? La paix générale. Il me paraît que la Russie ne peut plus rien acquérir parce qu'il ne lui reste plus rien à convoiter. Il lui faut la paix avec l'Angleterre. Il la faut au monde. Nous ne pouvons plus forcer la Grande-Bretagne autrement que par la voie de compensations, nous pouvons en offrir qui nous tireront en même temps d'embarras. C'est donc à cette entrevue que devront se fixer toutes les bases de ce qui peut et doit être demandé à l'Angleterre, et, en même temps, quels objets peuvent lui servir de compensations. » Je lui demandai s'il serait du voyage. Il me dit que non. Il me reparla des ordres, et me dit que j'avais une bonne occasion de faire entrevoir l'importance dont serait tout ce qui pouvait resserrer maintenant nos liens avec la France.

Je remets au suivant rapport quelques réflexions sur la présente position des affaires. Je crois, en même temps, avoir fixé l'attention de V. E. sur l'extrême nécessité dont il est, dans des moments comme les présents, de mettre toujours à ma disposition des courriers du cabinet; il est tellement impossible de calculer ici le degré d'activité que, d'un moment à l'autre, acquiert ma place, que la prévoyance la plus éclairée se trouve en défaut. L'envoi de personnes employées à l'Ambassade a le grand désavantage d'exciter non seulement l'attention de tous mes collègues, mais de l'Europe entière.

Metternich à Stadion.

Paris, le 3 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

Je suis allé trouver ce matin le ministre des Relations Extérieures, auquel j'ai adressé la même demande qu'hier à M. de Talleyrand sur le prochain départ de Sa Majesté[1]. Il m'a dit ne pouvoir me donner nulle notion, n'en ayant lui-même aucune, que, toutefois, il pouvait tout aussi peu m'assurer que le voyage, dont s'entretenait le public, n'aurait pas lieu ; que l'Empereur ne lui en avait jamais parlé. Je ne m'attendais à nulle autre réponse du ministre, et le quittai, après l'avoir prévenu du but de l'envoi de M. de Neumann, qui se bornait à mon désir d'informer le premier S. M. de la possibilité d'un voyage de l'Empereur Napoléon, qui devant se faire dans la direction de l'Orient, pourrait, sans cette précaution de ma part, ne parvenir à la connaissance de ma Cour que du lieu même de l'arrivée de ce souverain.

Nul doute que cet événement ne soit d'un immense résultat. Il peut mener à asseoir les bases d'une pacification générale, tel est le vœu de M. de Talleyrand ; il peut ne porter que sur les relations futures entre la France et la Russie, mais ces relations englobent le sort de l'Europe ; il peut, enfin, ne rien changer à la marche actuelle des affaires, et tendre uniquement vers un abandon plus prononcé encore de l'Empereur Alexandre pour assurer, d'autant plus, les chances de Napoléon de mener toutes ses forces vers l'Espagne ; la conviction de ce fait est elle-même d'un très grand intérêt à acquérir. L'Autriche ne peut, de manière ou d'autre, rester indifférente à ce qui doit se passer à Erfurt ; son honneur, le soutien du poste qu'elle occupe en Europe, tout l'appelle à intervenir, directement ou indirectement, dans ces conférences, à être au moins informée dans le plus minutieux détail, et avec la plus grande certitude, de ce qui peut y être agité et arrêté.

Un des principaux points de vue pour juger de la question me manque. V. E., à l'époque de l'arrivée du présent courrier,

1. Il s'agissait de la rencontre projetée avec le tsar Alexandre, qui effectivement eut lieu un peu plus tard, à Erfurt.

sera sans doute éclaircie sur ce que, dans un temps de calamité, nous avions à attendre de la Russie ; il lui sera facile d'abstraire des premières ouvertures détaillées du cabinet de Saint-Pétersbourg jusqu'où se soutient son abandon envers la France ; ce que nous pouvions espérer à une époque où une brouillerie entre nous et la France devait entrer dans le calcul de nos alliés, nous le pouvons sans doute bien plutôt lorsque nous ne sommes plus dans le cas de réclamer des secours, mais simplement de bonnes relations, des relations aussi conformes aux intérêts de la Russie qu'aux nôtres.

Je ne suis nullement de l'avis de M. de Talleyrand sur l'extrême désir de l'Empereur Alexandre de voir Napoléon. Je n'ai même jamais été de son avis sur la manière dont il jugea la personne de l'Empereur de Russie ; et V. E. doit en être convaincue par mes rapports de l'année dernière. Tant de personnes, du reste très instruites, se trompent en mettant, dans les relations actuelles du cabinet de Saint-Pétersbourg avec la France, sur le compte de l'enthousiasme ce qui n'est que le résultat de la peur. M. de Tolstoï va même jusqu'à douter que son Maître accepte le rendez-vous sur un territoire qui, tel qu'Erfurt, est territoire français ; et qu'il prît la résolution de traverser tant de pays occupés par les armées françaises ; il croit avoir des données certaines sur l'impression que les entrevues de Bayonne ont produite sur lui. V. E. sera sans doute instruite avant moi lequel des deux adversaires a raison, car il est difficile d'avoir, sous ce rapport, une opinion plus diamétralement opposée que M. de Talleyrand et M. de Tolstoï. J'avoue que, marchant dans cette occasion comme en plusieurs autres, au juste milieu, je crois qu'à Pétersbourg on ne refusera pas l'entrevue, mais qu'elle est plus désirée à Paris.

Le point de vue d'une pacification générale est grand et offre, dans la supposition (qu'admet M. de Talleyrand) que l'Empereur songerait à se tirer, sous un bon prétexte, des affaires d'Espagne, des chances de possibilité, même de probabilité. L'Empereur Alexandre, en conservant ce qu'il occupe maintenant, peut sans doute prêter ses très bons offices pour un raccommodement entre les puissances maritimes. Mais la paix avec l'Angleterre, l'abandon d'une entreprise que

le Vice-Grand Électeur a constamment réprouvée, que, depuis le principe, il a déclaré criminelle et impolitique, sont ses deux marottes ; je crois, d'un autre côté, Napoléon lui-même aussi peu pénétré du désir de faire de grands sacrifices pour une pacification générale qu'il ne se souciera de renoncer à une entreprise entamée et échouée ; mais il peut être forcé par les circonstances à l'un et l'autre résultat.

L'Europe ne lui offre plus de ressources pécuniaires, la France est à sec, et le restera aussi longtemps qu'elle n'aura point de commerce ; les vieux soldats, qui ne demandent pas mieux que de se battre contre les troupes réglées, ne se souviennent guère d'une lutte avec les insurgés : les nouveaux conscrits viennent de fournir la preuve de ce qu'ils valent contre les Espagnols. Il est donc véritablement possible que les conférences d'Erfurt préparent une pacification générale.

Si Napoléon la désire, cette paix, ou plutôt s'il est forcé à la proposer, les affaires d'Espagne doivent lui paraître interminables. Beaucoup de militaires sont de cet avis, à moins d'efforts, que les moyens financiers ne lui permettront guère de soutenir, et une perte d'hommes importante à éviter, quand on est forcé de tenir en respect le grand tiers de l'Europe.

L'exécution de l'idée de M. de Talleyrand sur l'arrivée soudaine et inopinée de S. M. I. dépend de trop de circonstances qu'il ne m'est pas possible de calculer ici, pour que je puisse la transmettre à V. E. autrement qu'une chance de plus, que les trois souverains se rejoignent. Je ne me permets ni de la soutenir, ni de la combattre. Mais l'intérêt que nous soyons pour quelque chose dans les conférences est trop direct pour que je ne croie pas, de mon côté, devoir agiter la demande si, dans le cas que notre Auguste Maître ne jugeât pas pouvoir entrer dans l'idée susdite, il ne serait pas très utile d'envoyer à Erfurt un des Princes de la Maison et de le faire accompagner par un individu propre à observer ce qui se passerait. C'est là qu'un échange d'ordres pourrait avoir lieu, il pourrait même être triple[1], et l'effet qu'il produira nécessairement sur notre public serait diminué en rendant cette mesure commune à la Russie. L'arrivée d'un Prince à Erfurt, à une

1. C'est-à-dire entre trois puissances.

journée de voyage de notre frontière, c'est très simple, elle sera marquée au coin d'une attention particulière pour les deux souverains et ne me paraît offrir nul inconvénient.

M. de Montesquiou ayant probablement porté à Pétersbourg l'invitation à l'Empereur Alexandre, il ne paraît guère possible que l'entrevue puisse avoir lieu avant la fin de septembre. Les démarches de Napoléon sont toutefois tellement promptes, il les enveloppe de tant de dispositions contradictoires, pour tromper tous les calculs, qu'il faudra, de notre côté, être essentiellement sur nos gardes dès la moitié du mois.

Quant à l'objet de l'échange des ordres, j'espère, dès le principe, n'avoir point dévié du point de vue que de précédentes instructions de V. E. m'avaient établi.

Le moins d'empressement que je viens de montrer ne m'a valu qu'un redoublement de demandes ; ce vœu de l'Empereur, quelque petit qu'il paraisse, n'est, on ne saurait en douter, pas moins le résultat d'un calcul très prononcé de sa part. Napoléon n'a sans doute pas agité la question de nos armements dans l'intention de nous faire la guerre, car, sans cela, il nous l'aurait faite, mais simplement pour être au net avec nous, avant qu'il ne retirât ses troupes de nos frontières. Il nous demande dans ce moment un gage de plus, et qui réagirait favorablement sur sa propre nation. Peut-être a-t-il également en vue la Russie ; j'ai plusieurs données éparses qui, par leur réunion, paraissent me prouver qu'il a quelques indices sur un rapprochement entre nos deux Cours ; veut-il faire valoir vis-à-vis d'Alexandre, dans un sens opposé à ce rapprochement, une preuve de ses nouvelles relations avec nous, qu'il tâchera, dans ce cas, de lui représenter comme très intimes ? Mais il se trompe ; je suis convaincu, d'après les dispositions morales que je connais à Alexandre et à son Ministère, qu'ils se lieront avec nous plus facilement, s'ils nous savent sur un pied d'amitié avec la France, que dans la supposition contraire.

Il dépendra de nous de dire à ce Prince : « Nous avons demandé votre appui dans un moment où il pouvait entraîner des efforts de votre part. Ceux d'une nation éloignée et notre propre bonne contenance nous ont valu le maintien de la

paix avec la France ; nous ne vous la devons pas, mais nous sommes plus prêts que jamais à nous entendre avec vous sur tant d'objets qu'il est impossible de ne pas regarder comme entièrement communs. Si la crainte de vous compromettre vis-à-vis de la France vous arrêta naguère, elle ne peut plus exister. Portons à nous deux le fardeau d'opposer à cette puissance une barrière qui ne lui permette pas d'étendre ses vues au delà de l'Elbe et de la ligne que Napoléon désigne lui-même comme étant celle où il compte borner son influence. M. de Tolstoï est complètement du même avis, et il prévoit des effets bien plus favorables pour la cause de la réunion avec la Russie, en suite de meilleures relations entre nous et le cabinet des Tuileries.

Metternich à Stadion.

Paris, le 3 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. E. la suite des bulletins sur les affaires de l'Espagne. Il paraît que les Français se sont concentrés dans une position, où ils espèrent pouvoir attendre les renforts de la grande armée ; les Espagnols, de leur côté, organisent, en attendant, leurs moyens d'attaque, qu'ils semblent ne pas vouloir compromettre avant l'époque où toutes leurs mesures seront prises. Le mois de septembre ne se passera pas, selon toute apparence, sans que nous entendions parler de nouveaux événements militaires.

Des notions très sûres ne me laissent nul doute que le Roi Joseph ne soit le plus malheureux homme du monde de tout ce qu'il voit se passer autour de lui, et qu'il ne troquât avec plaisir avec tout autre de ses frères.

V. E. se sera convaincue par les feuilles publiques que l'Empereur a fini par prendre le parti de ne plus couvrir du voile du mystère les efforts que nécessitera la conquête de la presqu'île. Cette nuance est importante, parce qu'elle prouve que ses vues militaires se dirigent uniquement vers les Pyrénées. Il s'arme maintenant du prétexte de venger les échecs de l'armée française ; on est heureux, quand on gouverne des Français, de trouver une phrase à leur offrir...

Metternich à Stadion.

Paris, le 14 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

Un événement, qui ne pouvait pas venir plus mal à propos, est celui de la défaite complète et de la capitulation de l'armée de Junot en Portugal.

V. E. en trouvera l'annonce dans la traduction ci-jointe de la *Gazette officielle anglaise.*

Tout concourt à faire de cet événement une véritable catastrophe. Une armée française de vingt mille hommes battue en rase campagne par des Anglais ; l'existence de ces mêmes Anglais en nombre insuffisant pour entreprendre, en Portugal, une opération sérieuse, niée peu de jours avant dans les feuilles publiques ; une nouvelle capitulation à la suite de celle de Dupont ; trente-six à trente-huit mille hommes de bonnes troupes perdues par deux capitulations dans un moment où on appelle une nouvelle conscription ; porter à Alexandre, comme bouquet, la perte de sa flotte dans le Tage ; voir flotter dans Saint-Paul une quantité de drapeaux français conquis à la pointe de l'épée ; telles sont les fâcheuses considérations militaires et politiques ; les considérations morales sont incalculables, et il suffit d'être à Paris pour se convaincre de l'impossibilité d'épuiser pareil calcul...

Les personnages les plus marquants Français et les Espagnols du même parti assurent qu'il existe beaucoup de dissensions parmi les insurgés. Ils veulent surtout faire supposer que l'insurrection en Espagne est parfaitement la même que celle de 1789 en France. Ce fait est absolument faux. Rien ne ressemble moins à la tendance qu'à cette époque avaient les esprits, en France, que tout ce que nous voyons se passer en Espagne. Les distributeurs de ce fatras s'appuient sur le pillage, les meurtres que se permettent les insurgés, sur la mort de plusieurs généraux ; mais nous n'en avons point vu périr qui se soit refusé à servir une cause révolutionnaire ; il n'y a point de cris en faveur de la liberté, autre que celle, politique, au delà des Pyrénées ; ceux de « Mort aux Français » ne ressemblent pas aux cris des dates de 1789. Si la

nouvelle, que je tiens de très bonne source, de l'arrivée d'un Prince de Sicile se confirme, les dissensions que les Français (et eux seuls) prétendent exister viendront par ce fait même à cesser. Le nombre de vaisseaux de guerre que les Anglais ont pris ou qui, depuis l'entrée des Français en Espagne, servent leur cause, est de trente-neuf espagnols et français et onze vaisseaux de ligne et une frégate russe.

Le Roi Charles IV, dont la santé va toujours en empirant, partira le 20 ou le 28 de ce mois pour Nice. Il eût entrepris un voyage plus tôt, si la pénurie dans laquelle on le laisse le lui avait rendu possible. Il vient de toucher, après beaucoup de sollicitations, la pension pour juillet.

M. Leoquitz et le Duc de Saint-Charles sont à Paris et passent leur vie chez M. de Talleyrand. Je les y vois souvent et leur tenue est infiniment digne sous tout rapport.

Metternich à Stadion.

Paris, le 24 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

La marche des troupes vers les Pyrénées continue sans interruption. Pas un seul corps ne se reporte vers les côtes de la Manche, et la dépêche de M. de Champagny à M. Andréossy, en date du 26, renferme cette opération sans nul fond. Tous les efforts de Napoléon se dirigent maintenant vers un même point, et ce point lui donne bien assez de besogne pour qu'il ne songe pas à des démonstrations dont l'Angleterre serait la première à se moquer.

Je partage complètement l'opinion de V. E. sur le peu de probabilité que les conférences d'Erfurt puissent mener à la paix générale. Napoléon n'y pense pas et ne pourra jamais y être forcé que par des circonstances tout à fait impérieuses. M. de Talleyrand, de son côté, tâchera d'y plaider la cause d'un rapprochement entre les puissances maritimes, que je crois moins possible qu'il ne s'en flatte. La nullité complète à laquelle la Russie, contre ses intérêts les plus directs, paraît s'être vouée dans cette cause, qui est bien plus la sienne que celle du reste de l'Europe, doit trouver un terme par les sacrifices que lui coûte la continuation de son état de guerre

avec l'Angleterre. Une année ne peut s'écouler sans que cette question ne soit décidée, et c'est de sa solution que sans doute dépendra une réaction que ni la volonté d'Alexandre, ni les soins de l'Empereur des Français, ne pourront arrêter. Le fait d'un commerce, qui commence à prendre une tournure très active, entre la Russie et l'Angleterre, n'est plus douteux ; ce commerce, qui se fait sous pavillon américain, a déjà influé sur le change de la Russie ; mais ce commerce suffira-t-il pour fermer les plaies que rouvrent journellement tant de gêne et de sacrifices ? Une conduite très ferme et très mesurée doit nous faire arriver sans secousses à cette époque de réaction, la plus importante pour le salut de la Monarchie.

Le bon esprit que montrent les Hongrois est, sans contredit, du plus heureux augure, et doit compléter les mesures générales que la sagesse de S. M. I. a prévues et que la malveillance, seule, est en droit de mal interpréter.

Metternich à Stadion.

Paris, le 24 septembre 1808.

Monsieur le Comte,

Je me flatte que V. E. m'accorde assez de confiance pour baser sur ma manière de voir. Peu d'heures d'entretien, des circonstances impossibles à confier au papier ne lui laisseraient aucun doute sur la vérité de mes thèses. Je conçois qu'elles Lui paraissent étrangères sous une infinité de rapports, mais elles sont la vérité et la vérité elle-même. Je conçois, par exemple, que des idées aussi clairement exprimées que le sont celles que renferment, de la part de Talleyrand, mes dernières dépêches, doivent fournir un puissant argument pour la thèse du danger dont est la présence de cet homme ; rien effectivement n'est plus à craindre que la fourberie et l'hypocrisie qui prend le masque de la franchise et de la bienveillance ; mais mes moyens de contrôle sont trop puissants, j'ai trop de données que je ne puis confier à personne pour ne pas avancer avec sécurité les thèses que renferme le paragraphe 3 de ma dépêche principale.

. . . . . .

Quant à l'échange des ordres, j'ai exprimé à M. de Talleyrand, dans nos derniers entretiens, trop d'humeur sur l'exclusion de ma Cour des conférences d'Erfurt pour ne pas me servir de ce motif, qui est plus qu'un prétexte, pour lui faire entrevoir l'impossibilité même qu'à Vienne on ait pu songer à faire à Napoléon des avances de ce genre, dans un moment où il affiche le peu d'égards qu'il a pour nous. J'aurai dans le temps l'honneur d'informer V. E. des nuances que je mettrai dans mes explications vis-à-vis du Vice-Grand Électeur ; elles ne peuvent s'en rapporter, quant au fond, qu'à ce que, dans mes dernières conversations, je lui ai exprimé et fait pressentir...

A la fin de l'année 1808, Metternich entreprend un voyage à Vienne. La correspondance avec son Gouvernement ne reprend qu'en janvier 1809.

Metternich à Stadion.

Le 11 janvier 1809.

J'ai retrouvé la personne en question[1] dans les dispositions dans lesquelles je l'avais quittée. Il ne me reste pas de doute que tous les partis ne soient pris éventuellement. On n'amènera pas de catastrophe, mais on profiterait de celles qui auraient lieu. Tel est le résumé de nos entretiens. On trouve l'attitude de l'Autriche bonne. On lui conseille de se tenir forte... Là-dessus, je demandai : « Napoléon nous saurait-il gré de ne pas augmenter ses embarras dans le moment actuel ? » Il me répondit : « Aucun, car il vous déteste à mort. En cas de guerre, toute l'Allemagne serait pour vous ; vous auriez moins de partisans en Italie. Napoléon sait tout cela, mais la force des circonstances l'a entraîné hors de ses calculs. Attendez quatre ou cinq mois, et recherchez la Russie. Napoléon sera indubitablement plus faible en mai prochain. »

Tout prouve qu'il ne faut se guider que par ses propres calculs. Vouloir les baser sur des calculs étrangers, c'est se perdre. Se faire servir par les autres et ne pas les servir,

1. Talleyrand.

marcher droit, se reposer sur ses propres moyens, chercher des alliés en avançant le jour où on croirait devoir le faire : tels sont les seuls principes de conduite qui établissent les chances de succès pour toute bonne cause et qui font la véritable force de l'État.

Metternich à Stadion.

25 janvier 1809.

Il fallait encore qu'on ajoutât l'injure à tant d'inquiétudes que, depuis longtemps, nous supportons avec calme et résignation[1]. Ces outrages furent prononcés en présence de Roumiantsof, qui conseille de ne pas prendre de l'humeur, mais ne peut pas garantir les intentions pacifiques de Napoléon...

Si la guerre n'est point désirée chez nous, elle est en horreur ici. L'étranger ne peut se faire une idée juste de la lassitude de la France. Quels sont donc les calculs de l'Empereur? Ils ne peuvent être que ceux de la force. Ils sont sans doute ceux de la crainte d'un rapprochement des puissances, mais les moyens qu'il emploie sont-ils propres à empêcher une explosion? N'amène-t-il pas lui-même les complications dont il se plaint? N'est-ce pas lui, ne sont-ce pas les calculs inconcevables de la Russie qui ont déjà placé l'Autriche dans son attitude actuelle?... Rien ne ressemble à la position dans laquelle se trouvent placées toutes les puissances prépondérantes de l'Europe. Une alliance monstrueuse entre la France et la Russie, alliance à l'abri de laquelle chacun cherche à acquérir de l'extension, un puissant Empire intermédiaire... conservé en apparence pour attendre le jour du jugement, celui sans doute où les deux puissants alliés auraient les bras assez libres pour agiter à leur gré la grande question de son existence future!

C'est de la Russie que dépend la paix de l'Europe : un plan stable de sa part la sauverait de nouveaux désastres, trop faciles à prévoir. Si la guerre a lieu, c'est la Russie qui l'aura amenée. L'Autriche a prouvé, depuis nombre d'années,

1. Au cours d'un bal chez la reine de Hollande, Napoléon avait déclaré devant le comte Roumiantsof, ministre des Affaires étrangères de Russie, que « l'Autriche est une puissance entièrement pourrie et qu'il est grand temps de lui donner un soufflet ».

son extrême condescendance vis-à-vis de la France. Napoléon n'a pas changé de point de vue depuis peu ; les complications qu'il amène dans ce moment sont des complications anciennes ; rien n'a changé, ni le fond de sa pensée, ni sa manière de l'exprimer. Personne n'est conséquent en Europe que lui ; rien n'égale la force de sa volonté que la constance de notre tolérance. Ce n'est pas Napoléon qui, dans ce moment, voudra plus la guerre qu'il ne l'a voulue de tout temps ; il la veut moins peut-être, parce que ses intérêts les moins calculés devraient l'en éloigner ; il est parvenu à un degré de puissance où la politique conservatrice devrait être exclusivement la sienne. L'Autriche, son souverain, ses peuples n'auraient jamais plus répugné à la guerre ; mais c'est la Russie, ce sont les calculs de son Ministre, qui croit qu'en 1809 des phrases sont de grands moyens diplomatiques — la marche inconstante d'une puissance telle que la Russie qui feront faire la guerre. Cette guerre deviendra générale entre les puissances toutes également intéressées à la conservation de la paix. Une masse aussi immense que la Russie ne commet jamais de petites fautes.

25 janvier 1809 (chiffrée).

Les dépêches de ce jour écrites en clair sont toutes rédigées dans un sens ostensible. Je n'ai plus aucune confiance dans l'envoi des courriers... J'ai fait lire la dépêche litt. B. à X. (Talleyrand). Je lui ai demandé s'il avait quelque nuance à ajouter à cette dépêche ; il l'approuve en entier. Je prends ce parti comme un moyen sûr de sonder ses vues. Il s'est surtout récrié sur la vérité de mon tableau de la situation de l'Autriche. Tout ce que j'ai dit dans mon dernier rapport sur le compte de X. est constamment vrai. Il faudra voir ce qu'il me dira le jour où je pourrai m'expliquer encore plus franchement envers lui que je ne puis le faire maintenant. MM. de Talleyrand et de Fouché (*sic*) se donnent beaucoup de peine pour empêcher l'explosion. On dit l'Empereur fort radouci depuis son séjour à Paris. Je ne vois nulle part des preuves de ces dispositions. Si, jusqu'à présent, j'ai obtenu un succès, c'est celui d'avoir entièrement établi ici l'opinion que le vœu de l'Autriche a toujours été celui de la

paix, mais que, depuis la manière de procéder de l'Empereur, on ne peut plus répondre de rien. On va rappeler Andréossy[1]; il quittera d'abord par congé. C'est une intrigue du parti pacifique qui nous l'enlève. Il n'y a pas encore de successeur de désigné; un parti voudrait pousser La Rochefoucauld. Il n'y a qu'une voix dans le public sur la certitude de la guerre et contre les principes qui l'amènent. On assure que la conscription nouvelle sera dirigée sur le Rhin. Les rassemblements de nouveaux conscrits se font en ce moment sur les points de départ. Nous verrons incessamment la direction générale qu'elle prendra. Les conscrits de Paris partent aujourd'hui pour l'Allemagne...

Le comte de Stadion à Metternich (Instruction).

Vienne, le 21 février 1809.

...Nous sommes à une époque où les faits seuls et non les paroles doivent décider de notre conduite. Napoléon met en mouvement ses troupes contre la frontière de l'Autriche; il rassemble toutes les forces de la Confédération du Rhin et il en dispose de manière à pouvoir envahir avec leur aide les provinces de la Monarchie au premier signal qu'il lui plaira de donner. Notre Auguste Souverain ne fait dans ce moment que ce dont le devoir envers la Monarchie Lui impose la stricte loi. Il assemble ses troupes sur les frontières; il réunit tous les moyens qui sont à sa disposition pour repousser et pour éloigner de ses États l'attaque injuste qu'on prépare contre Lui avec une telle activité. Toute explication qui ne serait pas accompagnée d'un changement essentiel dans la position agressive qui a été prise contre l'Autriche, serait illusoire. Nous n'avons aucun motif de la provoquer, quoique nous soyons fort éloignés de vouloir la refuser si on dût témoigner le désir d'aborder avec nous franchement les questions importantes du moment. V. E. voudra bien régler, dans les conversations qu'elle pourra avoir avec les ministres français ou avec les employés diplomatiques, son langage d'après les observations que je viens de lui transmettre, sans toutefois leur donner aucune forme officielle...

1. Ambassadeur de France à Vienne.

Metternich à Stadion.

Paris, le 7 mars 1809.

L'Empereur, dans une circonstance récente, s'est assez vivement expliqué sur mon compte. Il a prétendu que j'avais donné dans le travers de Lucchesini[1] ; que j'avais vu les dangers là où il n'y en avait pas, des intentions hostiles dans la conduite la plus amicale. Il a appuyé sa prétention sur des rapports à ma Cour dont il aurait eu connaissance. Comme cette preuve, d'abord difficile à soutenir, démentirait entièrement ses propos, il nous fournit dans cette occasion une sûreté de plus pour la fidélité de nos bureaux. Vouloir et faire, sans dire, est facile ; mais, dès qu'en sus du faire, on veut encore dire, trouver des motifs quelconques pour la plus injuste agression qui fut jamais, il serait difficile de ne pas se baser sur des preuves. Le principal grief qu'on nous reproche est celui que nous avons voulu mettre à profit l'absence des armées françaises de l'Allemagne pour tomber sur la France. L'historien impartial nous fera sans doute, dans la suite des temps, le reproche de ne pas nous être déclarés, à l'époque du départ de l'Empereur pour l'armée d'Espagne, contre une puissance qui, dès la première minute où elle annonce que cette conquête est faite, tourne de nouveau ses armes contre nous, et semble vouloir nous punir de ne pas avoir mis à profit plusieurs occasions infiniment favorables pour rasseoir notre puissance sur des bases solides. L'histoire, qui ne s'arrête qu'aux faits, sera plus juste que Napoléon ; elle ne trouvera pas dans notre inactivité des preuves de notre volonté d'agir ; la conduite actuelle de la France fera tout au plus le procès de notre inactivité.

Le comte de Stadion au comte de Metternich (Instruction réservée).

Vienne, le 12 mars 1809.

Je crois devoir vous prévenir que, jusqu'à la fin du mois, je serai vraisemblablement dans le cas de vous faire parvenir des ordres définitifs de la part de S. M., qui vous chargeront

1. Ministre de Prusse à Paris avant la campagne d'Iéna.

d'explications décisives pour le Cabinet français et qui, probablement, amèneront votre départ de Paris. Nos mesures intérieures continuent avec activité. Vers le terme que je viens d'indiquer, toute notre armée, à très peu près, sera partout en place et au moment d'agir. Les distances énormes de plusieurs provinces de la Monarchie n'ont pas permis d'en rapprocher l'époque autant que nous devions le désirer...

Les états militaires que vous avez envoyés par la voie de Dresde sont du plus grand intérêt pour notre administration militaire[1], et je dois vous prier de nous continuer jusqu'au dernier moment des communications aussi importantes.

Metternich à Stadion.

17 mars 1809.

V. E. aura sans doute été informée directement d'une réquisition, adressée par le Gouvernement français aux Princes de la Confédération, de sévir selon toute la force des lois constitutives contre les membres des familles médiatisées qui se trouvent hors de l'enceinte de la Confédération. Nous devons donc nous attendre à voir, au premier jour, nos propriétés confisquées pour servir d'indemnité aux Princes forcés à la levée de boucliers actuelle. Parler à V. E. des sentiments qui m'animent ne serait que réveiller en Elle ceux que nous avons de commun pour le service et la personne de notre Auguste Maître. Mon sort dépendra toujours de celui de la Monarchie autrichienne ; je ne périrai qu'avec elle, et je voudrais voir tout le monde partager l'extrême impassibilité que j'ai pour tout ce qui ne touche pas directement à mes principes. Issu d'une famille sujette depuis des siècles de l'Auguste Maison d'Autriche, ma descendance ne changera jamais de maître. Elle peut perdre sa fortune, elle ne capitulera jamais avec la honte. Je prie V. E. de porter aux pieds du trône de S. M. I. cette assurance renouvelée de mon dévouement personnel et des principes dans lesquels j'élève la seule fille que j'ai, et qui seront toujours les siens.

1. Il s'agit d'un état des dispositions des troupes françaises que Metternich convoitait depuis longtemps et qu'il avait réussi à obtenir et à expédier à Vienne — coïncidence plus qu'étrange — au lendemain du jour où il avait versé à Talleyrand, en rémunération de ses services à l'Autriche, une somme de 100 000 francs.

Le 10 avril (chiffrée ; expédiée par courrier russe).

Il est certain que l'on ne vise, ici, qu'à gagner un jour après l'autre et il est plus que temps de commencer si on a envie. Peut-on nous fournir un meilleur prétexte que la conduite indécente du moment? Il serait bien triste si l'on se faisait illusion sur les véritables intentions de l'Empereur dans le retard qu'il met à ouvrir la campagne. Il y a longtemps que j'ai fixé à trois mois le moment où les moyens français seraient prêts. Il nous reste à peu près cinq semaines avant cette époque, et nous aurons cédé alors tous les avantages de notre position ; et combien n'en avons-nous déjà point cédé ! Napoléon tombera dessus le jour où il sera prêt, et ce jour ne tardera pas au delà du terme que je fixe. Je m'attends personnellement ici à toutes les violations du droit des gens, tant mieux, je saurai toujours soutenir le caractère dont S. M. m'a revêtu, et que l'ennemi fasse des sottises ! L'Empereur a dit ces jours derniers : « Les papiers du comte de Metternich me répondront de ceux pris à Sherlok[1]. Ce sont eux, qui, les premiers, ont violé le droit des gens ; ils m'ont autorisé à toutes les représailles. » S'il en veut à mes papiers, il n'en trouvera plus une seule feuille. Le premier coup de fusil me servira de signal pour la demande de mes passeports, que je suppose qu'on ne m'accordera pas... Le seul moyen que j'ai de correspondre est par Berlin et la Silésie. Je le mettrai à profit dans toutes les occasions. L'Empereur est d'une humeur terrible ; les affaires d'Espagne vont complètement mal...

Metternich au Prince de Schwarzenberg,

Ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

10 avril 1809 (Lettre manuscrite).

Je vous envoie de jolies pièces aujourd'hui, mon cher Prince ; vous vous convaincrez, par leur lecture, de la véritable marche du Cabinet français. Dans toutes les occasions

1. Porteur de dépêches de l'Ambassade de France à Vienne, mais non investi du caractère d'un courrier officiel, Sherlok avait été arrêté à la frontière de Braunau par les autorités autrichiennes.

possibles, on dit qu'on ne veut pas la guerre et on ne fait que cela ; on parle du droit des gens, et on le viole à chaque pas ; on fait accroire à la Cour de Russie qu'on ne demande que de s'expliquer et on en coupe tous les canaux et moyens. Sera-t-on éternellement dupe de la plus commune des jongleries? La Russie se trouve, dans le moment actuel, placée à devoir attendre le sort d'un combat qui, s'il tourne mal pour l'Autriche, anéantit la Russie elle-même du même coup. L'Autriche croulante sera partagée. Des lots de deux ou trois ou plus de millions d'habitants seraient distribués entre des généraux français et quelques autres amateurs ; ces nouvelles parcelles d'une immense Confédération feront un tout avec le reste pour rejeter, un beau matin, la Russie dans les déserts de l'Asie ; ce ne sera pas à la France, moins l'Autriche et la Prusse, à laquelle un jour aura à faire cette puissance — ce sera à la France, plus l'Autriche et la Prusse. Nous sommes enfin à la veille du jour où l'ancien cadre des choses croulera définitivement ou bien les anciens principes recevront une sanction nouvelle et au-dessus de toute atteinte future.

Je m'attends ici à tout ; même un peu plus de violations envers ma personne et quelques semaines à Vincennes seraient richement compensées par l'avantage qui pourrait en résulter pour la cause. Je montrerai à toute occasion qui je suis et à qui on se frotte. Adressez bien directement des questions, là où vous êtes, sur les procédés actuels envers moi : si on les trouve d'une nature pacifique et conformes aux principes que l'on affiche vis-à-vis de la Cour de Saint-Pétersbourg. Il me paraît qu'il doit y avoir un véritable parti à tirer de cette position de questions.

Adieu, mon cher Prince. Vous apprendrez un de ces jours que l'on m'a *mis dedans*[1]. Dans ce cas, réjouissez-vous avec moi ; si vous apprenez qu'on m'a fusillé, dites-vous que j'aurai, avant, brûlé la cervelle à quelques personnes chargées de m'arrêter et rappelez-vous d'un ancien ami qui vous est bien sincèrement attaché.

Tout à vous,

PRINCE DE METTERNICH

1. Metternich veut dire « emprisonné ».

LA RACE
EST-ELLE UNE RÉALITÉ ?

« Les hommes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses plus que par les choses mêmes. »

ÉPICTÈTE

Plus, peut-être, qu'aucune autre des grandes questions scientifico-sociales qui se posent actuellement, celle de « la race » est intensément vivante. Elle ne l'est pas seulement parce qu'elle ne porte sur rien d'immuable, même dans la très brève limite de nos observations, mais aussi parce que ses répercussions agissent, et ont vraisemblablement toujours agi, en quelque forme et à quelque degré, sur la vie collective caractérisant l'humanité.

Cette action revêt présentement une acuité tendant, en contre-partie d'une formule bien connue, « à faire tourner en arrière la roue de l'histoire ». En Amérique, malgré tout un ensemble de conditions nouvelles qui, après la guerre mondiale, ouvrirent d'abord de si vastes espoirs d'apaisement à tous les malaises sociaux, la question raciale se précise plutôt qu'elle ne s'atténue. En Allemagne, après avoir pris un aspect très large auquel pouvaient servir de fond les observations très imparfaites et les théories très risquées qui sont la base de l'aryanisme, elle devient le motif apparent, localisé, de persécutions accompagnées d'une mise en scène médiévale achevant de rappeler l'origine religieuse du conflit présenté comme racial. Ailleurs, la plupart des divergences opposant les uns aux autres, de façon plus ou moins belliqueuse, tant de groupes humains, se colorent presque uniformément de motifs où la notion de race est offerte comme prépondérante.

Il est à peine besoin de rappeler que toute une littérature

d'apparence scientifique est entrée en œuvre pour légitimer les conceptions ainsi invoquées. Les hommes lutteront désormais, fut-il dit, en raison de quelque différence d'indice céphalique, ou, pourrait-on ajouter maintenant, de quelque variation d'indice sanguin. A toutes les affirmations relatives à ces sujets s'opposent des dénégations. Devant une École, il s'en dresse bientôt une autre. La forme académique, lorsqu'elle est respectée au début des controverses soulevées ainsi, s'atténue généralement sous des pressions extérieures ou sous l'effet des passions qui se mêlent constamment, en certaines matières, aux simples données de l'observation, et cela plus inévitablement encore quand ces données paraissent contradictoires entre elles. Les discussions raciologiques dégénèrent facilement ainsi, avant même de descendre sur le forum ; elles y font rapidement place à de simples faits de concurrence matérielle, avec menaces d'ultimes recours à la force, alors que s'était ouverte la perspective d'une recherche plus parfaite et d'une application plus efficace de données grâce auxquelles l'humanité est capable d'adoucir la dureté des lois naturelles.

Que reste-t-il, actuellement, de scientifiquement établi au fond de ces luttes dites raciales ? Sont-elles au moins réellement fondées sur quelques faits bien démontrés, et, si oui, dans quelle mesure ces faits légitimeraient-ils des anathèmes, des édifications de barrières, à l'encontre de telles ou telles « races » ? L'importance pratique de ces questions ne permet plus de les ignorer et de les abandonner, comme ces autres sujets où la physique devient une métaphysique, aux spéculations de savants dont les travaux s'enveloppent d'un appareil rébarbatif capable de décourager les meilleures volontés, en dehors de leur milieu, sinon d'induire en erreur les imprudents qui se fourvoient à son contact sans en connaître suffisamment la manœuvre.

Dans ce dernier sens, il est nécessaire de signaler, ou de remémorer, quelques dangers sur lesquels la susceptibilité du public préfère voir jeter une ombre discrète. Devant une formule algébrique, tout le monde s'incline. Mais lorsqu'il s'agit de déterminer des rapports entre les formes si diverses de l'humanité, et, plus spécialement, de les éclairer en se reportant à l'origine de celle-ci, chacun se croit à même de formuler

d'emblée quelque opinion ; l'apriorisme ainsi manifesté fausse les données en cause tout aussi irrémédiablement que le ferait un changement de signe, de coefficient, d'exposant ou d'indice dans une équation. Souvenons-nous de l'exclamation de Chevreul, qui, lors des cérémonies auxquelles donna lieu la célébration de son centenaire, dut subir les questions les plus étrangères à la science qu'il avait cultivée avec tant d'éclat. Que pensez-vous, lui fut-il demandé, de la théorie de l'évolution ? Que croyez-vous quant à ces liens qui uniraient l'humanité à l'ensemble des formes animales ? La réponse de l'illustre chimiste fut véhémente : « Moi, le descendant d'une guenon ! Jamais ! » Et de cette indignation du vénérable centenaire, on s'empara pour frapper d'une nouvelle condamnation ceux qui, bravant l'opinion régnante et ses sanctions souvent cruelles (on ne pourrait oublier Lamarck, et tant d'autres avant ou après lui), travaillaient alors à éclaircir des faits dont la réalité ne pouvait être niée que par des arguments d'autorité. A quelques années de là, on devait tirer un parti plus aventureux encore de propos par lesquels Henri Poincaré semblait émettre quelques doutes sur la rotation de la Terre ; comme il fut dit à ce sujet, on ne fait pas à l'agnosticisme sa part. Rappelons donc simplement qu'il ne s'agissait pas, pour Chevreul ni aucun de ses contemporains, fût-il le plus arriéré de tous les primitifs, de descendre ou non de l'une de ces familles de singes dont les derniers représentants errent dans ce qui subsiste des sylves antiques ; la question, mal posée, ne pouvait l'être beaucoup mieux au cours d'une brève conversation, non plus que l'état présent de la raciologie ne pourrait être exposé complètement dans un article de Revue.

En examinant ces problèmes complexes d'évolution auxquels se ramènent les questions de races, nous nous trouvons devant un ensemble de faits souvent indécis et de données encore fragmentaires. La mise au point en est rendue malaisée par le caractère sans cesse mouvant, ci-dessus évoqué, des éléments de ces questions. Quelques nouvelles méthodes d'investigation se sont fait jour : il importe de savoir au moins en quoi consistent les récents acquis ainsi obtenus, et il n'importe pas moins de constater la façon dont se présentent, à la lueur des

recherches actuelles, les données en lesquelles on voyait, il y a un demi-siècle, une sorte de mise en équation des questions raciales. Mais, à la base même de tout cela, il convient de placer un bref examen rétrospectif des traditions qui eurent longtemps, et conservent en certaines occurrences, une force de loi ; entre cette loi et les conceptions qui se substituèrent graduellement à elle, l'enchaînement est trop instructif pour être méconnu. D'une part, les notions anciennes sont souvent admises de façon conventionnelle, inexacte, et, d'autre part, devant certains retours auxquels elles se prêtent, le rappel du passé et son rattachement au présent sont loin d'être superflus. Le propos de Topinard reste juste : « La sagesse en matière d'anthropologie, c'est l'histoire qui la donne à qui sait la comprendre ». La lenteur évidente des progrès de cette science s'excuse par comparaison avec ce que furent les erreurs anciennes, et, finalement, une courte incursion dans le domaine du passé, renseignant sur ce que crurent nos plus lointains ancêtres de la période historique, conserve au moins le mérite de satisfaire cette curiosité en vertu de laquelle rien de ce qui est humain ne mérite l'indifférence.

*
* *

Le terme même de race, en ce qui concerne l'humanité, n'a aucune précision. Son étymologie reste énigmatique pour les philologues les mieux renseignés. Il est, dans notre langue, d'introduction récente, puisqu'on ne l'y trouve qu'à partir du XVe siècle, et il n'appartint d'abord qu'au vocabulaire de l'élevage et de la vénerie. Au XVIIe siècle, on le voit appliquer à l'homme, par extension, et dans un sens plutôt métaphorique qui est à peu près celui de lignée, mais en plus vague. Ce manque de précision contrastait avec la rigueur du même terme dans le langage des éleveurs. Ceux-ci, agissant par sélection sur des couples d'animaux domestiques dont la reproduction est étroitement surveillée, obtiennent depuis longtemps des sujets de types particuliers, perpétuant leur originalité sous l'effet de ces conditions artificielles inapplicables à l'homme. Un bon exemple de l'imprécision avec laquelle ce vocable de race, littérairement commode, était employé au

début, nous est fourni par Buffon : « race féminine et race masculine dans la même espèce », écrivait-il pour caractériser en les synthétisant les différences sexuelles; « toutes les races ne sont que le même homme », ajoutait-il d'autre part. Ce fut Kant qui, le premier semble-t-il, s'efforça de préciser une conception anthropologique de la race. Or cette précision, nul encore n'a pu l'introduire dans le vocabulaire de la science de l'homme ; nous verrons ce à quoi on a proposé le plus récemment de s'en tenir à cet égard.

Malgré toute cette indécision de la notion raciale, qui, pendant si longtemps ne disposa même pas d'un terme la caractérisant, il faut, en dépit de ce qu'affirmait un anthropologiste aussi renseigné que Topinard, reconnaître qu'elle s'affirma dès la plus haute antiquité connue. Celle dont les traces nous ont été conservées par des peintures rupestres retrouvées en diverses régions sont hautement instructives dans ce sens ; les unes, comme celles que nous ont fait connaître, notamment, les belles recherches faites par MM. Cartailhac, Breuil et Obermaier dans le sud-ouest de l'Europe, sous les auspices du regretté Prince Albert de Monaco, sont extrêmement anciennes, chronologiquement ; d'autres, nombreuses dans l'Afrique du Sud, le sont souvent beaucoup moins, mais elles commémorent, elles aussi, des états de choses très anciens, maintenus depuis une très haute antiquité et correspondant à ceux dont les traces, plus reculées dans le temps, donc plus rares et plus frustes, se retrouvent chez nous.

Fait qu'il importe de bien noter, les états de civilisation ainsi révélés, si archaïques qu'ils nous paraissent, ne sont déjà plus très primitifs ; l'art auquel nous devons ces précieux témoignages, et sa technique même, sont beaucoup trop avancés pour représenter les toutes premières ébauches d'une culture artistique. L'humanité qui survit ainsi devant nos yeux était en possession de parures et d'armes rappelant celles des sauvages actuels ; ces primitifs étaient donc relativement près de nous. Force est de constater qu'à ce stade de civilisation, ceux des contacts entre hommes différents que les artistes d'alors ont jugé à propos de commémorer n'étaient pas toujours pacifiques. Ces artistes caractérisaient grossièrement, mais visiblement, les formes, les couleurs et l'équipement des

groupes s'affrontant ; parmi leurs différences, celles des armes et des costumes ou parures les frappèrent le plus vivement, les caractères physiques, de représentation d'ailleurs plus difficile, étant les plus mal figurés. Nous voyons ainsi que des différences « culturelles », traduites surtout par des supériorités d'engins meurtriers destinés à la lutte contre les animaux ou les semblables, séparaient les uns des autres les groupes humains, provoquant le refoulement ou la disparition des uns et l'extension des autres,

Cette constatation faite, il y a lieu d'insister encore, d'un autre point de vue, sur l'état relativement avancé des « races » qui les fournissent. Ce n'est pas choir dans le domaine des hypothèses fantaisistes que de croire à d'autres rapports entre les premiers hommes, ceux qui ne possédaient encore aucun talent graphique connu de nous, et qui ne furent eux-mêmes primitifs que dans la mesure où l'on peut qualifier de premiers certains représentants d'une succession d'êtres faisant remonter graduellement, pour certains évolutionnistes, des hommes actuels jusqu'à des Primates rappelant plus ou moins nos grands singes anthropomorphes, et, pour quelques autres, jusqu'à d'infimes musaraignes. L'homme ne put devenir un loup pour l'homme qu'à partir de l'époque où, à défaut de mâchoires de loup dont la nature ne l'a jamais pourvu, il sut employer des armes naturelles et s'en confectionner de plus en plus vulnérantes. C'est à un degré déjà remarquable de cette fabrication, comportant des armes d'hast et de projection, notamment des arcs, que nous apparaissent ces « primitifs » dont des traces identiques se retrouvent à la fois dans notre Sud-Ouest européen et dans l'Afrique du Sud. Alors seulement — constatons-le sans en tirer de conclusions hâtives — l'homme devenait un loup pour l'homme. Précédemment, il dut vivre à peu près comme le font les grands Primates actuels, qui n'ont pas tous les mêmes mœurs, mais que l'on voit d'autant moins se réunir en hordes cherchant à s'entre-déposséder qu'ils ne possèdent rien, sauf, parfois, un semblant de gîte.

A ces quelques renseignements de la préhistoire, l'histoire la plus ancienne en ajoute qui sont de nature à exercer de même la sagacité des chercheurs. Il est regrettable que les plus vieilles

données historiques, celles des Chinois, soient, dans l'état de nos connaissances, aussi brèves sur ce que l'on peut appeler les premiers âges. Elles ne fournissent, je crois, sur l'origine de l'humanité, qu'une notion très succincte, mentionnée dans le plus ancien document de la littérature chinoise, qui est un important ouvrage du premier empereur, Fo-Hi, parfois considéré comme le Moïse chinois, et qui vécut environ 3 000 ans avant notre ère ; il y mentionne que les hommes primitifs vivaient à la façon des bêtes, « connaissant leur mère, mais ignorant qui était leur père ». L'évolution fut beaucoup plus rapide pour ces primitifs d'Extrême-Orient, trop souvent considérés comme inexistants, qu'elle ne le fut pour ceux de nos régions. En Chine, dès l'époque de Fo-Hi, l'astronomie, science dont le développement ne pouvait être que fort lent, était déjà florissante, comme elle l'était d'ailleurs aussi chez les Babyloniens, et, 2 600 ans avant notre ère, l'industrie à la fois savante et artistique de la soie y était remarquablement avancée. Il faut souhaiter que les récentes découvertes d'hommes fossiles en Extrême-Orient soient suivies de celles de chaînons reliant ces fossiles aux primitifs dont Fo-Hi nous a transmis le souvenir.

Les données bibliques, présentes à l'esprit de tous, n'en méritent pas moins d'être particulièrement remémorées, car les questions de « races » se posent dans la Bible avec une acuité évidente ; il est intéressant d'en suivre l'évolution à travers les péripéties d'un peuple qui, en dépit d'origines si composites qu'il est de plus en plus impossible de lui attribuer une valeur raciale naturelle, est souvent considéré comme le type de ce que peut être une race. Le mot « race », qui se lit tout au long du Pentateuque, traduit un terme hébreu désignant la semence, et, par extension, une lignée, une descendance. Il est employé d'abord à propos de la femme et du serpent, Dieu disant à celui-ci : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et sa race... » Dans la suite, le même terme revient avec le sens de lignée ; c'est ainsi que la Genèse mentionne le désir des filles de Loth de perpétuer « la race de leur père ».

Il est nécessaire de le bien établir dès ici : les divergences enregistrées par la Bible entre les descendants de Noé, d'où

fut sortie toute l'humanité, ne cherchent pas à se fonder sur des variations naturelles qu'il eût cependant été facile aux Hébreux de relever, comme les Grecs le firent parfois pour les peuples au contact desquels ils se trouvaient. Ce ne fut pas en corrélation avec des différences physiques que les descendants de Cham furent condamnés à servir d'esclaves aux esclaves de leurs cousins. Aucune des rivalités si nombreuses dont la Bible nous conserve le lointain souvenir ne se fonde sur des différences de ce genre, dont les Hébreux connurent cependant tant d'exemples frappants ; des considérations religieuses y intervenaient exclusivement ; à la notion de descendance commune se superposait seule, et au point de l'effacer, celle d'un pacte divin. Le caractère d'imperméabilité, ou, si l'on préfère, d'endogamie, par lequel les groupes humains se séparent les uns des autres, n'apparaît pas d'emblée dans la Bible, surtout avec le caractère d'hostilité qu'il atteint au Livre d'Esdras.

A ce propos encore, constatons simplement des faits dont l'évidence ne peut être atténuée par leur opposition avec certaines de nos propres conceptions. La Bible pose en principe une seule notion de séparation naturelle, et elle le fait très nettement, basée sur la reproduction des êtres vivants « chacun selon son espèce », c'est une notion sexuelle. Elle est présentée dès le premier chapitre de la Genèse, d'abord pour les végétaux et les animaux, puis pour l'homme, qui, créé à l'image de Dieu et pourvu simultanément d'une compagne, doit, lui aussi, croître et multiplier. Au second chapitre, le même Livre, présentant la création sous une forme différente, relate celle de la femme aux dépens d'une partie empruntée à l'homme. Dès le chapitre suivant, un conflit s'établit entre les deux sexes. Adam rejette sa culpabilité sur Ève et celle-ci sur le serpent ; ayant alors maudit celui-ci, puis déclaré « une inimitié entre sa race et celle de la femme », Dieu en déclare une autre entre les deux conjoints. Avant même de prononcer contre tous deux des malédictions communes, les astreignant l'un et l'autre à vivre une existence péniblement laborieuse et à retourner finalement en poussière, il condamne la femme à souffrir des maux qui lui sont propres et à subir la domination de l'homme. Les premières phrases

de la première littérature occidentale dressent ainsi l'un contre l'autre deux éléments de l'humanité, et ces éléments sont simplement ceux des sexes. Quant aux divisions et aux hostilités relatées ensuite par la Bible, nulle part — il faut y insister — elles ne mentionnent de différences naturelles, raciales, mais seulement des divergences religieuses.

*
* *

Les données bibliques auxquelles nous venons de nous reporter provoquent, quant à l'origine même de l'homme, des variantes d'interprétation qui, jadis, en ont rendu l'examen périlleux. Dans leur acception banale, elles considèrent toute l'humanité comme descendant d'un seul couple. La Genèse débute cependant, comme il vient d'être rappelé, par deux récits non identiques de la création ; il en résulta l'hypothèse d'une première création, antérieure à celle d'Adam et d'Ève, et d'où fût sortie une autre humanité, celle des Préadamites. La Bible ignorait les peuples d'Amérique et ceux d'Extrême-Orient, dont la connaissance vint bouleverser, aux XVIe et XVIIe siècles, tant de nos conceptions occidentales. Généralement passée sous silence, car il est banal de voir affirmer que la seule culture intellectuelle valable fut celle de l'Occident, l'influence de la découverte de la Chine sur notre civilisation fut cependant immense. Par elle-même et par des répercussions de toute sorte, elle eut une portée dont le premier chapitre de l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, peut donner une idée préliminaire. Elle fut l'un des éléments de cette rénovation des esprits qui, ruinant tant d'anciennes formules, allait aboutir à un renversement des valeurs jusqu'alors les plus respectées.

En ce qui nous intéresse particulièrement ici, la découverte d'une humanité américaine et d'une humanité asiatique, et les preuves historiques de la très haute antiquité de celle-ci, donnaient à l'hypothèse d'une création préadamitique un fondement matériel. Plusieurs souches humaines originelles étaient ainsi reconnues. Il se posait dès lors, pour l'humanité, une véritable question raciale, ou plus encore, spécifique, malgré l'absence, dans les conceptions et le vocabulaire

d'alors, de ces adjectifs et des notions qui leur sont maintenant liées.

Divers auteurs, dont Paracelse et Giordano Bruno, avaient cru que les Hébreux seuls descendaient d'Adam et d'Ève. Mais ce fut un gentilhomme protestant de l'armée de Condé, La Peyrère, qui, en 1655, développa la théorie d'une création antérieure à celle du Paradis terrestre, et il le fit sous une forme assez pittoresque pour fixer l'attention des érudits du monde entier. Incarcéré, de ce chef, à Anvers, sur l'ordre de l'Inquisition, il dut à la protection de Condé d'échapper au bûcher, sous condition d'aller se rétracter à Rome. L'idée n'en fit pas moins son chemin.

L'extension des découvertes faisait progressivement connaître des populations de types nouveaux. Chose que l'on a maintenant peine à comprendre, les caractères physiques, cependant si variés et qui nous semblent si faciles à définir dans leurs premières apparences, ne frappaient qu'assez faiblement, pour la plupart, les observateurs des siècles précédents. Même au début du XIXe siècle, les nègres, assez fréquemment représentés par les dessinateurs et les peintres, l'étaient souvent avec les traits de la race blanche, comme s'ils été eussent des blancs à peau noire. Les Chinois, bien connus cependant au XVIIIe siècle, l'étaient assez peu, physiquement, pour que, malgré le règne, entre 1745 et 1755, des modes chinoises lancées par madame de Pompadour, une Française ait pu, à cette époque, se faire passer, à Paris, pour Chinoise. Pas beaucoup plus, donc, que les Hébreux de la Bible, nos ascendants des derniers siècles n'analysaient ces différences ethniques que l'on soumet, de nos jours, à des investigations de plus en plus minutieuses. Pour eux encore, les divergences notables étaient celles des mœurs et surtout des religions. Aux yeux des Occidentaux, l'humanité se composait essentiellement de fidèles et d'infidèles, la conversion de ceux-ci leur conférant à peu près les droits de ceux-là, surtout dans les régions, alors si étendues, soumises à l'influence des peuples latins, car, de la part des Anglo-Saxons, la barrière de couleur n'était, théoriquement au moins, que bien rarement négligée. Les questions de races, dès lors posées sans que l'on pût pressentir les discussions et les luttes dont ce vocable

de race allait devenir le point de départ, se compliquèrent bientôt du problème des métis.

Il est en effet une constatation à laquelle obligèrent rapidement les contacts pris par les Européens avec les populations du monde entier. Quelles que fussent ces populations, si étranges, si hideux même que parussent leurs traits par comparaison avec les nôtres, des relations fécondes s'établissaient toujours entre elles et les nouveaux arrivants. Le destin de cette descendance était généralement tragique. Méprisés par les Européens, désavoués par les indigènes, les métis étaient des parias voués aux pires misères et à toutes les déchéances qu'elles engendrent. Ainsi put s'établir, au cours de la première moitié du XIXe siècle, parmi les notions de l'anthropologie naissante, celle d'une infériorité essentielle des métis, à la fois intellectuelle, morale et physique. De si nombreuses observations la légitimaient que l'on ne prenait même pas soin d'en approfondir les origines, et des contre-épreuves convaincantes étaient si rarement faisables qu'elles ne représentaient même pas un total appréciable d'exceptions. Il en était cependant de fort importantes; mais telle est la persistance des causes entrant en jeu que, de nos jours encore, les métis donnent lieu à des observations sur lesquelles une généralisation de moins en moins légitime se fonde pour considérer comme non améliorables des couches de population mixte, particulièrement misérables et où se développe, vis-à-vis de l'élément européen, une haine redoutable.

*
* *

Faisant ici le point pour cette période préliminaire de la raciologie qui peut être considérée comme s'ouvrant à l'époque de Buffon et atteignant son apogée beaucoup plus tard, avec l'École de Broca, nous pouvons dire qu'après bien des variations, elle aboutissait à faire distinguer non plus une seule grande famille humaine, comme l'enseignait la Bible, mais plusieurs groupes, rappelant, si l'on veut, la théorie ci-dessus mentionnée de La Peyrère, et correspondant plus exactement à ces coupures, si discutées elles aussi, que pratiquent les

naturalistes divisant en espèces les groupes animaux ou végétaux. Pour Linné, il était quatre de ces groupes, ceux des Blancs *(Homo europaeus)*, des Jaunes *(Homo asiaticus)*, des Noirs *(Homo afer)* et des Rouges *(Homo americanus)*. Les progrès de la connaissance des types humains les firent subdiviser, vers le milieu du XIXe siècle, de façon beaucoup plus complexe. Celle des classifications qui eut, dans ce sens, le plus de succès, fut tracée par Agassiz, pour qui l'homme serait apparu en divers centres de création, ou royaumes, ayant chacun son humanité propre avec toute une faune et toute une flore également spéciales. Sur cette base, il reconnaissait les royaumes polynésien, australien, malais ou indien, hottentot, africain, européen, asiatique ou mongol, américain et arctique. Ce fut là le *polygénisme*. Entre cette théorie, présentée sous diverses formes, et la doctrine biblique du *monogénisme*, les discussions furent passionnées. L'avantage resta longtemps à la thèse polygéniste. Actuellement, il y a une tendance de plus en plus accentuée à en revenir à une conception monogénique, bien différente toutefois de celle de la Bible, et sur laquelle on trouvera ci-dessous quelques renseignements.

A l'époque dont il vient de s'agir, on se basait, dans l'analyse des caractères pouvant fonder des subdivisions ethniques, sur des détails relativement peu nombreux, notamment la couleur des téguments et des yeux, les particularités du revêtement pileux, la taille, la forme courte ou allongée du crâne, le degré de saillie des mâchoires. Les résultats demeurant indécis, on étendit de plus en plus les bases de ces analyses ; les mensurations, notamment, se multiplièrent presque à l'infini ; et cette extension des techniques anthropologiques, sur lesquelles on n'arriva d'ailleurs jamais à se mettre d'accord, ne parvint pas à fournir des données assez convaincantes pour permettre de pratiquer, dans l'ensemble très polymorphe des groupes humains, une classification quelque peu rigoureuse, ou réunissant au moins autant de suffrages que celles des zoologistes ou des botanistes.

Connaissant de mieux en mieux les aspects des habitants de chaque partie du globe, on définit cependant de plus en plus nettement les groupes, surtout géographiques, ainsi

discernables. Mais lorsqu'il s'agit de déterminer entre eux des affinités naturelles, plus l'analyse anthropologique est complète, plus elle met en présence d'un mélange inextricable de convergences entre groupes paraissant fort différents et de divergences au sein de groupes d'apparence plutôt homogène. Ne pouvant pénétrer bien loin dans ce domaine où régna surtout l'anthropométrie, je mentionnerai quelques-uns des résultats auxquels aboutit la comparaison de certains des principaux caractères ainsi analysés ; les plus essentiels sont ceux de la tête.

Le majeur en est donné par l'indice céphalique horizontal, ou rapport centésimal du diamètre transversal maximum au diamètre longitudinal maximum du crâne. Il fait voisiner en des groupes à crânes longs (dolichocéphales), sous des indices à peu près identiques, d'une part, des Ouolofs du Sénégal et des Australiens, d'autre part, des Papous, des Tasmaniens, des Aïnos, des Hurons, des Portugais et divers Africains ; d'autre part encore, des Boschimans, des Arabes, des Esquimaux et des Malgaches. Dans les groupes à crânes courts (brachycéphales), nous voyons de même se rapprocher les uns des autres des Soudanais, des Européens du Sud-Est, des Suisses, quelques Océaniens, des Lapons et des Auvergnats. Et des observations encore peu nombreuses, très discutées, mais dans lesquelles il semble se trouver au moins une part de réalité, signalent une tendance générale, énigmatique, des « races » actuelles, à la *mésocéphalisation*, les crânes paraissant devenir progressivement intermédiaires à la brachycéphalie et à la dolichocéphalie.

L'indice cranien vertical, ou rapport centésimal entre la hauteur et la longueur craniennes, fait voisiner des Espagnols avec des Tasmaniens, des Tartares avec des Bavarois et des Esquimaux, des Californiens avec des Bohémiens, des Tchérémisses du moyen Volga avec des Tyroliens, des Fans ou Pahouins avec d'anciens Pompéiens, etc.

Le volume de la cavité cérébrale, si important en ce qu'il est souvent admis une relation entre le degré d'intelligence et le volume du cerveau, met souvent les hommes fossiles au-dessus des vivants ; parmi ceux-ci, les Japonais et les indigènes de l'île de Pâques présenteraient un volume cépha-

lique maximum, le minimum se trouvant chez les Siamois et les Tasmaniens.

L'indice nasal, qui paraît sujet, lui aussi, à des variations relativement rapides, en rapport, cette fois, avec des causes déterminables, celles du climat, offre des rapprochements tout aussi inattendus.

Hâtons-nous de reconnaître que les comparaisons définitives entre les humains devant porter, non sur un caractère pris en lui-même, mais sur les corrélations entre tout un ensemble de caractères, il n'y a pas à conclure au rejet des données anthropométriques que je viens de mentionner ; elles doivent être prises comme éléments de totaux, et, comme telles, appréciées avec une extrême prudence qui ne fut pas toujours mise en œuvre. Ce n'est cependant pas sans quelque hésitation que l'on peut faire ressortir d'un ensemble d'éléments dont chacun est aléatoire une conclusion vraiment convaincante.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ait vu s'élever des doutes grandissants quant à la valeur des données anthropométriques, d'ailleurs beaucoup plus difficiles à bien recueillir qu'on ne serait porté à le croire, et d'interprétation souvent douteuse. Comment, dit-on par exemple, trouver une caractéristique de la forme du crâne dans la mesure de sa longueur et de sa largeur ? On aboutit ainsi à inscrire la boîte cranienne dans un rectangle ou un carré ; mais, dans un même rectangle ou dans un même carré, on peut inscrire diverses ellipses ou diverses circonférences plus ou moins imparfaites. Et l'on se reporte ainsi à ce qu'exprimait déjà Bernard Palissy quant à la difficulté de définir une forme humaine : « L'homme n'a aucune ligne directe, ni mesure certaine en toutes ses parties, quoi que Vitruve, Sebastiano et autres architectes aient su dire et montrer par leurs figures. » Pour définir la plastique humaine, et peut-être même le squelette humain, il n'est effectivement pas de formule, comme il en est pour caractériser une voûte ou une colonne.

*
* *

En se développant, la critique de la valeur des éléments morphologiques, comme caractérisants de races distinctes, fit de plus en plus regretter le manque de données physiologiques comparatives entre les divers types humains. La pathologie avait, depuis longtemps, fourni des bases de comparaison précieuses, ouvrant aux investigations des voies nouvelles, mais bien difficiles à explorer, des observations prolongées étant rarement possibles et l'expérimentation étant à peu près impossible sur l'homme. On sait, notamment, que les races noires sont réfractaires à la fièvre jaune et que leurs métis conservent une notable immunité vis-à-vis de cette infection. On sait encore que la scarlatine et surtout la suette miliaire frappent les Anglo-Saxons avec une sévérité spéciale. De tous les faits de ce genre, aucune explication indubitable n'a été donnée ; ils n'en sont pas moins importants et fournissent quelques éléments, trop rares et trop limités, de différenciation raciale.

Un nouvel ordre de faits, strictement physiologique, vint récemment apporter une très séduisante innovation dans la recherche des affinités entre groupes humains. De tout temps, le sang a paru l'élément essentiel de la vie, sa perte entraînant la cessation immédiate de celle-ci. Des transfusions sanguines compensatrices de cette perte sont pratiquées depuis longtemps, avec des aléas bien connus et souvent fort graves. En recherchant les causes des accidents ainsi encourus, on parvint, il y a une trentaine d'années, à déterminer, d'un sujet à l'autre, des affinités et des incompatibilités entre les propriétés sanguines individuelles, traduites par des phénomènes d'agglutination entre les globules rouges, et entraînant des possibilités ou des impossibilités de transfusion entre deux sujets quelconques. De telles recherches, pratiquées au cours de la guerre sur des contingents mettant à portée de l'observation des hommes d'origines extrêmement variées, aboutirent à faire reconnaître, dans l'ensemble de l'humanité, quatre groupes, désignés généralement par les symboles A, B, AB et O (il est d'autres modes de groupement et de

désignation). En déterminant, dans un ensemble ethnique, le nombre de sujets appartenant à chacun de ces quatre groupes, on obtient des tableaux traduisant entre eux des degrés d'affinité sanguine. De tels tableaux font assister à des convergences et à des divergences surprenantes, comportant, en bref, la distinction des types européen, indo-mandchou (Mandchous, Chinois de la région de Pékin et Tziganes), hunan (Japonais et Chinois du Sud, Hongrois et Juifs roumains du voisinage), afro-sud-asiatique, pacifico-américain, australien et intermédiaire (entre les types européen et asiatico-africains). Les Islandais, les Coréens et les Négro-Américains échappent à cette classification très discutée, de caractère tout approximatif et ne coïncidant que rarement avec les autres tableaux anthropologiques.

La valeur de ces données sérologiques est très diversement appréciée. Elles ne paraissent pas, en tout cas, comporter plus de précision que les données morphologiques. Il n'en convient pas moins de leur faire quelque crédit et d'attendre qu'elles se soient étendues et précisées. Des recherches comparatives extrêmement minutieuses sont actuellement poursuivies au Muséum, dans le laboratoire du professeur Bourdelle, par M. Rode, et elles fournissent les résultats les plus intéressants du point de vue de la différenciation des espèces zoologiques. La question se pose différemment pour l'humanité, dans laquelle ces brassages ethniques incessants auxquels j'ai déjà fait allusion ont réalisé de tels mélanges qu'il est permis de se demander quelle analyse pourrait désormais aboutir à en discerner tous les éléments, ne fût-ce que qualitativement. En outre, sur le principe même des caractères de compatibilité ou d'incompatibilité des groupes sanguins humains, certains faits jettent un doute : on a pu pratiquer, et l'on pratique parfois encore, des transfusions sanguines de l'animal (mouton et veau) à l'homme ; il en était relevé, il y a une dizaine d'années, cent soixante-cinq cas, avec un seul insuccès ; que deviennent ici les considérations de groupes incompatibles ? Enfin, en ce qui concerne une valeur ethnique possible de la composition du sang, rappelons que les données relatives à ce sujet, tout comme celles de la morphologie, paraissent subir des variations sexuelles. Le biologiste russe

Manoïloff en a découvert de telles, et bien que les renseignements restent précaires à cet égard, il n'en résulte pas moins une cause de doute supplémentaire sur la fixité *ethnique* des caractères sanguins.

La contribution demandée à la physiologie pour l'étude comparative des groupes humains s'est étendue à d'autres domaines que celui de la sérologie, notamment à l'ensemble des transformations dont tout être vivant est constamment le siège, c'est-à-dire à ce que l'on appelle le métabolisme. On obtint, là encore, des résultats intéressants, mais ne permettant, jusqu'ici, aucune distinction raciale formelle ; une part prépondérante y revient à l'action du climat, quelle que soit la « race » la subissant. A côté des variations dues à l'âge et à l'état de santé, à ce sujet encore les différences les plus certaines sont celles du sexe, ce qui rappelle une fois de plus l'expression ci-dessus rappelée de Buffon : *race masculine et race féminine.*

*
* *

Nous voyons donc, d'une façon très abrégée, mais déjà très instructive, que ni la morphologie, ni la physiologie et la biochimie malgré leur caractère plus pénétrant, ne permettent de pratiquer, dans le complexe de l'humanité actuelle, des coupures fondées sur des données physiques permanentes. Celles de l'observation et, dans la faible mesure du possible, celles de l'expérimentation, apportent dans ce sens des renseignements que l'on s'efforce sans relâche de perfectionner, mais dont le caractère dubitatif s'impose déjà sur la seule base de l'observation la plus banale, celle de l'étendue des croisements entre les groupes humains. Il en est, de ces groupes, qui échappèrent longtemps et échappent largement encore au métissage avec les Blancs : ce sont, de façon générale, ceux qui, en raison de faiblesses matérielles qui n'étaient pas fatalement corrélatives d'une infériorité intégrale, furent refoulés dans les régions les moins accessibles ou les plus malsaines ; ce sont aussi quelques groupes infimes dans lesquels un respect absolu de la pureté du sang empêche à

peu près radicalement tout croisement, comme ceux des Somalis ou, plus près de nous, de quelques communautés juives. Or jusque dans de telles exceptions, on retrouve des traces souvent évidentes de croisements anciens, et parfois même, comme dans l'exemple des Somalis, qui relève du cas général des Kamites, des preuves de métissages très anciens, ayant abouti à des confusions ethniques dont le maximum se présente probablement, en ce qui concerne les Kamites, métis de Blancs et de Noirs, chez les Abyssins.

La définition même de la race reste donc au premier plan dans toutes les grandes discussions ethnologiques. Le plus récent effort fait à ce sujet l'a été par une Commission nommée en 1935, au sein du *Royal anthropological Institute*, avec le but éventuel d'étudier les relations entre les caractères physiques et les dispositions psychiques. Les travaux préliminaires des anthropologistes et des biologistes anglais collaborant à cette occasion furent consacrés à définir le terme de race. L'accord ne fut, et ne pouvait être, parfait. La majorité se rallia à la définition suivante : « Une race est composée d'un ou plusieurs groupes d'individus avec leur descendance, tous se croisant entre eux et possédant en commun un certain nombre de caractères héréditaires la distinguant des autres groupes. Ces caractères doivent exister dans la majorité des individus et ne pas être pathologiques, ni de ceux (comme les cheveux roux) qui ne s'observent que sur une faible minorité de la population. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons utiliser, pour différencier les races, que les caractères dits physiques, quoiqu'il soit possible que l'existence de caractères psychiques héréditaires soit plus tard démontrée. » D'autres se prononçaient plus succinctement ainsi : « Par race, on entend un groupe biologique possédant en commun un certain nombre de caractères héréditaires qui le séparent des autres groupes, et par lesquels se distingue également sa descendance, aussi longtemps que ce groupe continue à rester isolé. » Or le fait d'endogamie continue, qui est le pivot de ces deux définitions, est presque toujours illusoire. Il est permis de conclure au moins que le résultat de l'effort ainsi donné n'est de nature à consolider aucune conception raciste, ni même à fournir les bases d'un tableau

d'après lequel des éléments distinctifs précis pourraient être reconnus dans l'actuelle confusion ethnique.

Sur la portée de cette confusion, il est discuté, de nos jours, d'après des termes de comparaison empruntés aux animaux et aux végétaux. Il est bien connu que des rappels ancestraux peuvent faire réapparaître, après nombre de générations, des caractères que l'on croyait disparus. Ces faits ont donné lieu à des spéculations d'où il ressortirait, pour l'humanité, que les caractères distinctifs des « races » subiraient, par croisement, non des combinaisons, mais de simples mélanges voués à la dissociation ultime de leurs éléments, donc à la réapparition des formes anciennes; d'où un fixisme annulant tôt ou tard l'effet des croisements.

Des exemples fort curieux peuvent être signalés à cet égard. On a relevé, dans les traits de Socrate conservés par d'irrécusables documents, comme dans ceux de Darwin et de Tolstoï, des caractères rappelant ceux des Australiens, qui rappellent eux-mêmes ceux de la plus ancienne humanité connue (voir ci-dessous). Rappelons à ce sujet un détail pittoresque, rapporté par Émile-Bayard. Lorsque Frémiet voulut reconstituer, pour son *Homme de l'âge de la pierre*, un sujet de cette lointaine époque, il tint à se documenter exactement en étudiant d'abord, au Muséum, un crâne s'y rattachant; se guidant strictement sur cette structure osseuse, il la recouvrit de ce que sa science anatomique, qui était réelle, et son expérience d'artiste lui permettaient de reconstituer sans fautes trop graves; or ce fut une tête très ressemblante à celle d'Alphonse Daudet qu'il vit se dégager de cette reconstitution. Le Maître littérateur représentait-il effectivement une survivance de l'humanité préhistorique, ou le Maître sculpteur, malgré toutes ses connaissances et tout son talent, était-il dépassé par la difficulté de reconstituer une tête d'aspect vivant avec un simple crâne? Il est également difficile de répondre à l'une ou à l'autre de ces questions. Nous touchons ainsi du doigt les aléas auxquels on se heurte en cherchant, d'après les restes si frustes qui en subsistent, à connaître les formes humaines disparues, et, à plus forte raison, à fonder sur elles des différences raciales actuelles.

Un seul fait est évident : c'est que, dans les métissages les

mieux connus, ceux qui s'effectuent entre les Blancs et les Nègres, les caractères se mêlent inextricablement, et des rappels ultérieurs de quelques particularités primitives ne suffisent pas à annuler cette fusion, que peuvent seulement atténuer de plus en plus des unions redevenues endogamiques. Le maintien des caractères mixtes ainsi introduits dans une lignée par des apports étrangers s'effectue d'ailleurs de façon plus profonde et plus persistante encore qu'on ne l'admet généralement ; à ce sujet encore, il importe de considérer sans aucun parti pris des faits qui blessent de respectables amours-propres et ne peuvent cependant être méconnus.

Depuis longtemps, il est tenu compte, dans la pratique de l'élevage, d'une *hérédité éloignée*, ou *télégonie*, qui, en raison d'une conservation persistante, par la mère, de certains des caractères du père transmis au fœtus par la fécondation, permettrait irrégulièrement leur retransmission par la mère à la descendance provenant ultérieurement d'autres paternités. Chaque fécondation laisse en effet, dans l'organisme maternel, des traces dont la première est anatomiquement indélébile : c'est celle que constitue le *corps jaune* remplaçant, dans le follicule ovarien, l'ovaire fécondé. Que celui-ci doive ou non suivre jusqu'à son terme normal l'évolution en faisant un nouvel être, la mère en reçoit un corps jaune, et ces corps sont considérés comme sièges d'une sécrétion interne influençant profondément l'organisme maternel. Il n'est donc pas inexplicable que celui-ci, modifié dès le début par l'organisme fécondateur, transmette ensuite à d'autres descendances, avec ses particularités propres, celles qui lui ont été ainsi ajoutées. Quant aux modifications opérées dans l'organisme maternel par la présence même du fœtus, elles ne sont pas plus discutables.

Durant la grossesse, des cellules détachées des villosités choriales, qui sont des éléments fœtaux, passent dans la circulation de la mère, dont le sang acquiert ainsi des propriétés spéciales, bien déterminées et couramment mises à profit pour le diagnostic précoce de la grossesse. En outre de ce passage d'éléments figurés, de l'organisme fœtal dans l'organisme maternel, il s'effectue entre ces deux organismes un échange de sécrétions, l'œuf n'étant pas plus passif vis-à-vis de la mère que celle-ci n'est passive pour lui. Il en

résulte que moins de huit jours après la fixation de l'œuf humain dans l'utérus, la mère subit des modifications organiques profondes, dont les plus évidentes ne disparaissent qu'une quinzaine de jours après la délivrance. Les actions et réactions ainsi exercées ne peuvent être annulées. Leur connaissance retire aux faits d'hérédité éloignée le caractère mystérieux qui était de nature à faire douter de leur réalité, et à propos duquel Zola invoquait, en écrivant *Madeleine Férat*, « certaines lois physiologiques encore inconnues ». Nous voyons s'affirmer une fois de plus, à ce sujet, parallèlement au chimisme spécifique qui rend imperméables les unes aux autres les espèces vivantes [1], un chimisme sexuel, si développé même, chez certains animaux, qu'il crée entre les sexes des différences aussi importantes que celles du chimisme spécifique. Il existe d'ailleurs aussi un chimisme individuel, établissant des convergences entre certains individus. Mais ce qui reste à trouver, c'est, dans le chimisme spécifique, des variations constantes correspondant à ces divisions rigoureusement indéfinissables que sont celles des « races ».

Revenant aux faits d'hérédité éloignée, ou de télégonie, constatons qu'ils sont discutés avec une âpreté sans cesse renaissante. Leur authenticité est souvent niée de la façon la plus catégorique, et le point de départ réel de telles discussions n'est pas toujours scientifique. Restant ici sur le domaine purement ethnique, et envisageant les effets des croisements, considérons que ceux-ci agissent non seulement de façon immédiate, mais peuvent, d'après les faits qui viennent d'être remémorés, le faire à échéance. La question de « l'enfant du barbare », soulevée il y a quelques années dans des conditions si tragiques, le faisait donc, anthropologiquement, de façon plus impérieuse encore que socialement, puisque l'empreinte imposée à la mère devait non seulement se maintenir dans une descendance directe, mais pouvait se retrouver, plus ou moins diluée, dans celle de ses partenaires suivants. De telles complications ethniques furent certainement fréquentes au cours de l'histoire de l'humanité.

(1) Des expériences rigoureuses ont achevé de démontrer cette imperméabilité, c'est-à-dire la non-fécondité entre elles d'espèces réellement différentes ; c'est même là, maintenant plus que jamais, le véritable critère de l'espèce.

A travers le polymorphisme humain, tous les procédés d'investigation montrent, en effet, un mélange de caractères dont certains évoquent plus ou moins, actuellement encore, — nous l'avons vu, — ceux de formes anciennes, fossiles ou tout au moins préhistoriques. Il n'est pas inadmissible, — bien que les avis soient partagés, — de voir des représentants directs de ces formes très anciennes, plus ou moins modifiés par le temps et les inévitables croisements, dans ces populations très arriérées que sont, notamment, les Australiens et les Boschimans.

C'est dans ce sens de la comparaison avec ce que l'on connaît de l'humanité ancienne, et dans l'étude de ce que l'on peut savoir de sa répartition à diverses époques, que paraît s'ouvrir la voie la moins indécise vers la connaissance de l'évolution humaine et de la signification de l'actuelle polymorphie. Les données présentes permettent de se représenter les choses à peu près de la façon suivante ; je me référerai spécialement, à cet égard, aux conceptions exposées par l'ethnologue allemand Eickstedt.

*
* *

C'est en Asie que l'on tend à voir le centre de formation d'une humanité primitive, apparue par évolution de Préhominiens sur de vastes espaces ; on en revient donc ainsi au monogénisme, mais sous une forme très différente de celle de la Bible. Des phénomènes résultant de la longue période glaciaire bien connue des géologues, eussent dressé, dans cet habitat, des barrières correspondant à l'Himalaya et à l'Iran d'une part, à l'Altaï d'autre part. Trois régions étaient ainsi isolées l'une de l'autre par d'infranchissables glaciers : une région orientale (Chine et Mandchourie) avec des Hominidés orientaux (devenus les Jaunes, auxquels on incorpore maintenant les Rouges), une région nord-occidentale (Sibérie) avec des Hominidés nord-occidentaux (devenus les Blancs), une région méridionale (infra-irano-himalayenne) avec des Hominidés méridionaux (devenus les Noirs). Cette ségrégation acheva de favoriser des différenciations peut-être déjà en germe parmi les humains primitifs avant leur séparation par

les grands glaciers asiatiques. Dans les barrières établies par la glaciation, peut-être certaines solutions de continuité favorisèrent-elles des mélanges précoces entre quelques éléments en voie de différenciation. Puis des migrations eurent lieu, car toujours il en fut lié à l'histoire de l'homme, et nous en ignorons les voies, la surface terrestre s'étant profondément modifiée depuis ; nous constatons, en tout cas, la survivance, en Australie, de formes humaines très voisines de celles dont les restes représentent maintenant en Europe les plus anciens fossiles humains connus (race, — considérée souvent comme espèce, — dite de Neanderthal).

Eickstedt a pu situer, tout approximativement, des pôles raciaux, des centres de dispersion, des lignes « anthropodynamiques » et des zones de contact, où s'effectuèrent à la fois de nouvelles ségrégations et des mélanges remaniant, entre groupes plus ou moins différents, des caractères qui, à cette époque, étaient vraiment raciaux, comme ceux des races animales obtenues par les éleveurs. Dès lors, il n'était plus de races pures, celles-ci, formées par ségrégation sous l'effet des grandes barrières glaciaires, ayant dégénéré, en tant que races, après la disparition de celles-ci et en raison des progrès de l'extension. Pour préciser dans la mesure possible, disons que dès l'âge de la pierre polie (néolithique des préhistoriens) la confusion raciale était acquise en Europe.

C'est donc dans la préhistoire qu'il faut reléguer la notion de race. Depuis, il fut d'autres causes que celles du début pour différencier les humains, en dehors de ces restes de différenciation primordiale qui les font classer en Blancs, Jaunes et Noirs, avec, — il est nécessaire de ne pas le perdre de vue, — des intermédiaires diminuant la valeur de ces distinctions fondamentales. Les groupes en présence desquels nous nous trouvons désormais sont essentiellement des *peuples*, groupés en *nations* au hasard d'événements n'ayant rien de commun avec le cours des faits naturels. Ni ces nations, ni même ces peuples, n'ont presque plus rien de racial dans les caractères spéciaux, surtout artificiels, permettant de les distinguer plus ou moins aisément les uns des autres. Parmi ces groupes hétérogènes, des conditions d'isolement, naturelles ou artificielles, peuvent provoquer des différences qui aboutiraient

éventuellement à former quelque chose de racial, si quelque bouleversement parachevait cette ségrégation. Mais, dans les conditions présentes, ce que nous voyons se former, temporairement, ce sont simplement des *types :* types nationaux, types locaux ou provinciaux (en tenant compte, pour la France par exemple, de ce que les provinces antérieures à la division en départements n'étaient déjà plus que des régions surtout administratives), types familiaux (comme ceux des Habsbourgs ou ceux des Bourbons, ces derniers pris parfois pour des Juifs !), ou types franchement artificiels (sociaux ou professionnels).

Chercher, sous tout cela, quelque chose de racial, est déplacer des questions qui se présentent, dans le domaine spécifiquement humain, de toute autre façon que dans ceux de la zoologie et surtout de l'élevage ; dans celui de la zoologie, tout est l'œuvre de la seule nature ; dans celui de l'élevage, tout est soumis à des règles comme n'en connut jamais, vraisemblablement, aucune société humaine. L'homme s'affranchit de plus en plus des lois naturelles caractérisant chacun de ces deux cas. La vie sociale l'a soumis, à la longue, à une biologie spéciale. Sans échapper totalement, il s'en faut, à la biologie générale, les questions humaines relèvent, pour l'ensemble, de la sociologie, et, pour le particulier, de tout ce qui est accessible à la culture individuelle, physique et autre. Sur ces deux terrains, de telles questions se posent avec assez d'ampleur et d'acuité pour qu'il n'y ait pas, empiétant sur d'autres, à leur en donner davantage.

HENRI NEUVILLE

DU CONGRÈS DE NUREMBERG AUX DISCOURS DE BERLIN

Au cours de l'année 1924, toute remplie des désastres de l'Allemagne et de ses querelles, Adolf Hitler, méditant dans la citadelle de Landsberg am Lech, où l'avait fait incarcérer le jugement du tribunal populaire de Munich, sur les destins du mouvement qu'il avait lancé, définissait déjà les canons du parti national-socialiste des travailleurs allemands. « Puisque les voiles noirs de la Mecque ou la magique attirance de Rome, expliquait-il, procurent incontestablement aux religions, dont ces deux villes sont le siège, une force faite de l'unité intérieure et de la soumission à l'homme qui incarne l'idée, c'est le signe que l'on n'attachera jamais trop d'importance à l'existence d'un centre géographique et politique. » Et, après avoir vanté la puissance de la parole et célébré la force du fanatisme, il concluait que ce n'est point en cherchant des compromis avec les opinions philosophiques de l'antiquité, à peu près semblables aux siennes, que le christianisme a atteint sa grandeur, mais bien en défendant, avec une intolérance inflexible, son propre enseignement.

Qui examine aujourd'hui la prodigieuse ascension d'Adolf Hitler de 1919 à 1933, et de la prise du pouvoir au moment présent, doit reconnaître que sa règle a été la mise en action de ce jugement.

Devant les vieux murs de Nuremberg, décorés de palmes et de lauriers d'or, sous le flot des étendards couvrant chaque maison, dans le bruit d'océan de l'incessante marche des

légions hitlériennes, dans le rythme obsédant des fanfares et sous les voûtes de lumière des projecteurs qui bâtissent pour les nuits du Parteitag de fantastiques palais, l'étranger voit surtout la féerie du spectacle. Depuis le Congrès de 1934, dont Leni Rieffenstahl a réuni de longues et impressionnantes images dans le film *Triomphe de la volonté*, la presse de toutes les nations a pris coutume, en effet, de faire accréditer ses représentants à Nuremberg. Le Congrès du parti national-socialiste est devenu ainsi un événement international, comparable à quelqu'une de ces Conférences dont on attendait, dans les illusions de l'après-guerre, qu'elles nous préparent, au son des jazz, la paix et la prospérité.

Désormais, les envoyés spéciaux s'en vont donc au mois de septembre à Nuremberg. Et souvent ils semblent compter que, de ce mont Sinaï, la foudre va tomber sur l'Europe. S'ils se trouvent déçus, ils recueillent avec soin les traits éclatants, détachent parmi d'innombrables discours, dont ils se gardent d'entendre le texte et à plus forte raison de pénétrer le sens, les paroles capables, à leur avis, d'avoir un grand retentissement. Cette besogne accomplie, il leur reste encore à commenter les pensées qu'ils prêtent à M. Hitler et à nous décrire sa personne et ses comportements.

Mais est-ce bien suffisant pour donner aux lecteurs une image exacte des Congrès de Nuremberg? Pour ma part, j'éprouve des doutes. Je pense que les choses qui s'y disent et celles qui s'y préparent sont plus importantes que celles qui s'y voient et que si elles ne justifient pas, à priori, une attention inquiète, elles méritent cependant la plus sérieuse considération.

Poussant une comparaison que j'ai été, je crois, le premier à faire et qui est devenue maintenant banale, on soutiendrait aisément que le Congrès de Nuremberg est le concile annuel de la religion hitlérienne. Là, se définissent les dogmes, là sont lancées les encycliques. Le national-socialiste ne s'offusque pas, bien au contraire, de voir sa foi présentée comme celle d'un mouvement religieux. Il est un croyant, un apôtre et un fanatique. « Quand des cœurs se brisent, quand des âmes désespèrent, a écrit Adolf Hitler, alors des ombres du passé sortent ceux qui ont su faire reculer la détresse et les inquiétudes humaines, l'outrage et la misère, la servitude intellec-

tuelle et la contrainte corporelle : ils laissent tomber leurs regards sur les mortels désespérés et leur tendent leurs mains éternelles. Malheur au peuple qui a honte de les saisir. » Cet appel au prophète de la résurrection est le levain du national-socialisme. Il entraîne à la suite du maître les disciples au cœur fervent. Cette année, on trouvait partout, à Nuremberg, une estampe représentant le Führer debout et parlant devant une table autour de laquelle sont assis des compagnons extasiés. Comme légende, ces mots : *Au commencement était le verbe...* C'est une image de missel. Bien d'autres témoignages confirment une impression qui va chaque année s'affermissant. Mais laissons ce parallèle afin de dégager les enseignements du Congrès de 1937.

Cinq manifestations oratoires le dominent : la proclamation annuelle du Führer, lue à l'ouverture du Congrès par le chef du district bavarois Wagner, les discours d'Adolf Hitler et de Rosenberg sur la culture, un discours d'Hermann Göring aux ouvriers et enfin le discours de clôture du Führer. Je transcris ici des notes quotidiennes destinées à en donner un résumé fidèle.

7 *septembre.* — L'incomparable représentation des *Maîtres chanteurs*, que le Führer veut placer comme préface aux travaux du Congrès, s'est déroulée hier soir en sa présence devant tous les dignitaires du régime et devant les représentants du corps diplomatique déjà arrivés à Nuremberg. Peut-être était-elle encore plus parfaite que celle de l'an dernier. La même interprétation : Rudolf Bockelmann et Maria Müller, qui partaient pour Paris ce matin par un avion spécial à six heures, Eugen Fuchs et Josef von Manovarda. Atmosphère étonnante et succès prodigieux.

Ouverture du Congrès au Luitpoldhalle avec le cérémonial accoutumé. Après l'appel des morts, fait par Victor Lütze, devant le drapeau taché de sang du putsch de Munich, M. Adolf Wagner a lu, comme d'habitude, la proclamation du Führer. Elle rappelle d'abord que le premier Congrès de Nuremberg s'est tenu il y a dix ans, au mois d'août 1927, succédant à une Assemblée convoquée à Weimar en 1926, afin de refaire après les épreuves des deux années précédentes les cadres du parti. Pour la première fois, le dimanche 19 août 1927,

huit mille partisans, après avoir marché durant de longues heures, étaient réunis dans la vieille cité impériale. Déjà le principe de ces assises était que cette revue générale ne devait pas s'ordonner sur le modèle des partis parlementaires. Pas de discussions contradictoires, mais toujours et partout la décision d'un homme responsable succédant à des entretiens préalables. Le but du Congrès est la proclamation souveraine des buts. Ainsi il est devenu peu à peu la grande fête de la communauté. « Si cela paraît aujourd'hui chose toute naturelle, ajoute Adolf Hitler, ce n'en était pas moins, il y a dix ans, la manifestation révolutionnaire d'un parti montant à l'assaut de l'État, ce même parti qui passe maintenant dans le même lieu la grande revue de la nation allemande conquise par le national-socialisme. » Et voilà encore, sous la plume du Führer, la justification pratique de ces immenses assises humaines et des formidables constructions sortant de la terre et qui doivent porter jusque dans les âges lointains le souvenir des premières réalisations du national-socialisme.

Comment, en effet, le paysan dans son village, l'ouvrier dans son atelier ou sa fabrique, l'employé dans son bureau, pourraient-ils tous saisir l'ampleur du résultat d'ensemble de leur lutte et de leurs innombrables sacrifices personnels? Mais une fois dans l'année, à l'occasion de la revue générale du parti, ils sortent du cadre modeste de leur petite existence, et tous réunis ils voient et reconnaissent la grandeur de la lutte et la grandeur du succès! Alors, beaucoup d'entre eux peut-être éprouvent pour la première fois l'imposante certitude que leurs soucis et leurs peines individuellement subis n'ont pas été inutiles, mais que, de tout cela, a pu surgir le résultat immense, et que même les nombreux petits insuccès qu'ils ont constatés étaient insignifiants en face du résultat d'ensemble de la lutte de notre mouvement et insignifiants aujourd'hui en face de tout leur peuple.

Préludant sans doute à ce qui sera le thème essentiel de ce Congrès de 1937, placé sous le signe du travail, comme ce fut le thème dominant de celui de 1936, placé sous l'invocation de la liberté reconquise, Adolf Hitler revient à la mission du national-socialisme :

Mes camarades allemands et allemandes.

Nous vivons dans une époque d'une grandeur historique inouïe. Sans doute, tous les siècles ont vu des peuples monter ou tomber, des États surgir ou s'effondrer dans des guerres ou des révolutions. Mais il est rare que se produisent dans la vie des peuples des secousses qui pénètrent jusqu'aux derniers fondements de l'édifice social et menacent ou même détruisent l'ordre social lui-même!

Or, qui donc, aujourd'hui, refusera de voir ou osera nier que nous nous trouvons actuellement au milieu d'une lutte dans laquelle il ne s'agit point de problèmes de frontières entre des peuples ou des États, mais de la question du maintien ou de la destruction de l'ordre social traditionnel et des civilisations qui s'y rattachent? L'organisation de la société humaine est menacée. Ce n'est pas seulement l'édifice d'un État qui s'effondre, c'est une confusion des langues, c'est une nouvelle division de l'humanité qui s'est abattue sur les peuples. Ce qui, construit pendant des millénaires, paraissait établi et solide pour l'éternité, se révèle maintenant vermoulu et faible. Partout, autour de nous, nous entendons craquer la structure du contrat social intérieur qui existe parmi les hommes et nous assistons à l'écroulement de certaines réalités qui étaient déjà des plus vermoulues.

Dans ce trouble, l'Allemagne et l'Italie amies (déjà s'annoncent les discours de Berlin) peuvent être considérées comme des asiles solides et sûrs; parce qu'ayant reconnu à temps les faiblesses de l'ordre social bourgeois, elles se sont efforcées toutes d'eux d'obtenir une reconstruction au moyen d'une régénération disciplinée : « Que l'univers entier autour de nous se mette à brûler, l'État national-socialiste sortira comme le platine de l'incendie bolcheviste ! »

Parmi les problèmes qui dominent l'époque, le problème social est partout. Le plus difficile, celui du chômage, l'Allemagne l'a résolu complètement. Il n'existe plus sur son territoire de véritables chômeurs, on peut même dire que, dans de nombreux domaines, notamment celui de la main-d'œuvre qualifiée, il y a aujourd'hui pénurie. Il n'y a en Allemagne ni économie socialisée, ni économie libre : il y a seulement une économie nationale ayant des obligations envers le peuple et par là envers l'État, son représentant. Si elle remplit sa tâche, c'est bien, et l'État ne peut que s'en réjouir. Mais si elle se révèle par hasard incapable ou de mauvais vouloir, alors ceux qui dirigent la communauté ont à chercher d'autres voies pour satisfaire aux nécessités collectives.

« Au reste, poursuit le Führer-chancelier, il n'y a dans notre économie qu'une seule question qui nous inspire depuis des années de constants soucis, c'est la difficulté de ravitaillement en vivres, parce que l'espace vital dont dispose l'Allemagne est trop réduit. De là, la revendication coloniale. De là aussi, en attendant que cesse « l'incompréhensible » opposition des autres aux justes demandes allemandes, le plan de quatre ans et la nécessité des disciplines collectives. »

Mais, à côté de ces ombres, que de clartés sur l'avenir dues au national-socialisme ! D'abord le traité de Versailles est mort, ensuite l'Allemagne est libre, enfin sa liberté a pour garant sa puissance militaire reconstituée.

La communauté naturelle d'intérêts entre l'Allemagne nationale-socialiste et l'Italie fasciste s'est montrée de plus en plus comme un élément qui garantit l'Europe contre la folie et le chaos. Notre accord avec le Japon sert la même tâche, celle de la défense solidaire face à une agression dirigée contre le monde civilisé, agression qui peut se produire aujourd'hui en Espagne, demain en Orient ou après-demain, peut-être, ailleurs. En nous tous vit la forte espérance que d'autres puissances veuillent comprendre les signes du temps, afin de renforcer ce front de la raison, ce front destiné à protéger la paix et la civilisation.

Telle fut l'encyclique qui ouvrit les travaux du Congrès. Elle ne porte qu'un enseignement nouveau : l'affirmation et la justification de la collaboration qui, pour beaucoup de fidèles, ne paraissait pas et ne paraît point encore devoir être article de foi.

8 *septembre.* — Journée du service de travail, déjà bien souvent décrite par des spectateurs émerveillés de cette extraordinaire revue de l'armée brune manœuvrant à travers le Zeppelinwiese, la pelle argentée sur l'épaule. Il y a une innovation dans le défilé de 1937 : des jeunes filles y prennent part et jupes noires et corsages blancs déroulent sous les tribunes leurs immenses rubans ordonnés. Discours du Dr Hierl, chef suprême du Reichsarbeitsdienst et ordonnateur de cette cérémonie. Réponse d'Adolf Hitler. Elle tourne autour du refrain des stances alternées des récitants.

Nous sommes les porte-étendards
Des temps nouveaux.

Exaltation du travail et de la fraternité allemande sous le signe de la croix gammée.

Le soir, dans la salle de l'Opéra, où l'on entendait hier la représentation des *Maîtres chanteurs*, se tient la traditionnelle séance dédiée à la culture. Le Dr Goebbels distribue les prix de l'année, notamment le prix qui, dans l'Allemagne nationale-socialiste, a remplacé le prix Nobel décerné à un émigré. C'est le fameux chirurgien de la clinique berlinoise de la Charité, le Dr Sauerbruch, qui en est le bénéficiaire. Ensuite, M. Rosenberg, qui est également couronné, prononce l'exposé traditionnel.

Très curieuse dissertation sur la montée du national-socialisme et sur ses origines. M. Rosenberg, l'une des têtes pensantes du parti, son historien et son philosophe, dont le visage aux traits réguliers et fins éclairé par des yeux gris-vert d'une teinte étonnante, unit les caractères des peuples nordiques à ceux des enfants du Rhin, expose que le mouvement nazi est non seulement une révolution politique, mais une révolution intellectuelle. Autrefois, la Révolution française de 1789 détruisit un régime devenu vermoulu et partit à la conquête du monde, non seulement avec ses armées, mais aussi avec ses idées, et il se trouva que, dans le camp même de la Sainte-Alliance, destinée à combattre la France, il y avait des partisans enthousiastes de la Révolution française.

De nos jours, continue M. Rosenberg, avec l'augmentation des populations, avec la naissance des grandes cités, avec le renforcement de l'élément juif, l'idée démocratique amorphe (qu'il ne faut pas confondre avec les mouvements des peuples qui, avant 1789, arrachaient aux souverains les droits du peuple) eut pour conséquence l'affaiblissement de toutes les forces constructives. La guerre mondiale, avec ses conséquences, ébranla toutes les nations jusqu'en leurs fondements et la révolte mondiale bolcheviste surgit comme une torche incendiaire, menace de destruction aux yeux de tous ceux qui voulaient encore voir clair. Et, du point de vue de l'histoire du monde, la démocratie est aujourd'hui, en face du bolchevisme, dans le même désarroi intérieur que l'était jadis la Sainte-Alliance en face de la révolution démocratique. Les régimes qu'on appelle démocraties regardent l'incendie mondial allumé par le bolchevisme, en restant dans une attitude aussi lamentablement aveugle et apeurée que celle des lapins devant le serpent à sonnettes. Les démocraties ne peuvent pas plus lutter vraiment contre le bolchevisme que la Sainte-Alliance contre la Révolution française, parce que, dans bien des cas, les bolchevistes tirent les dernières conséquences de leurs propres idéologies. En face d'une force agressive et concentrée, le laisser-aller démocratique est forcément inapte, politiquement et dans le domaine du caractère, à dompter les puissances de notre époque.

Donc le mot d'ordre « ni bolchevisme, ni fascisme » formule simplement l'impuissance intérieure et marque une inaptitude à considérer les problèmes du temps. La question devant laquelle l'Allemagne s'est trouvée placée en 1919 est devenue aujourd'hui celle de toute l'Europe.

Jadis Rome s'est vue en face d'un dangereux foyer de pestilence en Méditerranée. Carthage était alors un centre où tout ce qui représentait l'Asie Mineure s'était fixé, et étendait vers Rome ses forces dissolvantes. Mais l'inflexibilité de l'État romain réussit à détruire au moins ce poste avancé. Rome accomplit à cette époque un acte culturel de tout premier ordre, mais elle ne put pas en tirer les conséquences biologiques pour son grand empire, parce

que les véritables fondateurs et soutiens de cet État étaient déjà de venus trop faibles du point de vue du sang.

Alors M. Rosenberg en vient au rôle des églises :

Nulle part, dit-il, elles n'ont été capables d'appeler les populations à l'action libératrice contre le bolchevisme athée et sanglant. Bien plus, des dirigeants de l'Église vont jusqu'à attribuer à ce bolchevisme d'imaginaires idées chrétiennes.

L'archevêque de Canterbury a déclaré, du haut de la chaire, qu'il s'efforçait de faire comprendre aux maîtres de Moscou qu'ils avaient une religion consciente, « qui suivait la même ligne que la religion chrétienne »...

Et lorsqu'à la suite de ces incroyables déclarations, il fut attaqué, il écrivit dans l'organe anglais des bolchevistes de salons que c'était une faute de ne pas reconnaître qu'en Espagne et en Russie, malgré bien des choses regrettables, il y avait aussi des traits d'origine chrétienne.

« De ce nombre étaient, disait-il, les efforts tendant à remplacer dans la vie économique le mobile du profit par celui du service, à donner à tous les citoyens la même sécurité et à supprimer les barrières de classe et de race. Sous ces idées de la Russie, on retrouvait l'individualisme et l'universalisme, qui n'étaient certainement pas étrangers au christianisme, et qui étaient attaqués en Europe centrale, précisément parce qu'ils étaient chrétiens. » Et l'archevêque ajoutait : « Je souhaite que ces idées pénètrent aussi en Angleterre et qu'elles soient admises, s'il plaît à Dieu, pacifiquement et non par des moyens violents. » Mais le comble de la démagogie est atteint, lorsque l'archevêque déclare que nous autres, nationaux-socialistes, nous combattons le bolchevisme précisément à cause de son contenu chrétien ! Par ailleurs il n'explique pas comment on pourrait introduire pacifiquement en Angleterre les incendies d'églises et les meurtres de prêtres.

Si l'on demande, conclut M. Rosenberg, quelle est la cause de cette aberration, on ne peut faire qu'une réponse : à savoir que si les représentants spirituels du passé haïssent le marxisme, ils ne le persécutent pas cependant avec autant de rigueur qu'ils combattent le mouvement national-socialiste.

Ils veulent bien accepter un État qui garantit leur traitement, qui les protège des voleurs, qui punit les voleurs et qui donne à eux-mêmes la possibilité et de faire leurs voyages et de tenir leurs conférences en toute sécurité. Mais ils ne veulent pas d'un État qui est le représentant d'une doctrine, qu'un peuple tout entier a créé pour défendre ses particularités de race. Ils ne combattent donc pas le nouveau mouvement du point de vue de la foi chrétienne, mais ils jugent seulement les faits du point de vue de leur domination dans la nation.

Après cet exposé, où l'on attendait des attaques plus violentes contre le clergé catholique ou protestant et même contre la papauté, mais dont l'âpreté contenue et comme émoussée déçut beaucoup d'auditeurs et leur fit dire : « C'est de bonne tactique ; le Vatican escomptait peut-être le bénéfice d'une persécution, il n'aura eu que de justes avertissements ! » le

Führer-chancelier Adolf Hitler se dirigea vers le pupitre installé sur la scène pour parler de la culture et du national-socialisme. Ce fut un discours d'une mise en train un peu lente, où l'orateur chemina parfois parmi des détours inattendus, mais un discours rempli de vues singulières et frappantes. D'abord, Adolf Hitler montra que la faculté d'expression artistique est un don très rare parmi les peuples et que c'est à ce don que se reconnaît leur primauté. Impossible de concevoir le développement d'un peuple sans l'artiste et son œuvre et il serait inimaginable de dilapider le patrimoine artistique d'une nation. Pourtant, il y a des sélections à faire, et c'est une impérieuse nécessité de soumettre très souvent à un examen critique la valeur intrinsèque d'une œuvre d'art. Dans cet examen, le principe suprême devra toujours être de savoir si, à l'époque où l'œuvre d'art a été réalisée, elle marquait un progrès ou une régression. « Le génie, poursuit M. Hitler, c'est l'individu ; la production de qualité moyenne sera toujours l'œuvre de la masse. C'est là la meilleure preuve de l'inanité de ce qu'on appelle notre « art moderne », car celui-ci s'efforce consciemment de remplacer la réalisation du génie par une réalisation de masse. En effet, il pourrait très bien exister un grand artiste nouveau et, si l'on veut, vraiment moderne, mais il ne peut y avoir un art de l'an de grâce 1937 ou 1940 ! »

Mais je m'aperçois qu'il est fort malaisé de donner une idée complète de ce discours. On a l'impression de déambuler à travers une cathédrale sombre, où des traits de lumière mettent tout à coup en valeur quelques parties étonnantes, et c'est avec quelque stupeur que l'on découvre que le prodigieux orateur qu'est Adolf Hitler peut, après tant d'appels populaires, prononcer devant les élites de son parti la plus ardue des conférences sur la philosophie de l'art. Cependant j'en veux détacher encore ce paragraphe :

On ne peut nier qu'au XIXe siècle, aux approches du XXe et au cours de ce dernier encore, le nombre des vrais grands artistes ait diminué dans la mesure même où augmentait le volume de la littérature d'art. N'est-il pas tragique de devoir constater que, au cours du siècle dernier, les génies de la musique se sont succédé d'une façon pour ainsi dire ininterrompue, jusqu'à ce que, en lutte constante avec la critique d'art, ils dussent se voir anéantis peu à peu, si bien que nous nous trouvons aujourd'hui dans un effrayant désert

musical? Il nous est venu d'innombrables collaborateurs pour de spirituelles revues musicales, mais nous avons perdu les compositeurs qui créent!

Quand nous considérons l'état véritable des choses, le chemin que nous avons à suivre pour retourner à un art bien équilibré ne tarde pas à se dessiner à nos yeux.

Mais, en fin de compte, le fait que le sort nous refuse en ce moment cette abondance de compositeurs, qui, tout particulièrement dans les deux premiers tiers du siècle passé, avaient si bien su consolider la gloire de notre musique allemande, n'est peut-être pas aussi tragique qu'il le paraît au premier abord. Car ces derniers avaient, heureusement, tant produit, tant créé, que nous pouvons nous flatter d'accomplir déjà une tâche artistique, si nous nous efforçons de faire connaître au peuple allemand leurs chefs-d'œuvre de la meilleure façon.

Car combien d'Allemands prennent vraiment d'intérêt aux grandes créations musicales de notre propre peuple, ou des nations qui nous sont apparentées? Ne vivons-nous pas dans un monde où un petit groupe de parasites, sursaturés et blasés, se dégoûtent de nos plus grandes créations — ceci par manque d'occupations suffisantes dans d'autres domaines — tandis que d'innombrables millions d'hommes, au cœur beaucoup plus ouvert, ne trouvent pas même la possibilité d'entrer en contact avec ces œuvres?

Au fond, combien d'Allemands y a-t-il donc qui connaissent vraiment les grands chefs-d'œuvre de notre art? Et surtout, combien y a-t-il d'Allemands qui aient été éduqués de façon à pouvoir comprendre et apprécier ces chefs-d'œuvre? Et n'est-ce pas un fait tristement caractéristique de notre époque que de devoir constater que certaines villes, qui, il y a cent ans, possédaient déjà un opéra avec deux mille places pour cinquante mille habitants, n'ont toujours que ce même opéra, temple solitaire de la musique, quoique le nombre d'habitants de ces mêmes villes soit douze fois plus élevé qu'alors. Et encore faut-il ajouter que les règlements de police ont rendu nécessaire une diminution considérable du nombre des sièges.

Faut-il nous étonner si, par suite du fait qu'on a tellement négligé des millions et des millions de nos concitoyens, de grandes valeurs artistiques existantes vont se perdant peu à peu, parce que la vie ne leur a jamais donné ce vigoureux coup d'épaule, décisif souvent pour le développement de la carrière d'un individu. Je crois que, pour l'histoire de notre pays, tout aussi bien que pour les générations qui nous suivront, le mieux que nous puissions faire est de cultiver avec vénération ce que les grands maîtres du passé nous ont laissé...

C'est donc la première grande tâche du Troisième Reich que d'entretenir soigneusement les grandes œuvres culturelles du passé et d'essayer de les rendre accessibles aux grandes masses de notre peuple. Et ceci aussi avec intelligence, d'une manière large et raisonnable, car il va sans dire que l'homme, fatigué du travail de la journée ou tourmenté par les soucis, n'est pas toujours disposé, le soir, à saisir de durs problèmes artistiques ou à les rouler dans sa tête avant de s'endormir.

Par là, Adolf Hitler rejoint la tâche essentielle de son mouvement national-socialiste, celle dont il disait déjà en 1924 : « Nous devons éviter tout ce qui pourrait diminuer ou affaiblir nos positions d'action sur les masses, non pas pour des raisons « démagogiques », mais en reconnaissant simplement qu'au-

cune grande idée, si sacrée et si élevée qu'elle paraisse, ne peut se réaliser sans la force puissante des masses populaires. »

Et convient-il de parler maintenant du discours adressé, le 11 septembre, aux ouvriers d'usine par le général Göring, sur ce thème : « Ce qui est décisif pour nous, c'est de former le caractère du jeune travailleur, afin qu'il soit indissolublement attaché à l'Allemagne et voué à elle et qu'il suive l'exemple du Führer, le premier ouvrier de la nation »? Faut-il parler encore du discours de clôture, par lequel Adolf Hitler lui-même résumait les travaux du Congrès de 1937 et où il se campait de nouveau, face au bolchevisme, en champion de l'ordre européen?

Au reste, proclamait-il (avec le dessein médité de faire aux passages trop fameux de *Mein Kampf* le commentaire souvent réclamé de lui), nous avons eu par exemple, avec une France nationale, naturellement bien des difficultés au cours de l'histoire. Mais nous sommes pourtant, en quelque manière, de la même grande famille des peuples d'Europe ; et surtout, quand nous regardons tous au tréfonds de nous-mêmes, nous ne voudrions, je crois, voir absente aucune des vraies nations civilisées d'Europe, ni ne souhaiterions en voir une disparaître. Nous ne nous causons pas uniquement, d'une nation à l'autre, maintes difficultés irritantes et bien du mal, mais nous sommes aussi redevables les uns aux autres d'une immense fécondation réciproque. Nous nous sommes donné réciproquement des modèles, des exemples et des enseignements, de même que nous nous sommes réciproquement fait don de maintes joies et d'immenses beautés. Si nous sommes justes, il nous faut reconnaître que nous avons toutes raisons moins de nous haïr que de nous admirer d'une nation à l'autre.

Mais dans cette communauté de nations civilisées européennes, le bolchevisme mondial juif est un élément absolument étranger, qui n'apporte pas la moindre contribution à notre économie ou à notre culture, et ne fait que créer le trouble, qui ne peut montrer dans une revue internationale de la vie européenne et mondiale une seule œuvre positive, mais peut montrer seulement des tableaux de propagande, des chiffres mensongers et des affiches servant à des campagnes d'excitation.

C'est à ces paroles que M. Mussolini fit allusion dans son discours du Maifeld, de Berlin, lorsqu'il rappela qu'on avait entendu à Nuremberg un appel au réveil de l'Europe et qu'il sembla professer quelque scepticisme sur la réalisation très prochaine de ce grand souhait : « Je ne sais si et quand l'Europe se réveillera, car des forces secrètes que nous connaissons bien sont à l'œuvre pour transformer une guerre civile en incendie mondial. » Mais cette croyance, cette foi dans la mission que les fautes des autres ont sans doute trop bénévolement offerte aux vœux passionnés d'Adolf Hitler, elles n'en

sont pas moins le ressort plus vigoureux chaque jour du national-socialisme.

S'il me fallait résumer en une phrase l'impression dominante du Parteitag de 1937, je dirais, avec l'ambassadeur à Berlin d'une très grande puissance, notre amie et notre principale associée, lequel me confiait à Nuremberg le jugement qu'il retirait du spectacle et de ses entretiens avec le Führer-chancelier : « Mon impression est celle d'une confiance accrue, confiance dans le régime, confiance dans la force de ses organisations, confiance dans la mission. »

Nous sommes l'ordre et nous voulons la paix, tel fut, deux semaines après le Congrès de Nuremberg, le fond des discours de Berlin. Que les deux « dictateurs », qui se défendent d'ailleurs d'être des dictateurs, aient pu, après l'entrevue de Venise, après la mobilisation d'une partie de l'armée italienne face au Brenner et après la conférence de Stresa, affirmer devant le monde leur indissoluble amitié et leur inébranlable entente, c'est un sujet de méditations assez mélancoliques.

FERNAND DE BRINON

PAUL DE SAINT-VICTOR

OU

LA CRITIQUE D'ALENTOUR

Un livre consacré à Saint-Victor, et qui est dû à M. Charles Beuchat, a paru cette année. Il a fourni à plusieurs chroniqueurs l'occasion de déplorer l'ingratitude de notre temps. Comment a-t-on pu laisser un aussi grand critique tomber dans l'oubli? Pourquoi *Hommes et Dieux* et *les Deux Masques* ne figurent-ils pas dans la bibliothèque de tous les « honnêtes gens »? L'indifférence de nos contemporains à l'égard des vrais lettrés est navrante. Est-ce assez même de parler de vrai lettré quand il s'agit de Saint-Victor? M. Beuchat n'écrit-il pas : « Paul de Saint-Victor, je vous évoque en compagnie de Victor Hugo, de Barbey d'Aurevilly, de Michelet et de Renan, étoiles au ciel de la littérature. Nous vous saluons, phares dressés sur la rive lointaine où nous n'aborderons jamais »? Et si, d'aventure, on ne se sent pas disposé à croire M. Beuchat aveuglément, ne peut-on invoquer le témoignage de Delacroix, qui, ayant lu un article de Saint-Victor sur le *Cid*, lui écrivait : « Je penserai à cela pendant quinze jours et j'en ferai de la meilleure peinture »? Celui de Barbey d'Aurevilly qui remercia un jour Saint-Victor en ces termes : « [Votre] plume éblouissante qui fait feu de diamants sur tout ce qu'elle touche »? Celui de Sainte-Beuve, suppliant son ami de réunir ses articles en volumes? Celui des Goncourt, criant dans un élan d'enthousiasme : « Vous faites parler le marbre »? Celui de George Sand, avouant : « Je vous ai toujours suivi avec l'adoration de votre talent »? Celui de Gautier, lançant

avec magnificence : « Les montagnes d'aromates de votre style oriental conserveront, *quelque mille ans de plus*, le corps divin de la belle Cléopâtre. » Et si ce n'est pas assez pour troubler notre époque injuste, doit-on s'adresser à Victor Hugo? « O frère de mon esprit — écrivait Hugo — je vous salue et je vous remercie. Quand l'édifice est bâti, c'est vous qui mettez sur le faîte le drapeau de la lumière... Vous incrustez dans ma muraille des bas-reliefs de marbre... *On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page.* »

Lisons donc Saint-Victor et tentons de connaître cet homme si magnifiquement loué et cette œuvre si oubliée. Matériellement la tâche est assez aisée. Si tous les articles de Saint-Victor n'ont pas été recueillis — il s'en faut de beaucoup — on a pourtant composé avec les meilleurs d'entre eux une dizaine de volumes et cela suffit pour nous éclairer. Quant à la vie du critique, avant de tenter M. Beuchat, elle a inspiré un volume à Alidor Delzant, qui fut un ami de l'écrivain. De plus, il n'est guère de mémoires littéraires du temps qui ne contiennent quelque anecdote relative à Saint-Victor. Comment ce qui touchait le critique eût-il pu laisser la postérité indifférente? N'était-ce pas un des hommes les plus importants de l'époque? Les jeunes (Bourget fut du nombre et l'atteste) n'attendaient-ils pas la publication de son article hebdomadaire avec une véritable impatience? Ne lisait-on pas tout haut ses feuilletons dans les salons? Lire n'était même pas nécessaire : au dire de Robert de Bonnières, on trouvait des fanatiques qui pouvaient les réciter par cœur.

*
* *

Le père de Saint-Victor, le comte Jacques Binsse de Saint-Victor, était né à Saint-Domingue en 1772. Il était passionnément catholique et royaliste. Venu en France, il lutta tour à tour contre la Révolution et l'Empire. Sous la Restauration, il fonda une librairie catholique qui ne prospéra point et publia une traduction d'Anacréon, qui lui valut beaucoup d'éloges. En 1840, il se fixa à Rome pour « collectionner ». Il semble que son fils lui doive le goût des images fastueuses, des antiquailles et de l'antiquité.

Paul de Saint-Victor naquit en 1825 à Paris. On l'éleva chez les Jésuites. Ses maîtres furent frappés par son intelligence, sa timidité et son « tempérament volontaire ». Après plusieurs expériences difficiles, le comte enleva le futur critique aux Jésuites de France pour le confier aux Jésuites de Rome. Leur système d'éducation devait être différent, car Saint-Victor, qui haïssait les premiers, fut enchanté des seconds. Ils savaient bien le grec et laissaient leurs élèves, s'ils en avaient le goût, s'enivrer de la grandeur des ruines romaines.

Revenu en France, Saint-Victor seconda d'abord son père dans des travaux d'érudition, puis devint secrétaire de Lamartine. Il essaimait déjà des articles critiques dans des journaux et des revues. En 1849, Lamartine l'attacha à la rédaction du *Conseiller du peuple* qu'il venait de fonder. En 52, Saint-Victor, dont les articles avaient charmé le public, fut réclamé par *le Pays*. On lui demanda un feuilleton par semaine, moyennant les appointements annuels de 4 800 francs. En 55, Gautier, ayant quitté *la Presse* pour *le Moniteur*, Saint-Victor le remplaça, et fut gratifié de 6 000 francs. En 1866, Girardin, lançant *la Liberté* et préparant le triomphe du journal à deux sous, s'attacha Saint-Victor, auquel il alloua 7 800 francs. En 71, enfin, Saint-Victor passa au *Moniteur*, où ses cinquante-deux articles annuels lui valurent 10 400 francs. Ces chiffres — importants pour l'époque — attestent la vogue grandissante de Saint-Victor. Il semble que le public alors ait tout aimé de lui : ses comptes rendus théâtraux, ses critiques de livres, ses études d'histoire, et ses chroniques artistiques (ses *Salons*). Pourtant, Saint-Victor attendit jusqu'en 67 pour publier en librairie son premier recueil d'articles : *Hommes et Dieux*, qui déclencha dans la critique une première vague d'éloges. Plusieurs autres volumes devaient suivre (*Anciens et modernes*, *Le Théâtre contemporain*, etc.) et tenir ses confrères en éveil jusqu'à la mort de l'écrivain (1881). Les deux derniers volumes de sa série théâtrale : *Les Deux Masques* ont été édités à titre posthume. On prévoyait aussi la publication d'une *Correspondance* qui n'a jamais vu le jour.

*
* *

La vie sentimentale de Saint-Victor, sans être de celles qui suscitent les biographies amoureuses, a retenu l'attention. Une personne que l'on ne nomme pas occupa le critique en 1849 et 1850. Nous ne connaissons de cette idylle que les lettres de Saint-Victor publiées par Delzant. Elles valent d'être lues, car elles éclairent sur le caractère de l'homme et nous permettent déjà d'apprécier quelques échantillons de ce style si goûté par les contemporains.

« *Et maintenant de l'amour, de l'amour, de l'amour* — écrit un jour Saint-Victor — *plein mon écritoire et plein mon cœur ! Ta divine lettre m'a enivré, elle a été pour moi la coupe de Psyché ! J'y ai bu toute ton âme, dans ce vin généreux d'éloquence et de poésie où tu la noies comme la perle de Cléopâtre... Ton style a le feu de tes lèvres et la langueur de ton regard. Tantôt je t'adore comme une sainte, tantôt je te livre aux bêtes de la chair dans le cirque de mon désir.* »

On n'est pas plus passionné. Pourtant aussi ardente que fût sa « flamme », Saint-Victor n'était pas de ces amants qui admirent tout chez leur maîtresse. Il y avait même en elle quelque chose qui l'exaspérait : elle n'aimait pas Stendhal. C'était le moment où Sarcey, About et toute l'école normale s'enivraient de Stendhal, qu'ils venaient de découvrir. Saint-Victor eût voulu que son inconnue servît ce nouveau culte. Elle résistait. Il s'en irritait :

« *Si Stendhal te laisse froide ou indifférente, ne me le dis pas, tu offenserais le fanatisme sombrement enthousiaste que j'ai voué à ce redoutable Sphinx.* La Chartreuse *et* le Rouge et le Noir *sont des breuvages suprêmes où s'épanchent ma soif et ma fièvre.* »

Dès l'année suivante, Saint-Victor était moins amoureux et moins exigeant. Il en était déjà à raconter à sa maîtresse les aventures qui le retenaient loin d'elle et ne lui laissaient plus le temps de se manifester que de loin en loin.

Pour s'excuser d'un silence de quinze jours, il écrit :

« *J'aime mieux vous dire la vérité en vous avouant que* [*ces quinze jours*] *ont été la proie d'une amourette rageuse*

comme une gageure et qui n'en a fait qu'une bouchée. La créature est une jolie marchande de tabac... Est-elle jolie? On m'en a fait compliment ; moi, je ne trouve pas, mais il y a de l'énergie dans sa façon d'être brune... »

On peut croire que la liberté de ses confidences ne plut qu'à moitié à l'« inconnue ». Leur liaison prit fin et bientôt, pour se consoler, l'ennemie de Stendhal ouvrit un salon littéraire — ce qui est faire une belle fin.

Il faut passer à l'année 1855 pour trouver un autre vestige de la vie amoureuse de Saint-Victor. A ce moment, nous l'avons vu, Gautier céda son feuilleton dramatique de *la Presse* à Saint-Victor. Il y eut quelqu'un que ce changement ennuya beaucoup. C'est la belle Alice Ozy qui réchauffa tant de cœurs sous Napoléon III. Gautier l'aimait et la célébrait en vers.

Sur la rose pompon de la bouche d'Alice,
Le jour vole un sourire, abeille au dard méchant.
Le soir, l'abeille part, et, tendre et sans malice,
La rose désarmée embaume le couchant.

Il la célébrait et la conduisait aux premières — ce qu'Alice appréciait beaucoup. Eh quoi, parce que Gautier n'était plus critique dramatique, son amie allait-elle être retranchée du tout-Paris? Elle eut la franchise d'exprimer ses inquiétudes à Saint-Victor. Il s'apitoya et lui offrit de remplacer Gautier. De ce jour, on les vit ensemble dans la loge de *la Presse*.

C'était une liaison. Mais, d'après Alice, elle était blanche...

« Saint-Victor était souvent nerveux, crispé, désagréable — a-t-elle écrit — mais il m'aimait bien et il avait de prompts retours. Il n'a pas été mon amant. Gautier et lui étaient des *cérébraux*. Du reste, fatigué de la vie qu'il menait, Saint-Victor avec moi était très calme. Un rien lui suffisait. Si dans la loge, au théâtre, je me déchaussais et lui abandonnais, durant la représentation, un pied dans sa main, il était au sixième ciel, heureux comme un roi ! Il ne demandait pas davantage. »

Alice ne s'en félicitait pas. Saint-Victor, un jour, désira la voir nue, la contempla longuement, n'y toucha pas. « Désir d'artiste. » Alice eut un peu peur. Ces *cérébraux* étaient bizarres. « Ils se mettaient parfois dans des états de surexcitation nerveuse qui les eût fait prendre pour des fous. » Gautier et Saint-

Victor amenèrent un jour à Alice le sculpteur Préault et lui « demandèrent comme une grâce de lui laisser voir son pied ». Et ce pied, Préault se précipita dessus et se mit à le couvrir de baisers. Oui ils étaient vraiment étranges; Alice craignait pour leur santé et pour la sienne : « Toutes ces choses qui commençaient et ne finissaient pas me troublaient et me faisaient du mal. Le lendemain j'avais les yeux cernés ! »

Après deux ans de ce régime — dont elle exagère peut-être la rigueur — Alice était mûre pour tomber dans les bras d'un homme plus charnel. About passa, il lui envoya ses livres. Elle les dévora et s'éprit d'un auteur aussi spirituel. « J'ai toujours été prise par l'esprit », disait-elle. Bientôt About et Alice partaient pour Rome — laissant Saint-Victor à ses feuilletons. A Rome, il est vrai, About oublia Alice à force d'enquêter partout sur les fautes politiques du pape. Elle revint en France, revit Saint-Victor qui n'était pas content, mais feignit d'oublier, et recommença de la conduire aux premières.

Il devait bientôt prendre sa revanche. Le 11 décembre 59, MM. de Goncourt, qui n'étaient pas bons, mais savaient voir, notent sur leur journal les incidents extraordinaires qui accompagnèrent la première de *la Tireuse de cartes*, de Victor Séjour et Mocquard, à la Porte-Saint-Martin. La pièce était absurde et les femmes du monde, séduites, murmuraient : « Oh ! que c'est bien écrit ! » Les Goncourt étaient dans la loge de Saint-Victor. Celui-ci avait la bouche crispée, le visage fermé. Sur la scène, un « petit séraphin gothique » débitait son rôle, sous le regard fixe du grand critique. C'était Lia Rachel [Lia Félix], la sœur de la célèbre tragédienne. Au rideau du quatrième acte, Saint-Victor, qui n'écoutait qu'elle, cria d'une voix timide : « Lia toute seule ! Lia toute seule ! » Ce n'était pas le vœu du public, qui, pour rappeler l'ensemble de la troupe, hurla « Tous ! Tous ! » En face au balcon des secondes « l'ancienne, la délaissée, l'Ariane, Ozy en personne, plongeait sur l'ingrat en remuant à grand bruit un immense éventail noir, au milieu de rires ironiques... »

Maintenant tout le monde savait ; le changement de pied de Saint-Victor venait de prendre la valeur d'un événement bien parisien, croustillant et mémorable. Après la représen-

tation, le critique fonça sur sa conquête, qui, entourée de complimenteurs, et ne sachant trop si elle devait davantage se féliciter de triompher sur la scène ou en amour, répétait inlassablement : « Ah ! mes enfants ! Ah ! mes enfants ! »

*
* *

En tant que grand critique Paul de Saint-Victor eut évidemment parmi les écrivains beaucoup d'amis, mais ces amitiés furent le plus souvent traversées d'orages car il avait un caractère difficile. Sainte-Beuve le dépeint d'aspect « un peu froid, un noble port, un profil pâle, un mouvement de lèvres un peu silencieux, un peu dédaigneux ». Ce dédain s'alliait à une extrême susceptibilité. Saint-Victor, ayant reçu un jour une carte d'invitation d'une dame « qui désirait le connaître » fut irrité par la formule, pourtant banale « Madame C... restera chez elle le... » et, pour affirmer son indépendance, il renvoya le carton après avoir ajouté : « M. de Saint-Victor restera chez lui le... ». Avec ses amis, il lui arrivait de s'abandonner, c'étaient alors de grands épanchements. Ou bien il se lançait avec une ardeur incroyable dans d'immenses tournois oratoires. « La conversation me grise comme du Johannisberg », disait-il. Mais, alors qu'on l'avait quitté le soir sur de « chaudes étreintes », on le retrouvait le lendemain impénétrable et « rogue ». Il ne répondait plus alors à la main qu'on lui tendait qu'en avançant le petit doigt. Comme il avait les mains grasses, ses amis disaient qu'il offrait son « boudin ». Certains ont affirmé qu'il était timide. Devant madame Adam il déclara un jour qu'il *détestait* les gens qu'il ne connaissait pas. Elle le jugeait « fantasque ». « On se croyait son ami, écrit-elle, il vous accueillait en étranger ; devenait-on glacial avec lui, il se jetait à votre cou. »

Parmi les amis « littéraires » Théophile Gautier et Barbey d'Aurevilly furent les premiers en date. Des lettres « confraternelles » furent à l'origine des relations avec Gautier. Quant à Barbey d'Aurevilly, Saint-Victor fit sa connaissance dans un café. Saint-Victor était jeune alors, inconnu. Seul à une table, il écoutait de loin Barbey qui discourait devant des amis sur Heliogabale. Le jeune homme paraissant écouter mieux que

les amis, Barbey l'interpella. Ils se lièrent, se lurent leurs œuvres, s'admirèrent, prirent beaucoup de repas ensemble, puis se refroidirent. Après la mort de Saint-Victor, Barbey d'Aurevilly retrouva la chaleur d'antan. Il fit un bel article où il le compara au « soleil », et affirma qu'il était plus artiste que Saint-Simon.

Mais l'amitié centrale de Saint-Victor fut celle des Goncourt. Leur journal est rempli de son nom. Ils se voyaient sans cesse, voyageaient ensemble, se retrouvaient chez des amis communs. Pourtant, les Goncourt se plaignirent, dès le début, de ses « froideurs subites ». Mais ce qui les brouilla, ce fut la passion du critique pour l'antiquité. Les Goncourt y avaient fait une allusion maligne dans leur roman *Charles Demailly*, où ils avaient peint Saint-Victor sous les traits de Semonville et l'on devinait leur impatience. Il est vrai que Saint-Victor, qui tantôt se proclamait latin, tantôt criait : « Moi, qui suis Grec », avait une façon de vénérer Rome et la Grèce assez difficile à supporter [1]. Un jour, au dîner Magny, comme il avait essayé d'écraser Balzac et les écrivains modernes en général, par des comparaisons avec Homère, Edmond de Goncourt osa déclarer que personnellement il lisait *Adolphe* avec plus de plaisir que l'*Iliade*. « C'est à se jeter par la fenêtre quand on entend des choses comme cela ! » hurlait Saint-Victor. Les yeux lui sortaient de la tête... Il trépignait, et beuglait. « Les Grecs sont indiscutables. Tout est divin chez eux. »

Sa voix, dit Sainte-Beuve, qui assistait au combat, prenait des « accents vibrants et comme métalliques ».

On se calma, on s'apaisa, on se réconcilia. Mais trois ans plus tard, au même dîner Magny, la scène recommença. Les Goncourt avaient osé écrire que l'antiquité est le « pain des professeurs ». Pour se faire pardonner leur blasphème ils expliquèrent qu'ils préféraient Hugo à Homère. Comme Saint-Victor avait un culte pour Hugo, on espérait l'apaiser par ce biais. Peine perdue. « Saint-Victor, devenu positivement fou furieux, se remet à hurler avec sa voix de zinc et ses cris d'aliéné que c'est impossible à entendre, que

1. La première représentation de la *Belle Hélène* provoqua chez Saint-Victor une indignation frénétique. Il lui sembla qu'on profanait ses dieux et il déclencha aussitôt une campagne contre Meilhac et Halévy.

nous insultons la religion des gens intelligents, etc... »

Après cet éclat, les relations entre les Goncourt et Saint-Victor devinrent tout à fait froides. Ils ne se virent plus guère qu'au dîner Magny, puis au dîner des *Spartiates*, chez Brébant. Après la mort de Jules, il y eut entre Edmond et Saint-Victor une tentative de réconciliation. Mais tout cessa de nouveau, Saint-Victor ayant rencontré au chevet de son ami, malade, une personne qu'il n'aimait pas.

Avec Flaubert, Saint-Victor finit également par se brouiller. « Je ne supporte pas la compagnie d'un monsieur désagréable », expliqua un jour Flaubert, qui prenait ses dispositions pour éviter Saint-Victor. Avec Hugo, les relations demeurèrent bonnes. Hugo avait pris la bonne méthode. Il lui adressait sans faiblir des éloges dithyrambiques. Par exemple : « Rien n'échappe à votre puissant esprit, vous illuminez le diamètre entier d'une œuvre et votre lampe-étoile, après avoir exploré le sommet, reparaît au fond de l'abîme » ou encore : « Que vous avez bien fait de réunir ces pages en volumes ! Pages splendides, volume magnifique, poignée d'étoiles. Votre éclatant esprit dégage une illumination ! » Mais, avec cela, Hugo voyait peu Saint-Victor. Pourtant il le convia à Guernesey en 78. « Ma maison est pleine et plus que pleine et d'ailleurs inhabitable pour un hôte tel que vous, mon admirable et cher ami. Mais c'est égal, venez ! Vous vous logerez sans peine aux environs et je vous offre la table matin et soir... Venez, je vous en prie. Amenez votre belle et charmante fille (Saint-Victor avait eu une fille de Lia Félix). » Saint-Victor passa donc quelques jours auprès du maître et envoya aussitôt à l'un de ses amis une description enthousiaste du « château du bon génie ».

Parmi les amis de Saint-Victor, il faudrait citer encore Arsène Houssaye, Burty et Charles Blanc, en compagnie de qui le critique fit de nombreux voyages en Espagne, en Belgique, en Suisse, en Italie. Car Saint-Victor adorait les voyages qui n'interrompaient pas ses nécessaires lectures — et souvent les rendaient particulièrement profitables. C'est ainsi que Saint-Victor nous conte dans *les Deux Masques* qu'il lut « *par hasard*, Athalie *dans Saint-Pierre de Rome* ». Et l'*église lui expliqua le livre* — ce qui est au moins inattendu.

Enfin, dans cette revue des intimes, on ne saurait oublier le journaliste Gustave Claudin. Celui-ci, qui écrivit ses *Souvenirs*, a consacré des pages infiniment élogieuses à son ami. Éloges, il est vrai, dangereux. Claudin n'écrit-il pas par exemple : « *Saint-Victor détestait la musique. Malgré cette aversion, il en parlait avec compétence.* » Remarque qui éclaire du reste fort bien les mérites de Saint-Victor critique musical. Il n'y aura pas lieu d'y revenir.

*
* *

La lecture des ouvrages de critique de Saint-Victor est faite pour inspirer aux lecteurs d'aujourd'hui un étonnement extrêmement vif. Dans cette dizaine de volumes, dont quelques-uns sont de dimensions imposantes, il n'y a qu'un nombre de pages insignifiant qui appartiennent proprement au genre critique. La méthode de Saint-Victor tient en peu de mots : ou il racontait ou il s'évadait.

S'il consacre une étude à Shakespeare, il raconte les pièces de Shakespeare. Il fait le portrait des personnages qui y apparaissent et en arrive très rapidement à les considérer comme ayant une existence indépendante de la pièce. Il les dépeint donc comme si l'auteur n'en avait pas dit assez pour que leur caractère fût bien compris et qu'il convînt ou de leur ajouter des traits ou de les rendre plus intelligibles par quelque comparaison saisissante. C'est ainsi qu'après avoir longuement décrit Iago, il ajoute : « *Sa poche de fiel est mêlée de fange; partout où passe sa parole, elle laisse une trace de bave ou d'ordure.* » Quand il a terminé son compte rendu, Saint-Victor pense en avoir assez dit. Quoi, pas une vue d'ensemble, aucune tentative pour dégager les caractères de l'œuvre de Shakespeare, aucun effort pour pénétrer l'esprit du créateur, pour le restituer dans son unité ou sa complexité? Aucun, à moins que l'on ne soit disposé à donner valeur de conclusion au prologue nuageux, embarrassé, presque naïf parfois, qui a précédé cette longue série d'exposés. En voici le début : « *Shakespeare fait partie du groupe indivisible (?) que forment Homère, Eschyle, Job, Dante, Rabelais, ces premiers nés de l'esprit humain... Mais ce qui le distingue entre ses pairs c'est une*

universalité plus large et plus ample, une ressemblance plus grande avec la nature, une personnification plus complète et plus variée de l'Humanité. Entre les rois de l'intelligence, Shakespeare tient la place à part qu'occupait Pan parmi les Olympiens, ce Pan adoré par l'antiquité au-dessus même de Jupiter ; dieu hérissé et sauvage qui marchait sur des jambes de bouc, mais dont la poitrine azurée réfléchissait toutes les images de la terre, tous les astres du firmament... »

« *Un critique anglais* — continue Saint-Victor — *a appelé Shakespeare « une voix de la nature ». Le mot serait peut-être sa plus juste définition.* » Sans discuter sa justesse, reconnaissons son vague. La pensée de Saint-Victor est étonnamment imprécise et se contente d'approximations décourageantes... C'est un fait en tout cas que Shakespeare a évoqué beaucoup de personnages et des époques diverses. Ayant exposé cette idée, Saint-Victor écrit : « *Quelle façon léonine de bondir à travers les siècles !... Le poète est pressé : armé du fouet des furies ou de la verge des incantations, il flagelle en masses, il évoque par multitudes. Son drame lance tous ses coursiers à la fois, au fort de la mêlée des choses... L'archéologue filtre et pèse la poussière des âges : Shakespeare souffle dessus et cette poussière se remet à vivre... Les frontières du passé reculent devant lui ; il illumine à coups d'éclair l'horizon préhistorique. Son Macbeth nous transporte dans la pleine nuit de la barbarie, son Caliban fait revivre les êtres concitoyens des mammouths et des mastodontes.* »

Voulez-vous savoir ce qu'est le style de Shakespeare ? « *Un torrent de verve, charriant pêle-mêle la fange et l'or, les trivialités et les magnificences, la vase et l'écume. Hyperboles gigantesques, métaphores effrénées, fusées lyriques, exclamations furibondes, fouillis d'images enchevêtrées et ardentes. Ce pêle-mêle exubérant se résume dans une éblouissante harmonie. On se croirait transporté dans un de ces paysages du Tropique où tout se gonfle et s'exagère sous l'action d'un soleil splendide. Les fleurs fument comme des encensoirs, les insectes déploient des ailes de dragon, les cailloux jettent des feux d'escarboucles ; les panthères nagent dans les lianes, les pythons encerclent de leurs nœuds d'écaille des arbres étincelant d'oiseaux-mouches.* » A-t-on compris maintenant ce qu'est le

style de Shakespeare? Faut-il une précision de plus? Saint-Victor continue : « *Dans son style encore la grâce de Shakespeare correspond à son énergie. Ce tailleur de colosses est un ciseleur de joyaux. Le Cellini du sonnet italien...* » et le voilà parti du côté des « *arabesques de la Renaissance, des bustes de satyres et des bonnets phrygiens* ».

Après quoi, Saint-Victor se pose cette question d'une utilité douteuse : « *Shakespeare eut-il conscience de son génie?* » et la discute. Ce qui le conduit à cette conclusion inattendue : « *Un gentleman enfin, dans le sens le plus élevé du mot, tel était, tel dut être Shakespeare.* » C'en est assez pour le prologue, pour le général, pour la pensée. Saint-Victor passe au récit des pièces.

Tout cela est d'une prodigieuse gratuité, mais bien amusant. C'est un amas de comparaisons boursouflées et stupéfiantes, qui réussissent à rendre ridicules (ô c'est tout à fait involontaire) les personnages les plus tragiques. Les bonds « léonins » de Saint-Victor le font incessamment passer d'une image à une autre. Telle est la démarche de son esprit. Des contemporains qui l'admiraient fort ont pris soin du reste de nous expliquer comment il travaillait. « Il jetait sur le papier des *mots-images* séparés par des blancs. Ensuite il introduisait dans ces blancs les autres mots... » Saint-Victor n'était pas fait pour la pensée abstraite. C'était un pur visuel, fourvoyé dans la critique.

L'énorme volume que Saint-Victor a consacré à Eschyle est conçu d'après les mêmes principes. Les pièces sont longuement racontées et de telle manière qu'elles passent parfois du tragique au comique. Le style est encombré d'images flamboyantes : « Quand je lis Saint-Victor, disait Lamartine, je mets mes lunettes bleues. »

Voici quelques perles cueillies, parmi d'autres, dans le chapitre consacré à l' « analyse » des *Perses* : « *Quel porte-voix que l'ouverture d'un tombeau!... Le sérail est isolé comme le cloître; la nuit de l'ignorance s'ajoute à l'ombre des treillages pour l'enténébrer... L'humiliation de Xerxès enhardit le chœur, il perd le respect. Ce réveil de la langue du peuple déchaînée par la défaite qu'il déplorait tout à l'heure, c'est*

lui qui en donne le premier signal », etc..., etc... Et ailleurs : « *Le rapt s'approche furieux et béant, pareil au monstre qui nageait vers le rocher d'Andromède.* »

Ce qu'on saisit encore mieux qu'ailleurs dans ce volume, c'est la merveilleuse faculté que possédait Saint-Victor d'utiliser les moindres prétextes pour s'éloigner de son sujet. C'est là, somme toute, le trait le plus frappant, le plus surprenant aussi de sa critique. Les digressions se comptent par milliers dans son œuvre et s'étendent parfois sur des pages entières. S'il écrit que le « premier germe du drame » fut sans doute l'instinct inné d'imitation, le voilà qui décrit aussitôt les manifestations de mimétisme qu'il a observées chez les enfants, comment ils jouent aux Peaux-Rouges, comment ils luttent contre des monstres imaginaires, etc. *Prométhée* lui fournit l'occasion de décrire tous les animaux de la préhistoire. Rencontrant Bacchus, il consacre *cinquante pages* à conter les aventures de ce dieu. Puis, passant aux guerres médiques, il leur accorde généreusement *quatre-vingts pages*. On pouvait comprendre les *Perses* à beaucoup moins de frais et l'on attendait surtout autre chose d'un critique. Par malheur, au milieu de ces tirades, de ces récits empâtés, de ce bouillonnement d'images folles, nous ne trouvons aucune idée.

En analysant les autres études de Saint-Victor, dans le domaine de la critique littéraire, on ne recueillerait pas une impression différente. Une passion furieuse pour l'antiquité — aussi peu discutable en l'espèce que l'amour, car elle ne s'inspire pas d'une conception méditée des valeurs classiques — y est étroitement associée à un romantisme explosif. Le goût de Saint-Victor n'y apparaît même pas très sûr — car après tout il lui eût été possible encore d'aimer les bons auteurs pour de mauvaises raisons. Il est assez sévère pour Molière. Le caractère d'Alceste lui paraît inadmissible. *Don Juan*, *les Femmes Savantes*, *le Bourgeois gentilhomme* ne lui plaisent guère, et il considère qu'en écrivant *Amphitryon*, Molière accomplit une « corvée humiliante ». Il fait des réserves étonnantes sur Diderot. Swift, dont il prend les froides plaisanteries au pied de la lettre, lui inspire une aversion violente. Racine fait surgir dans son esprit des

images délirantes et de mauvais raisonnements. Flaubert le laisse généralement froid et il juge que l'*Éducation sentimentale* est un livre si mauvais qu'il préfère n'en pas parler à ses lecteurs. Sur Victor Hugo, Saint-Victor a écrit de nombreux articles, tous admiratifs, que l'on a recueillis en un volume. On peut y apprécier une fois encore ce qu'un critique de la N.R.F. appelait si justement le « néant du compte rendu ». Mais ces analyses sont relevées par maintes images divertissantes (on voit, par exemple, Victor Hugo ramasser « *comme un gant de guerre un rocher tombé* ») et par des appréciations historiques qui donnent à penser. Le « portrait » de Louis XV, qui orne les *Quatre Vents de l'Esprit*, inspire au critique ce commentaire : « *On dirait le burin de Tacite chauffé au fer rouge de Juvénal. Pour la première fois peut-être Louis XV est jugé à fond, marqué à vif et personne ne le descendra de la hauteur d'infamie où le génie de Victor Hugo l'a dressé.* » Qu'en pense M. Gaxotte ?

Des treize cents feuilletons de critique dramatique qu'a produits Paul de Saint-Victor, on n'a publié en un volume (pour le théâtre contemporain) que deux séries. Elles sont consacrées à Émile Augier et à Dumas fils, dont les œuvres sont minutieusement racontées. Le système est d'ailleurs en l'espèce moins choquant : car, dans des articles hâtivement écrits après une représentation, il est souvent malaisé de prendre du recul — et c'est parfois une charité presque nécessaire que de ne pas le tenter. De plus, s'il ne dégage pas les caractères essentiels du théâtre de Dumas et d'Augier, Saint-Victor discute parfois assez heureusement la vraisemblance de leurs scènes et de leurs personnages. Le courage ne lui faisait pas défaut, mais plutôt la sagacité. Il lui manquait peut-être aussi d'aimer le théâtre, ce qui est une disposition utile, quand on est appelé à en disserter chaque semaine. Ses biographes nous informent qu'assister à un spectacle n'était pour lui qu' « une corvée nécessaire ».

*
* *

Il y a dans les volumes de critique de Saint-Victor de

nombreux portraits historiques. La sûreté de la documentation y est sujette à caution. On n'attend pas qu'un critique aussi peu critique dans l'exercice de ses fonctions littéraires change de méthode quand il passe à l'histoire. Mais cette réserve faite — qui n'est pas légère — la lecture de Saint-Victor « historien » est infiniment moins déprimante que celle de Saint-Victor critique. Est-ce parce qu'il a « quelque chose » à dire, alors que dans le domaine littéraire il bouche ses vides avec des digressions et des chaînes d'images? Son style même, tout en restant pompeux, éteint cette fois quelques-uns de ses « feux ». D'autre part, quand il a lu tous les livres qu'on peut lire sur Néron ou sur Attila, il semble que ces personnages commencent à vivre devant lui d'une vie véritable. Il les voit; il les admire ou il les déteste mais il en parle avec une passion, une netteté qui finissent par nous donner le sentiment de leur présence. Était-ce bien là le vrai Néron, le véritable Attila? C'est fort douteux; mais personne saura-t-il jamais très exactement ce qu'était Néron? Si ce n'est pas du travail d'historien, scrupuleux, pesé, médité, c'est à tout le moins une libre re-création impétueuse et parfois saisissante. Il y a même dans *Hommes et Dieux* un récit, *La Cour d'Espagne sous Charles II*, qui par instants approche de la beauté. Saint-Victor y fait vraiment respirer l'atmosphère de drame lourd qui n'a cessé d'entourer la malheureuse nièce de Louis XIV quand elle fut devenue reine d'Espagne.

Qu'on lise *Hommes et Dieux* ou *Anciens et Modernes*, on est frappé de voir que les « études » les plus réussies sont consacrées à des personnages cruels, somptueux, étranges ou à demi-fous. Les barbares, les aventuriers, les « ensorceleuses », les princes ambigus, les Attila, les Cellini, les Henri III, les Diane de Poitiers, voilà ses héros — ceux dont il sait donner une image frappante et peut-être parfois exacte. Le drame noir ou l'aventure avec dague et poison, voilà son climat; l'Italie et l'Espagne, les pays qu'il préfère. L'Espagne surtout qui est noble et cruelle. Il faut voir avec quelle promptitude, dans son étude sur Corneille[1], il néglige le Cid français pour célébrer d'une plume frémissante le sombre poème

1. Dans les *Deux Masques*.

espagnol : *le Romancero du Cid.* Il a le sens inné des scènes tragiques, la passion des vies riches en épisodes mélodramatiques. César Borgia, Marie Stuart, Christine de Suède, Kœnigsmark et j'en passe, on trouverait dans ses études toutes les « vies » qui peuvent fournir de bons romans cinémas. Si Saint-Victor eût vécu de nos jours, on aurait payé ses services à prix d'or à Hollywood — et il eût monté des scènes à effets comme personne. Il est venu au monde un siècle trop tôt. Il aurait été pour le drame historique, conçu avec ces traits appuyés qu'il doit prendre sur l'écran, le roi des metteurs en scène. Il aurait « reconstruit » des intérieurs vénitiens d'une simplicité inégalée et présenté parfois en gros plan de fastueux joyaux ciselés. C'était un homme magnifique, qui rêvait de palais et s'entourait de bric à brac. Un homme à bijoux historiques — comme Hérédia au fond qui était, lui aussi, d'origine créole — mais qui eut, lui, du goût et un style. Si ses moyens le lui eussent permis, l'auteur *d'Hommes et Dieux* se serait du reste entouré de richesses mobilières et artistiques dignes de Balzac. Il était collectionneur né et son appartement de la rue Furstenberg contenait quelques bons tableaux et maintes antiquailles. Il eut, un jour, devant les Goncourt, un mot étonnant. Les amis avaient dîné chez Mario Uchard. A l'heure du cigare, on parlait de la Révolution et du vil prix des belles choses du XVIIIe siècle pendant ces années de désordre. Saint-Victor paraissait somnoler. Soudain, il se dressa dans son fauteuil :

— Hein, si on pouvait revivre dans ce temps-là seulement trois jours ! dit-il.

— Oh oui ! s'écrièrent les Goncourt. Voir tout cela !...

— Mais non, pour acheter... tout acheter et emballer, quel coup !

*
* *

On ne peut citer que pour mémoire les *Salons* de Saint-Victor. Ils sont tout en description et en hors-d'œuvres. Saint-Victor n'avait ni assez de goût, ni assez de précision dans l'expression pour réussir dans ce genre. On ne peut détacher

de ses « pages d'art » que des réflexions assez étonnantes. « *Le nu est l'armature intérieure qui empêche l'art de se décomposer et de se dissoudre... Il serait cruel de parler des tableaux de Courbet ; l'enfance de l'art désarme comme l'enfance du corps... Corot, l'ombre d'un peintre, frottant l'ombre d'une toile avec l'ombre d'une brosse...* » Millet lui paraît un témoignage « *de la barbarie prosaïque qui a créé aux États-Unis la religion grossière des Mormons.* »

On reconnaît là à peu près toutes les opinions d'un autre grand critique d'art de l'époque : Edmond About. C'étaient celles du reste de presque toute la bourgeoisie française et des hommes en place. On ne s'étonna donc nullement de voir Saint-Victor promu en 1870 à la dignité d'inspecteur des Beaux-Arts. A ce titre il écrivit de courtes monographies sur Saint-Thomas d'Aquin et Saint-Germain-des-Prés : travaux de pure érudition.

*
* *

Paul Bourget, dans un article paru il y a quelques années dans *la Revue des Deux Mondes*, article où il célébrait le souvenir de Saint-Victor et tentait de prouver, sans y réussir, que le critique avait exercé une influence littéraire très sensible sur Flaubert, — Paul Bourget signalait comme un des traits de Saint-Victor son éloignement des affaires politiques. C'est exact. Monarchiste, catholique, conservateur, Saint-Victor n'a jamais pris parti officiellement dans une querelle d'opinion.

Mais les années 70-71 l'ont rudement mis en contact — comme tout le monde — avec les affaires de la nation. Dès les premiers jours de la guerre il témoigna sa surprise de l'événement : « *Sommes-nous loin de cette Allemagne édénique que nous rêvions naïvement d'après les poètes et les romanciers ! Pays nébuleux, paradis de neige, étoilé de vergissmeinnicht, qui apparut à madame de Staël en extase, où des philosophes à peine incarnés conversaient de morale et de métaphysique comme les ombres des Champs-Élysées, où des couples mystiques glissaient enlacés sous un rayon de lune, sur le rythme*

des valses du Freyschutz... Les Allemands sont des Barbares et ils s'en vantent. »

Réfléchissant à l'avant-guerre, Saint-Victor s'avise bientôt que Paris était devenu « *l'hôtel garni des deux mondes.* » La ville avait été conquise, en pleine paix, par l'Allemagne. Ne jouait-on pas du Wagner à l'Opéra? Ne buvait-on pas de la bière bavaroise? Ne lisait-on pas Mommsen? « *Le Rhin s'était jeté dans la Seine et la faisait déborder.* »

Bientôt Saint-Victor entreprit de publier en feuilletons, dans le *Moniteur*, une vie de Frédéric-Guillaume Ier, le père du Grand Frédéric, où il mit en valeur la brutalité du prince. Cette étude — *le Gros Guillaume* — qui eut alors un énorme succès est bien venue. Sans doute est-elle parfaitement partiale, mais on y retrouve les curieuses qualités de « metteur en scène » dont nous parlions.

La Commune inspira à Saint-Victor une horreur profonde. Il lui a consacré plusieurs articles ardents, qui ont été réunis avec ses autres feuilletons de l'année terrible dans *Barbares et Bandits*. L'un d'entre eux, *l'Orgie rouge*, ne manque pas de mouvement.

« Son début pouvait faire présager sa fin. Elle s'ouvre par l'assassinat de deux généraux pris dans le guet-apens de l'émeute, fusillés à bout portant contre un mur... Le lendemain de ces meurtres une troupe d'êtres inconnus, révélés pour la première fois par l'affiche qui portait leurs noms, rappelant, tant ils étaient obscurs, ces bandits masqués ou barbouillés de noir qui escaladent, la nuit, la maison qu'ils vont mettre à sac, s'emparent de Paris...

Ce n'est ni à un despotisme, ni à une aristocratie que [cette insurrection] déclare la guerre, mais à la civilisation, à la société, à la patrie.

Paris fait à l'image de la Commune n'aurait plus été qu'une immense cité ouvrière consommant sans produire, rançonnant pour vivre, soldée par le capital et par l'épargne jusqu'à l'extinction de l'un et de l'autre, repue en bas et terrorisée en haut par une oligarchie de grévistes et de démagogues.

Rien de rapide comme la transition du singe au tigre dans la mascarade révolutionnaire. Après avoir copié les oripeaux et les ridicules de 1793, la Commune imita ses crimes....

Malgré ces présages, la plus sombre imagination n'aurait pu rêver les horreurs de la lutte finale : les tueries des prisons, le martyre de l'archevêque et de ses compagnons de captivité, les Tuileries en flammes, l'Hôtel de Ville embrasé, des rues entières effondrées; la Bibliothèque et le Louvre, ces sanctuaires du génie humain, n'échappant que par miracle aux fournaises creusées pour les engloutir; je ne sais quelle horrible contrefaçon de l'atelier appliquée à cet incendie méthodique qui avait ses ouvriers, ses chauffeurs et ses contremaîtres ; les pétroleuses courant avec des gestes de

Furies, à travers ce pandémonium et attisant ses brasiers, la Commune enfin disparaissant dans le cratère allumé par elle comme dans une apothéose infernale...

« Cette effroyable insurrection aura été une révélation. La démagogie socialiste s'y est montrée dans toute sa hideur. Elle a vaincu, elle a régné... La voilà jugée par ses œuvres. Son sépulcre blanchi s'est enfin ouvert. Que recélait-il? Le néant de la mort[1]... Qu'en est-il sorti? des spectres sanglants, des cris de fureur, les flammes de l'Enfer.

La Révolution démagogique s'est présentée à la France, tantôt comme un tribun sublime, tantôt comme une divinité bienfaisante, ou sous les traits d'un enchanteur merveilleux prêt à changer le monde en Eden. Une dernière évocation l'a fait rentrer dans sa nature cynique et féroce. Elle est apparue dégouttante de sang et la torche au poing. L'épreuve est consommée, le charme est rompu. Les peuples ne se laisseront plus tenter ni séduire par la faction des incendiaires et des assassins. »

A tout prendre, la grandiloquence de Saint-Victor est moins choquante quand l'événement peut expliquer ses élans. C'est un fait aussi qu'elle est relativement moins accentuée. Plus le sujet était paisible, plus ses images étaient déréglées. On eût dit qu'il devait maintenir en lui une température moyenne de passion. Peut-être s'il avait été vraiment et personnellement engagé dans un drame fût-il devenu tout à fait calme. Presque tous ses amis ont remarqué qu'il semblait fait pour vivre à une autre époque : l'Italie de la Renaissance. Mais il faut se méfier de ces impressions. Ce sont les hommes qui n'arrivent jamais à se lier tout à fait au présent qui les inspirent.

*
* *

Du point de vue littéraire, l'œuvre de Saint-Victor a dans l'ensemble fort mal subi l'épreuve du temps. Faible critique, styliste boursouflé, on s'étonne que le « Paganini de la plume », le « Don Juan de la phrase », le « Lapidaire d'harmonie » ait pu exercer sur son époque une influence si considérable. Il ne suffirait pas de dire, pour l'expliquer, que certaines tribunes confèrent nécessairement aux hommes qui les occupent de l'importance. La critique délirante et les vastes « tartines » — comme disait Robert de Bonnières — enchantaient alors le grand public. A l'époque où pourtant vivait Sainte-Beuve, on avait plaisir à lire de bouillonnantes tirades écrites *à propos* d'un livre. Et que la tirade se tînt à très large distance du livre, cela ne paraissait gêner personne.

1. Faute de place, nous avons dû supprimer ici quelques métaphores.

On aurait tort de croire, du reste, que les écrivains illustres que nous avons vus encenser si royalement Paul de Saint-Victor, fussent à son sujet totalement privés de discernement. Au milieu de ses louanges hyperboliques, Barbey d'Aurevilly glisse : « Il aura été moins un critique qu'un commentateur. » Gautier, qui prétendait s'enivrer de ses montagnes d'aromates, murmurait à l'oreille d'un ami : « J'ai connu Saint-Victor lamartinien glaireux ; je lui ai donné quelques-uns de mes gaufriers et il y coule assez heureusement sa pâte. » Et l'article de Sainte-Beuve sur Saint-Victor, article si souvent cité comme élogieux, est en réalité le modèle de ce genre délicat, « article consacré à la louange d'un confrère dont on ne pense pas de bien. » N'y lit-on pas par exemple, au milieu de mille compliments : « Le rôle de chroniqueur critique que remplit si bien M. de Saint-Victor n'est pas celui qui lui agrée le plus ; il l'accepte, il le subit, mais il ne s'y plie qu'à son corps défendant, *il en sort tant qu'il peut...* » Ce genre de critique qui n'en était pas, Saint-Victor n'était pas seul à le pratiquer. Il y aurait toute une étude à écrire sur cette critique romantique qui fuyait si obstinément son sujet. Gautier lui-même en fut le père — et il lança avec talent cette détestable méthode. Jules Janin la pratiqua tout comme Saint-Victor et auprès d'eux vingt journalistes de moindre envergure, dont les noms sont tombés dans l'oubli. Alidor Delzant, qui admirait pourtant Saint-Victor au point d'aller réciter tout haut ses proses sur l'Acropole, a laissé tomber de sa plume, parlant des travaux littéraires de son idole, une expression d'une vérité saisissante : « C'est, dit-il, de la *critique d'alentour*. » Le mot mériterait de rester. Et il fournirait un bon titre de chapitre à l'historien qui, entreprenant de compléter Brunetière, consacrerait un nouvel ouvrage à l'évolution de la critique.

MARCEL THIÉBAUT

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN IRLANDE

Parlant de l'Irlande, nous n'aborderons pas la question politique, ou le moins possible. Certes, elle imprègne toute la vie là-bas, et, partant, la littérature. Mais un étranger ne s'y peut reconnaître. L'Angleterre elle-même, première intéressée, y a perdu son latin.

Le peuple d'Erin a toujours déconcerté ses voisins orientaux. Depuis des siècles, les deux îles se contemplent, sans arriver à se comprendre. L'extrême émotivité de l'Anglo-Saxon ne s'extériorise guère. Elle demeure bridée par une maîtrise de soi, rigoureusement contrôlée. L'Irlandais est beaucoup moins nerveux. Son exubérance est surtout en surface. Elle s'accroît par l'abondance même de la parole qui la trahit. Ainsi, des deux côtés de la mer qui sépare les antagonistes, se joue une double comédie. Elle trompe parfois les spectateurs, mais les acteurs ne sont jamais dupes.

Bien des Irlandais sans doute ont pris un plaisir sournois à exagérer encore, pour mieux éberluer l'adversaire, les caractéristiques qu'ils savaient devoir le plus sûrement les choquer. Subtile et rusée réponse à ceux qui avaient fait de « Paddy » — le paysan classique de là-bas — un personnage traditionnel de la scène anglaise, aussi fixé, aussi figé que, sur le continent, Arlequin ou Jeannot.

Acteur-né, l'hibernien sait à son gré captiver, intriguer, étourdir un interlocuteur, quitte à lui en vouloir de l'action qu'il a prise sur lui, ou à l'en mépriser. Nul ne calcule mieux

la dose d'excentricité qu'il faut. Et cela déborde dans la littérature. L'art d'un Swift dans le passé, l'art d'un Bernard Shaw pour le présent doivent beaucoup à cette histrionie, essentielle à la race dont ils sont sortis. L'Angleterre s'est depuis longtemps payé le luxe d'entretenir à domicile des Irlandais arrogants et hardis qui, sous le couvert de la bouffonnerie, lui jettent en plein visage des sarcasmes d'une dureté telle que seuls certains privilégiés se les peuvent permettre impunément. L'œuvre de Bernard Shaw n'eût jamais été écrite par un sujet britannique. Venue d'un des leurs, les Anglais ne l'eussent pas tolérée.

A ces virtuoses de la raillerie irlandaise, la tribune du théâtre fut favorable. Londres accueillit Farquhar, Goldsmith, Sheridan, qui firent rire la grande ville à ses propres dépens. Avant Bernard Shaw il y eut Oscar Wilde, de deux ans seulement son aîné. Il est vrai que, pour Oscar Wilde, cela finit mal. Le cant victorien se dressa tout à coup contre celui dont le souci de scandaliser avait passé la mesure.

C'est ainsi que l'Irlande, étonnamment douée pour les jeux du théâtre, essaima ses meilleures forces à l'étranger. L'Angleterre incorpora les dramaturges exilés au point qu'on ne peut plus dissocier leurs noms de son histoire littéraire.

Ce n'est que vers la fin du XIXe siècle que « l'autre île de John Bull » se préoccupa quelque peu des écrivains restés attachés à son sol. On parlait alors beaucoup de renaissance celtique en Irlande et de renouveau dramatique dans toute l'Europe. Lorsque le grand symboliste irlandais, William Butler Yeats, se mit lui aussi à écrire des pièces de théâtre et qu'il s'avisa, pour les faire jouer, de se rendre maître d'une scène dont il aurait le plein contrôle, il n'imaginait point qu'il fût possible de l'aller chercher ailleurs qu'à Londres. Dublin, si indépendante qu'elle fût sur d'autres terrains, ne jouait que les pièces ayant reçu l'approbation anglaise et n'applaudissait que les acteurs déjà consacrés de l'autre côté de l'eau.

Mais voici que Yeats rencontra lady Gregory. C'était la veuve d'un haut fonctionnaire britannique retournée en Irlande depuis la mort de son mari. Issue de cette province de Connaught, qui forme la partie occidentale de l'île, elle

était demeurée très irlandaise. Elle vivait dans sa grande maison de Coole, au milieu des bois et des lacs. On la voyait souvent s'asseoir au seuil des chaumières, où d'humbles et vieilles femmes lui contaient de belles histoires. Les paysannes irlandaises étaient demeurées des narratrices admirables, capables d'enrichir indéfiniment leurs récits. L'imagination n'avait rien perdu de ses droits dans ce comté de Galway, dont la profonde baie s'ouvre sur l'Océan et que hantèrent jadis les fées. Aujourd'hui, la T. S. F. et le cinéma ont mis bon ordre à tout cela, mais lady Gregory se trouva tout à point pour fixer une longue tradition orale au moment même où elle risquait de s'éteindre.

Ce fut elle qui décida Yeats à fonder l' « Irish Literary Theatre ». On parlait un peu partout de l'effort d'Antoine et des tentatives de Lugné-Poë. Parvenue à la quarantaine, lady Gregory n'avait, il est vrai, point manifesté d'intérêt jusqu'alors aux choses du théâtre, mais ce fut l'amour de l'Irlande qui lui fit courir l'aventure. Elle était de ces femmes résolues et pratiques qui font bien, et jusqu'au bout, tout ce qu'elles entreprennent. Elle devint auteur dramatique et directrice de théâtre parce qu'on avait besoin d'elle, et elle fut bon auteur et directrice dévouée.

On a beaucoup écrit sur la naissance du théâtre national en Irlande. Des controverses ont surgi. Tous les artisans de cette œuvre qui fut prolifique ont fait entendre leur voix pour séparer la vérité — leur vérité — de certaines légendes, peu à peu accréditées. Nous nous trouvons devant des affirmations assez contradictoires entre lesquelles nous n'avons pas, d'ailleurs, à prendre parti. Nous nous bornerons aux faits qui ne sont contestés par personne.

Ce fut lady Gregory qui, d'une main inexperte, tapa sur une machine à écrire, don récent d'une amie, la lettre circulaire destinée aux premiers souscripteurs. La missive était assez grandiloquente. Yeats y avait mis tous ses soins. On y parlait de créer une « école irlandaise de littérature dramatique ». On voulait « montrer », disait-on, « que l'Irlande n'était pas ce pays de la bouffonnerie et de la sentimentalité facile que l'on avait trop souvent décrit, mais le foyer d'un idéalisme ancien. »

L'entreprise suscita une certaine curiosité. Il y eut du monde à la première (le 8 mai 1899). Yeats avait donné une pièce, et aussi Edward Martyn, le châtelain de Tillyra, qui vivait en ascète et sortit de sa retraite quasi-monastique pour l'occasion.

Les deux œuvres ainsi présentées étaient très légitimement irlandaises. Elles portaient au surplus la marque du temps. Le drame en vers de Yeats, *la Comtesse Cathleen*, relevait de l'esthétique mystico-symbolique. La pièce en prose de Martyn, *le Champ de Bruyère*, était nettement ibsénienne de ton et de facture.

La Comtesse Cathleen choqua une partie de l'assistance. On y voyait une grande dame médiévale, aux jours noirs d'une famine, vendre son âme au diable pour que les pauvres gens eussent du pain. Cela ne parut point orthodoxe aux oreilles catholiques, toujours en majorité dans un auditoire irlandais. Yeats et lady Gregory, protestants tous deux, n'y comprirent rien et ne s'émurent guère. Edward Martyn, très romain dans sa foi, se montra plus troublé. Il devait plus tard se détacher complètement du groupe pour se livrer à des expériences personnelles et parallèles.

Le patriotisme irlandais se sentit également blessé. Dans les pays dont l'indépendance est contestée, le nationalisme se fait ombrageux. Il n'est presque pas de pièce où les Irlandais sont dépeints dans laquelle ils aient consenti à se reconnaître. Il se trouva presque toujours, dans la suite, quelque auditeur particulièrement chatouilleux pour proclamer que l'honnête peuple irlandais était calomnié. C'est ce qui arriva notamment chaque fois qu'à Dublin l'on donna du Synge ou du Sean O'Casey.

Pour les premiers spectacles, les promoteurs de l' « Irish Literary Theatre » furent contraints de faire venir des comédiens de Londres. Il n'existait pas chez eux de compagnie professionnelle d'acteurs. George Moore, le déjà célèbre romancier, répandu dans le West-End, se chargea du recrutement. Deux ans plus tard, l'on adjoignit à un drame historique, *Diarmuid et Grania*, dû à la collaboration avouée de Yeats et de Moore, avec lady Gregory comme associée anonyme, une petite comédie écrite en langue gaélique, *le Nœud de la*

corde, dont Douglas Hyde, l'apôtre du mouvement celtique, était l'auteur. Pour le drame, la compagnie shakespearienne de F. R. Benson avait fait le voyage. Pour la comédie gaélique, force fut de recourir à des amateurs locaux, l'auteur se mettant joyeusement à leur tête. Contre toute attente, ces amateurs éclipsèrent à tel point les professionnels britanniques qu'il ne fut plus jamais question par la suite d'aller quérir des acteurs chez « l'étranger » pour interpréter des œuvres irlandaises.

C'est aussi qu'il ne s'agissait point d'amateurs ordinaires. Deux jeunes gens, les frères Fay, animés d'une sorte de démon dramatique, mais d'origine modeste et dénués d'argent, avaient réussi à communiquer leur enthousiasme à des amis, employés comme eux tout le jour à des besognes diverses, nécessaires au pain quotidien. L'on répétait le soir dans leur logement exigu et, de temps en temps, l'on jouait de petites comédies dans l'une ou l'autre petite salle de quartier. Les acteurs confectionnaient eux-mêmes leurs décors et leurs costumes. Les frères Fay faisaient des prodiges d'économie et d'ingéniosité pour maintenir leur précaire activité.

Après ce succès gaélique, Yeats leur confia une brève pièce patriotique. *Cathleen ni Houlihan*, c'était la personnification même de l'Irlande, persécutée, dévastée, mais éternellement jeune et triomphante, traînant tous les cœurs après soi. Les amateurs s'affirmèrent aussi propres à dire la prose ou le vers anglais qu'à moduler la vieille langue irlandaise. Frank Fay, l'aîné des deux frères, était un maître à cet égard, et la troupe tout entière avait bénéficié de son exemple. La voix irlandaise est d'un charme très particulier. Elle prête au parler anglo-saxon des inflexions, des sonorités caressantes auxquelles les Britanniques se plient malaisément.

Frank Fay parvint en outre à décider le poète George Russell (qui signait A. E.) à terminer une tragédie, dont les deux premiers actes seuls avaient été publiés, *Deirdre*, l'héroïne irlandaise par excellence. La douloureuse histoire de celle qui trahit le roi Concobar pour aller suivre dans la forêt le beau Naisi, fils d'Usna, la mort traîtresse des amants, prévue par le destin, ont tenté vers cette époque tous les écrivains irlandais.

La représentation du 2 avril 1902 fit époque dans l'histoire

du réveil hibernien. L' « Irish Literary Theatre » — groupement d'écrivains — avait disparu pour faire place à l' « Irish Dramatic Company » — groupement d'auteurs et d'acteurs. L'association était formée, d'où toute la littérature dramatique allait sortir. Fait significatif, une ligue patriotique féminine, les filles d'Erin, fournit aux comédiennes leurs costumes, et la belle Maud Gonne, dont le rôle politique n'est pas oublié, avait consenti à paraître sous les traits de Cathleen.

Tout cela était certes encore bien rudimentaire. La petite troupe, ainsi constituée, travaillait avec un désintéressement magnifique. Certains de ces acteurs bénévoles ont aujourd'hui conquis la grande célébrité, certains d'entre eux en Amérique, où ils touchent des cachets fabuleux. Pendant deux ans, ils jouèrent devant des publics populaires, souvent incompréhensifs, dans une salle obscure où l'on accédait par un boyau resserré entre deux boutiques. Les arrivants se glissaient avec précaution entre les paniers d'œufs empilés à gauche et les quartiers de bœuf saignants suspendus à droite. Et c'est là que furent jouées les premières pièces de lady Gregory et de John Millington Synge.

Et puis les Fay emmenèrent leur troupe et leur répertoire à Londres. Dublin n'avait suivi que d'assez loin leurs efforts répétés. A Londres, ils firent sensation. Pendant un mois au moins, l'on ne parla que de cela dans tous les cercles de théâtre. Ce fut la grande découverte du moment.

Un soir, miss Horniman vint les entendre. C'était la fille d'un marchand de thé de Manchester et elle aimait le théâtre comme on ne l'aime que dans les pays de langue anglaise. Elle fut conquise d'emblée, et son admiration prit la forme concrète et pratique qu'elle revêt presque toujours en Angleterre. Les écrivains irlandais et les comédiens réunis par les frères Fay se virent offrir par cette Anglaise le théâtre permanent qu'il leur fallait en plein cœur de Dublin. Miss Horniman fit honnêtement les choses. Elle fit rénover et agrandir une vieille salle de concert en y ajoutant un petit édifice adjacent qui avait jadis servi de morgue. Et elle s'excusa de ne pouvoir faire davantage, n'étant point aussi riche qu'on le supposait généralement. Comme l'immeuble était sis Abbey Street, on le baptisa « Abbey Theatre » (Théâtre de l'Abbaye).

et on en ouvrit les portes au public le 27 décembre 1904.

C'est encore aujourd'hui, après plus de trente ans d'activité ininterrompue, le centre de la vie dramatique en Irlande. Son aspect extérieur n'a guère changé. La petite salle a connu bien des vicissitudes. L'existence même du théâtre a participé à tous les événements qui ont fait l'État libre d'aujourd'hui. En 1916, l'édifice se trouva sous le feu des mitrailleuses et des canons, menacé à la fois par les insurgés et par la répression. En 1922, il connut l'occupation militaire. Mais on ne cessa jamais d'y jouer la comédie. Plusieurs fois, l'on crut que l'on allait devoir le fermer, faute d'argent. En d'autres circonstances, la discorde s'y installa et faillit entraîner sa ruine. Les comédiens s'éparpillèrent. Edward Martyn, George Moore, lady Gregory ne sont plus. William Butler Yeats, septuagénaire, s'éloigne de plus en plus des vains tumultes de la foule... Le petit théâtre de miss Horniman a résisté à tout cela. Ce nom d' « Abbey » est devenu aujourd'hui comme un symbole.

Au début, les fondateurs hésitèrent, à dire vrai, sur le genre qu'il convenait d'y adopter. Être « national », cela ne constitue pas un programme littéraire complet et défini. Surtout en Irlande, où le mot « national » signifie bien des choses contradictoires. Yeats, assez éloigné des contingences, eut voulu orienter l' « abbey » vers le grand drame en vers, imprégné de rêve, impersonnel et supraréel. Edward Martyn, disciple des Nordiques, inclinait vers un théâtre philosophique, baigné d'intellectualité. Lady Gregory oscillait entre les reconstitutions historiques, fastes de l'Irlande, et les petites comédies populaires où s'exprime la verve paysanne. Même antinomie chez les acteurs, puisque Frank Fay n'aimait rien tant que la tragédie et les larges périodes oratoires. William Fay, au contraire, chérissait les farces terriennes et ne se sentait tout à fait à l'aise que sous la casaque du laboureur.

Ce fut Synge qui, avec l'autorité du génie, imposa au Théâtre de l'Abbaye sa destinée. Il végétait à Paris, déraciné, inconnu, en passe de le rester toujours, lorsque Yeats, mis brusquement en sa présence, l'envoya aux îles d'Aran comme un médecin expédie un malade aux eaux. Sur ces rocs, où ne vivent que d'ignorants pêcheurs, il réapprit la saveur du parler natal. Les populations maritimes et rurales de l'Irlande ont, avec

un vieux fond gaélique traduit en mots anglais; créé en quelque sorte une langue nouvelle, moins usée que le jargon explétif du Britannique moyen et bénéficiant de métaphores inattendues, d'images non vulgarisées. Synge réussit à imprimer à ces tours de phrase idiomatiques, cueillis sur d'humbles lèvres, un rythme soutenu qui apparente la prose au vers. Très nourri d'œuvres élisabéthaines, il ramena le dialogue de théâtre au niveau qu'il avait atteint au début du XVIIe siècle. Ces drames, que Synge tira directement du génie populaire et dont tous les personnages débordent de vitalité puissante, sont coulés dans une forme impérissable.

La première du *Baladin du Monde occidental* (26 janvier 1907) forme le point culminant de l'activité de « l'Abbey Theatre ». Ce soir-là, on entendit une voix tout à fait neuve, un cri tout à fait original retentir sur les planches. Comme de juste. le public ne comprit rien au miracle auquel il était convié. La surdité, la myopie des salles de générale est partout et toujours pareille. On s'attacha aux détails. On prit l'histoire contée dans son sens littéral, alors qu'il s'agissait d'une transposition poétique et satirique du caractère irlandais. Et aussi de l'éternel conflit entre l'aventure inventée et l'aventure vécue, l'imagination et le raisonnement, le rêve et la réalité. D'aucuns crièrent au sacrilège; d'autres à l'impudicité. La bataille du *Baladin* reste aussi mémorable en Irlande que chez nous la bataille d'*Hernani*.

Ces incompréhensions durèrent. En Amérique, où l' « Abbey » était parti en tournée, les comédiens durent comparaître devant un magistrat municipal sous l'inculpation de blasphème. D'autre part, justement intimidée, la direction du théâtre n'osa point, après les rixes du *Baladin*, jouer les *Noces du rétameur*, une farce où Synge, renouant une tradition médiévale, enfermait un curé dans un sac et le livrait aux fantaisies de vagabonds insurgés. Tout au plus, essaya-t-on de jouer cette œuvre périlleuse dans certaines villes anglaises réputées moins susceptibles. Mais la vigilance irlandaise était alertée partout. Il nous souvient d'avoir vu Maire O'Neill, une des meilleures comédiennes de l' « Abbey », mimer cette savoureuse plaisanterie sur la scène du « Birmingham Repertory Theatre ». Elle faisait une inénarrable

ivrognesse, aux gestes épiques. Des camarades dublinois, aussi intrépides qu'elle, l'entouraient. Quel vacarme ! Un brouhaha, né des galeries supérieures et mené par des Irlandais du cru, sous la conduite d'un prêtre, empêchait la voix des acteurs d'atteindre le public.

Il n'en demeure pas moins que, pendant plus de vingt ans, les auteurs travaillant pour l' « Abbey Theatre » marchèrent docilement dans la voie largement tracée par Synge. Le public lui aussi subit pleinement son influence. Il cessa peu à peu de discuter celui qui l'avait tout d'abord tant révolté. On ne peut pas bien longtemps fermer les yeux, se boucher les oreilles lorsque l'on a devant soi la beauté. Tous subirent la contagion. C'est grâce à celui qui mourut en 1909, mais dont les œuvres demeurèrent vivantes, que lady Gregory, mieux inspirée que lorsqu'elle tentait de brosser de grandes toiles d'histoire, forcément un peu scolaires, prodigua ces petits tableaux de mœurs où s'animait la vie quotidienne des campagnards, ceux au milieu desquels elle avait passé le meilleur de son existence. Il y avait là quelque chose de direct, de franc, de spontané qui était vraiment de la meilleure veine. Elle aussi, usait avec dextérité de l'idiome anglo-irlandais et le jour où elle transposa les farces de notre Molière *(Scapin, l'Avare* et *le Médecin malgré lui)* en dialecte kiltartan, elle sut, sans effort, restituer à son modèle sa « valeur de choc », sa fraîcheur originelle.

On pouvait craindre l'uniformité, mais le drame populaire, tel qu'on le comprit à l' « Abbey », sut assez adroitement éviter les redites, grâce à la diversité des apports provinciaux. Padraic Colum, ouvrier de la première heure, acteur formé à l'école des Fay, fit résonner l'accent des Midlands irlandais. *La Maison du violoneux,* trois actes où s'expriment l'instabilité, l'élan migrateur du peuple irlandais, est son œuvre la plus répandue. Il avait vingt ans quand on le vit à Dublin, beau comme un jeune dieu, revêtir le pourpoint coloré pour déclamer les vers de Yeats. Il est aujourd'hui journaliste aux États-Unis, célèbre comme romancier, un peu oublié comme dramaturge. Avec le folklore natal, il a composé de jolis livres pour les enfants et c'est peut-être ce qui, le plus sûrement, sauvera sa mémoire.

Du comté de Cork vint un instituteur, T. C. Murray, unissant un instinct infaillible des lois dramatiques à un profond sentiment religieux. De ses pièces se dégage toujours une morale précise. Il atteint souvent à l'intensité tragique et sait mener rapidement une action. *Droit de naissance* (1910) oppose un Caïn et un Abel villageois. *Maurice Harte* (1912) pose le problème de la vocation religieuse. La prêtrise constitue, pour le fils préféré, dans les campagnes catholiques, la suprême ambition maternelle. Le personnage de la mère autoritaire, traversée dans ses desseins, est admirablement tracé. *Feu d'automne* (1924) traite de la disparité des âges dans l'union conjugale. *Veillée de la Saint-Michel* (1932) dépeint avec acuité la jalousie d'une fille de ferme, délaissée pour un mariage d'argent : son hésitation au bord du crime, la brusque poussée de remords qui s'empare d'elle et l'annihile toute.

J. Bernard Mac Carthy est également originaire du comté de Cork. Il y a longtemps exercé les fonctions de facteur rural.

C'est un excellent poste d'observation pour un dramaturge. Aussi l'on vit l'auteur pleinement réussir chaque fois qu'il put parler d'expérience personnelle. *Croisade* (1917) montre un jeune prêtre allant prêcher l'abstinence dans le village même dont son père exploite le principal débit de boisson. Mais notre facteur a la main un peu lourde lorsqu'il s'efforce de faire discourir les gens du monde.

St John Ervine sut mieux s'adapter, quand il le voulut, aux exigences du théâtre commercial. Belfast, capitale de l'Ulster, le vit naître. L'Irlande septentrionale est industrielle, protestante et, dans sa majorité, loyale à l'Angleterre. La première pièce de St John Ervine (1911) lui fut inspirée par les conflits religieux dont il avait été le témoin. Elle s'intitulait *Mariages mixtes* et révélait de rares qualités de vigueur et de concision. Elle fit sensation. Elle touchait à des questions, à cette époque-là, brûlantes. *John Ferguson* (1915) met en scène un vieux fermier du comté de Down, rigide et soutenu dans ses épreuves familiales par la rigueur de sa foi réformée, tout ascétique, presqu'inhumaine. Et puis St John Ervine s'en alla vivre à Londres, où il se britannisa rapidement. Lorsqu'on lui confia la direction de l' « Abbey

Theatre », à la fin de la guerre, il entra tout aussitôt en conflit avec les acteurs, avec ses commettants, avec le personnel, avec le public lui-même. Il semblait avoir perdu tout contact avec une Irlande qui était sur le point de redevenir maîtresse de ses destinées. Londres le revit bientôt et il y respira plus à l'aise que dans son pays natal. Le public du West-End fit fête aux comédies mondaines, frivoles et charmantes qu'il composa pour lui plaire et qui étaient aux antipodes des drames sombres, tendus, implacables qu'il avait écrits pour l' « Abbey ».

St John Ervine est aujourd'hui l'un des critiques les plus lus de la presse londonienne. Il a la dent dure et ses partis pris sont célèbres. On le voit de temps en temps, malgré tout, se retourner vers la province d'où il est sorti. L' « Abbey Theatre », avec lequel il s'est réconcilié, vient de jouer de lui une pièce dont le personnage central est le vieil épicier d'une bourgade ulstérienne (février 1936).

Ulstérien, Hugh Quinn l'est aussi, mais catholique. Fils de fermier, né dans le comté de Tyrone, il fait, dans un coin ouvrier de Belfast, la classe aux enfants du peuple. Comme le fut Synge, Quinn est un homme qui sait écouter. Il recueillit patiemment ce qui se racontait au cours des veillées hivernales, autour de l'âtre. Ses comédies rendent un son authentique. Sa meilleure pièce, *l'Argent de Mrs Mac Conaghy* (1931), paraît, plus encore que les autres, entremêlée de souvenirs personnels. Sa mère, veuve de bonne heure, soutint de son seul travail une nichée de six enfants dont l'aîné avait huit ans. L'auteur n'ignore point ce qu'une femme de l'Ulster est capable d'entreprendre pour nourrir les siens.

George Shiels, un des auteurs les plus récents de l' « Abbey Theatre », s'intéresse surtout aux aventuriers. Il semble éprouver un vrai penchant, presque de la complaisance, pour ceux qui vivent dangereusement, hors la loi. Son *Paul Twyning* (1922) est un plâtrier errant qui cultive l'intrigue. Un Scapin irlandais, que sa spécialité introduit dans les maisons campagnardes. Sa présence seule pousse les enfants, jusqu'alors soumis, à la révolte et dérange les mariages prémédités par l'avarice paternelle. Il arrive même que des bourses bien garnies disparaissent là où il s'est trouvé. Son *Professor Tim* (1925) est un sourcier. Son intervention dans la comédie tient presque du

merveilleux. *Cartney and Kevney* (1927) sont de redoutables resquilleurs, dont l'audace n'a d'égale que l'invincible paresse et dont les exploits frisent l'escroquerie. *Rosée de Montagne* enfin (1929) nous mène dans le monde des distillateurs clandestins.

La satire ici atteint la pointe extrême du comique et va rejoindre quelques-unes des grandes outrances qui avaient fait du *Baladin du Monde occidental* une bouffonnerie immortelle.

Mais ce fut le jour où la première grande pièce de Sean O'Casey parut sur la scène de l' « Abbey » qu'on put dire que le flambeau tombé des mains mourantes de Synge venait d'être rallumé. Ce que Synge avait fait pour les paysans et les pêcheurs, Sean O'Casey le refit à son tour pour le peuple de la grande ville. Né dans un faubourg indigent de Dublin, successivement crieur de journaux, docker, homme de peine et maçon, autodidacte intégral, il avait longuement regardé autour de lui avant de se mettre à écrire. Il avait vécu la grande révolte de 1916, les fusillades qui avaient précédé la proclamation de l'État libre et la guerre civile qui en avait été la conséquence. Les habitants des « tenements », ces vieux immeubles aristocratiques et délabrés abandonnés aux locataires pauvres, plusieurs familles occupant parfois une seule chambre, il les avait vus réagir sous le coup d'événements sanglants. Certains cris, certains sanglots lui étaient restés dans l'oreille. Certains rires, certains ricanements aussi. Lorsqu'en 1923, l' « Abbey Theatre » monta *L'Ombre d'un fusilier* ; en 1924, *Junon et le Paon*[1] ; en 1926, *la Charrue et les Étoiles*, le public dublinois revit en traits de feu resurgir l'image même des années tragiques, si proches encore.

Les événements étaient vus du côté du peuple, et jugés sans vaine complaisance, racontés sans fausse pudeur. Il n'est pas un mot qu'on ne sente vrai dans ces œuvres où palpite le réel, contre-partie brutale des légendes héroïques. Certaines lâchetés masculines sont mises à nu avec une superbe insolence. Les larmes féminines mouillent le dialogue, sans que pourtant il y ait jamais étalage de sensiblerie. Une fois de plus, les femmes portent le poids de la tragédie. Les figures de Juno

1. *Junon et le Paon* a paru dans la *Revue de Paris* les 1er et 15 septembre 1927.

Boyle, la mère douloureuse, de Nora Clitheroe, l'épouse endeuillée, dominent, comme de solennelles effigies, toutes les péripéties. Les caractères burlesques qui leur font bruyamment contraste, avec une verdeur presque méridionale, en rehaussent encore la signification. Un équilibre, rarement obtenu au théâtre, assure ici les positions réciproques du comique et du tragique.

Les sujets traités n'en étaient pas moins de nature assez irritante. Des blessures étaient ouvertes et saignantes, que les sarcasmes de l'auteur risquaient d'envenimer. Un exposé aussi évidemment non-conformiste de gestes historiques, relatés déjà dans les fastes de l'Irlande, ne pouvait pas, l'on s'en doute, être livré aux foules sans que des protestations se fissent jour. Ces protestations furent assez violentes. A la première de *la Charrue et les Étoiles*, le tumulte provoqué par certains groupements patriotiques rappela les soirées mémorables du *Baladin*. A la longue cependant, la beauté verbale de l'œuvre fit taire jusqu'aux susceptibilités les plus aiguës. Comme avec Synge, les droits du génie se trouvèrent bientôt reconnus. C'est que Sean O'Casey possède cette vertu proprement irlandaise de magnifier les propos quotidiens et de leur donner une valeur quasi lyrique. L'argot dublinois, interprété par lui, se purifie et prend une couleur, une harmonie qui le font accéder à l'incantation poétique.

On pouvait craindre toutefois qu'avec Sean O'Casey ne vînt s'imposer à l' « Abbey » un nouveau poncif théâtral, celui du populisme citadin, comme Synge jadis avait cristallisé une formule de drame paysan. Avec cette aggravation encore que le correctif apporté au poncif syngien par la multiplicité des apports provinciaux et la diversité foncière qu'elle entraînait ne se pouvait envisager ici. Allait-on choir dans une exactitude quasi photographique que Sean O'Casey certes était parvenu, presque miraculeusement, à éviter, mais que ses imitateurs ou disciples ne pourraient pas éternellement tenir en échec?

Il se trouva, heureusement, que ceux à qui les destinées du théâtre se trouvaient confiées comprirent que le moment était venu d'élargir leur action et d'ouvrir leur répertoire à des œuvres nées au dehors. Certes, l'acte constitutif même

du théâtre empêchait qu'il y fût joué des œuvres anglaises. Le Gouvernement de l'État libre avait fait de l'« Abbey » une scène officielle et subventionnée. Cela rendait la clause plus impérieuse encore. Rien ne prohibait toutefois l'adjonction de traductions au répertoire, mais on n'y avait eu, jusqu'alors, que tout exceptionnellement recours.

Ce fut surtout Lennox Robinson qui se fit, au moment opportun, le partisan convaincu, efficace, de méthodes moins étroites. Écrivain souple, administrateur avisé, et même, quand il le fallait , comédien adroit, il sut préparer le terrain. Il ajouta aux représentations régulières de l' « Abbey » des spectacles exceptionnels, consacrés soit à des œuvres de jeunes, d'un caractère nouveau, soit à de grandes productions continentales. La « Dublin Drama League », qu'il fonda et qui recruta ses interprètes surtout parmi les comédiens de l' « Abbey », révéla ainsi Strindberg, Pirandello, Benevente, Toller, Jules Romains, les Sierras, d'autres encore, au public irlandais, longtemps resté à l'écart des grands courants littéraires de l'Europe.

L'influence de Lennox Robinson en tant qu'auteur fut tout aussi féconde puisque la variété même de son œuvre prouvait, de façon péremptoire, qu'un dramaturge irlandais pouvait aborder tous les genres et ne cessait point d'être le fils fidèle de la mère Erin parce qu'il délaissait momentanément ces pièces populaires avec lesquelles l' « Abbey Theatre » semblait trop longtemps s'être identifié.

Certes, il sacrifia comme les autres au drame rural et à la comédie villageoise. *Le Nom des Clancy*, son œuvre de début (1908), et *le Fils préféré (The whiteheaded Boy* : titre littéralement intraduisible) sont là pour en témoigner. Cette dernière comédie, créée à la fin de 1916, époque particulièrement périlleuse, fut un succès dont nul là-bas n'a perdu le souvenir, mais l'honneur lui revient d'avoir fait applaudir des comédies bourgeoises, d'un ton modéré : *Jeunesse revêche et maturité* (1922), *le Merle blanc* (1925) ; d'avoir attiré l'attention du public dublinois sur le sort de l'aristocratie anglo-irlandaise au cours des troubles récents : *la Grande Maison* (1926) et surtout d'avoir tenté de réintégrer la psychologie dans une action tragique : *Tout est fini, alors?* (1932) ou plaisante : *La vie vaut-elle d'être vécue?* (1933).

En réalité, rien n'avait semblé jusqu'alors plus étranger à la mentalité irlandaise que les nuances psychologiques. Trop d'autres richesses avaient sollicité l'effort ou le génie des écrivains qui avaient travaillé pour l' « Abbey ». James Joyce lui-même, avant son départ pour d'autres cieux, n'était point parvenu à faire écouter les trois actes d'*Exilés* (1918) au cours desquels les personnages s'analysent minutieusement et expriment des sentiments compliqués en des mots très simples — trop simples, au gré des Irlandais, non ennemis d'une certaine grandiloquence. La leçon lui servit, hélas ! puisqu'il se garda de plus rien composer pour la scène.

Lennox Robinson remplit donc à l' « Abbey » le rôle d'un novateur. Que la psychologie se soit installée enfin sur la petite scène de lady Gregory et des frères Fay, nous n'en voulons d'autre preuve que la faveur qui a accueilli l'an dernier la pièce d'un jeune auteur féminin, Teresa Deevy. Elle a créé un personnage de femme, Katie Roche, qui donne son nom à ces trois actes, et est parvenue à l'éclairer complètement du dedans. Rien de mieux étudié que les ressorts secrets qui meuvent cette jeune fille de naissance irrégulière, à la fois humiliée et fière de sa condition. Rien de plus exactement dosé que ce mélange de tendresse et de révolte qui détermine sa vie conjugale lorsqu'elle a été épousée par un homme qui se croit socialement son supérieur. Nulle péripétie extérieure. Tout se passe dans l'âme de l'héroïne. Aucun mot à éclat. De subtiles demi-teintes.

Rien ne montre mieux l'évolution que subit présentement le public irlandais. Un succès de cette espèce eût été chose impossible, il y a seulement dix ans.

Ajoutons que Lennox Robinson sait, à l'occasion, se départir du réalisme, auquel tant d'auteurs irlandais demeurent attachés. Sa dernière pièce, *Rue de l'Église* (21 mai 1934), se ressent incontestablement de réminiscences pirandelliennes.

*
* *

Nous avons fait tourner toute la littérature dramatique de l'Irlande autour de l'activité du seul « Abbey Theatre ». C'est qu'en vérité elle en est entièrement tributaire. Tous

les autres groupements qui se sont mis, soit à Dublin, soit en province, au service de l'art théâtral, sont ou bien sortis de ce foyer créateur, ou bien nés du désir même de combattre son action, ce qui implique encore une dépendance. Il en fut ainsi de cet « Irish Theatre » qu'établit Edward Martyn lorsqu'il se sépara de lady Gregory et de Yeats ; de cet « Ulster Literary Theatre » que Belfast vit naître ; de ces « Munster Players » qui s'affirmèrent à Cork ; de tant d'autres compagnies, professionnelles ou désintéressées, qui parsemèrent bientôt toute l'île et dont certaines sont encore florissantes, malgré les difficultés de l'heure.

C'est dans les locaux même de l' « Abbey Theatre » que les acteurs du « Dublin Gate Theatre » firent leurs premiers pas. Ils jouèrent pendant deux ans sur la petite scène auxiliaire du Peacock, adjacente au bâtiment principal. Les fondateurs, Michael Mac Liammoir et Hilton Edwards, tous deux acteurs de métier, celui-ci Anglais, l'autre natif de Cork, entendaient se constituer un répertoire international, s'opposant au nationalisme de la maison-mère. Au cours de la première année (1928), ils ne montèrent que deux pièces irlandaises (dont la *Salomé*, d'Oscar Wilde, jusque-là bannie des tréteaux) contre cinq pièces étrangères. A la fin de la seconde année, le succès que remporta une pièce de Denis Johnston, intitulée *La vieille Dame dit : « Non »*, les incita à s'installer dans un théâtre spécialement édifié pour eux et répondant aux dernières exigences techniques. La générosité du comte de Longford, mécène et auteur, fit de cette nouvelle salle un modèle du genre.

Denis Johnston est, de l'avis de tous, l'auteur le plus caractéristique de la génération montante en Irlande. Il est à la fois, comme il faut s'y attendre, anti-romantique, anti-romanesque et anti-réaliste. La vieille dame qui dit : « Non », c'est l'Irlande, et c'est à une certaine littérature facile, à une conception faussée de la vie que cette négation répond.

La satire est vive, allègre, cinglante. Elle livre à la dérision les sentimentalités dont séculairement se bercent les rêves d'une population crédule. Robert Emmet, l'idole de l'imagerie, le héros de 1803, qui périt sous les balles anglaises, est devenu un pupazzo grossier à qui l'on souffle des répliques de mélodrame. L'acteur qui joue le rôle traditionnel est atteint acci-

dentellement à la tête, au cours d'une représentation. Il s'écroule, sombre dans le délire et ce délire le fait divaguer parmi les absurdités d'un Dublin vulgarisé, tandis que sa mémoire défaillante lui restitue des lambeaux oratoires, arrachés aux discours politiques et aux professions de foi littéraires.

Le cauchemar se matérialise. Peuplent la scène les visions déformées, les fantômes évanescents qui hantent la cervelle meurtrie du protagoniste.

Quelque cruelle que pût paraître aux vétérans de la littérature dramatique cette parodie de maintes conceptions qui leur furent chères, la réaction qu'elle provoqua fut sans doute salutaire.

Le « Dublin Gate Theatre » compte actuellement dix années d'existence. Son endurance a triomphé des premiers obstacles. La compagnie est une institution reconnue, classée, respectée dans l'Irlande d'aujourd'hui et elle délègue chaque printemps des acteurs à Londres, comme le faisait au début du siècle le théâtre de l'Abbaye, encore adolescent. Ainsi tourne la roue des âges...

Plus encore que par les œuvres qu'il a fait connaître, l'influence du « Gate Theatre » se révèle dans la véritable révolution que son exemple a opérée dans la mise en scène des spectacles irlandais. L' « Abbey Theatre », dominé par d'autres préoccupations, avait toujours été un peu négligent à cet égard. Il comptait sur la force du texte, sur le jeu des acteurs pour créer l'impression voulue. Mais Hilton Edwards montra aux Dublinois les ressources de méthodes dont ils n'avaient jusqu'alors point entendu parler. Devant les merveilles d'ingéniosité — couleurs, lignes, puissance évocatoire — auxquelles parvient la jeune maison rivale, il paraît que la compagnie-mère tente un sérieux effort, envisage des rajeunissements. Dans ce domaine qu'il vient à peine de découvrir, le sens artistique de l'Irlandais réserve peut-être de nouvelles surprises encore à l'Europe.

ROBERT DE SMET

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART FRANÇAIS

On ne peut laisser se clore sans en dire quelques mots l'exposition des « Chefs-d'œuvre de l'Art français », qui n'a cessé d'attirer de nombreux visiteurs dans un des nouveaux musées du quai de Tokio. Une réunion aussi importante, entreprise sans rien emprunter au Louvre que des dessins, habituellement inaccessibles au public — ce qui est une sorte de gageure — n'a jamais été vue à Paris. Elle a été tentée sur le désir de M. Léon Blum, alors président du Conseil ; il est juste de lui rendre ce qui lui appartient. L'idée de donner comme préface à l'Exposition toute moderne de 1937 une image du passé de la France vu à travers son art était heureuse. Grâce aux efforts de M. Huisman, directeur général des Beaux-Arts, président du Comité d'Organisation, de M. Jaujard, secrétaire général, secondés par des collaborateurs peu nombreux, grâce au concours que, à quelques exceptions près, les collections publiques et privées de la France et de l'Étranger ont généreusement apporté, cette idée a pu être réalisée avec succès, malgré le peu de mois dont on disposait et malgré la difficulté des temps. Il faut dire tout de suite que l'exposition ne prétend pas offrir un tableau complet de l'art français. Beaucoup d'artistes et de bons artistes ont été laissés de côté ; le développement des écoles a été volontairement négligé. Les ouvrages ont été choisis, non pour leur valeur historique, mais pour leur valeur propre. On est donc invité à considérer chaque chose en elle-même sans être tenté de prendre une de ces vues générales sur l'art français qui sont

toujours fausses, parce que ce qui compte en art ce n'est pas la relation entre les maîtres et l'esprit de leur temps, mais l'apport individuel de chacun d'eux.

Cela ne signifie pas que cette assemblée de « chefs-d'œuvre » apparaisse comme une série de morceaux isolés, sans lien et sans parenté. Ces ouvrages, élus pour leur qualité, donnent une image juste de notre art et ils inviteraient à chercher quels en sont, à travers les siècles, les caractères généraux. C'est une tentation à quoi tout esprit cède volontiers pour peu qu'il ait le goût des idées générales ou seulement celui d'ordonner ses sensations. Mais je crois qu'on a tort d'y céder. Tout ce que je lis là-dessus me paraît fort ingénieux, si l'auteur a du talent, et, dès que j'y réfléchis, je suis forcé de voir que, pour défendre sa thèse, il a laissé inconsciemment tomber ce qui la gênait.

L'art français est-il, comme le veut l'un, mesure, ordre, intelligence? Sa caractéristique est-elle, comme le dit un autre, la faculté de saisir sans parti pris la réalité, et de la soumettre à un ordre logique? Ou bien un parfait accord avec le vrai sans exagérer ni la part de la nature, ni celle de l'imagination? Il y a quelque chose d'exact dans ces définitions, mais elles ne rendent pas compte de tout; et les vertus ainsi réservées à la France n'existent-elles pas ailleurs? Giotto n'est-il pas la mesure même et l'ordre et l'émotion contenue? La sincérité de Holbein est-elle plus réaliste et moins intelligente que celle de Clouet? Où l'esprit et le cœur sont-ils plus simplement en accord avec le vrai que dans *les Syndics* de Rembrandt? Et en quoi la poésie de Claude est-elle spécifiquement française?

Non, il semble impossible de réduire à l'unité l'art de la France, pas plus que sa littérature, pas plus qu'elle-même. Si l'on emporte de l'exposition un sentiment que tout ce qu'on a vu « se tient » et qu'il existe entre les œuvres les plus différentes une sorte de lien secret, ce lien est du même ordre que celui grâce auquel des hommes de races différentes, vivant sous des climats opposés et dont quelques-uns sont entrés tard dans la communauté, composent une nation française. C'est un lien mystérieux, dont la nature échappe dès qu'on veut trop la préciser.

*
* *

Faute de synthèse, je ne puis apporter sur un aussi vaste sujet que des réflexions et des notes. Encore seront-elles fort incomplètes ; si l'on devait rendre compte de tout, il y faudrait un volume.

Je ne m'étendrai pas sur les objets antiques et de l'époque des invasions. La plupart des beaux bronzes trouvés en Gaule sont très grecs ou très romains. Les armes et les bijoux datant du ve au viie siècle sont voisins de ce qu'on trouve ailleurs : l'accent local est si faible que le profane, s'il ignorait d'où provient la pièce, serait fort embarrassé de la situer.

La grande galerie en courbe où sont pendues les tapisseries les plus anciennes — celles du milieu du xvie siècle jusqu'au xviiie occupent une galerie opposée — présente un ensemble d'une somptuosité à laquelle aucun visiteur ne demeure insensible. Sur une paroi s'alignent les tentures venues de Reims, de Beaune, de Bruxelles, de Nantilly, d'Angers ; au-dessous, des manuscrits du ixe au xvie siècle ; en face, sous des tapisseries de moindres dimensions, des vitrines contenant les plus beaux objets d'ivoire et d'orfèvrerie du moyen âge et de la Renaissance qu'on ait pu trouver dans les trésors d'églises, les musées, les collections, et, auprès d'elles, un très beau choix de sculptures. On aimerait s'attarder à parler de ces objets — que de pièces merveilleuses depuis le calice de saint Gauzelin, qui est du xe siècle, jusqu'au ravissant reliquaire de la Sainte-Épine de Reims, fait d'un cristal fatimite monté au xve ! —, de ces manuscrits, tous empruntés à des bibliothèques hors de Paris, presque tous admirables, de ces statues, ces bas-reliefs et ces bustes répartis ici et dans les autres salles qui nous offrent un raccourci de notre sculpture à travers neuf siècles. On voudrait marquer particulièrement la variété avec laquelle a été traité en France le motif de la Vierge à l'Enfant : parler de celle de Fontenay, qui fait jouer son Fils ; de celle de Bayel, qui lui caresse doucement la joue, tandis qu'elle le regarde avec tant de tristesse ; ou de celle de Toulouse

qui se retourne d'un mouvement gracieux, si bien saisi sur nature, les yeux comme perdus en rêve. Il faudrait suivre cette série de bustes, qui est une des gloires de l'art français — nulle part on n'en a fait de meilleurs —, louer quelques unes de ces statues du XVIIe et du XVIIIe siècle — quelle grâce dépourvue de toute convention dans la jeune fille court-vêtue dont Houdon a fait une image de l'*Eté* ! —, marquer la grandeur tragique de la *Vierge du Calvaire* de Rude, que si peu de Parisiens ont été voir à Saint-Vincent-de-Paul... On souhaiterait expliquer ce qu'est devenue la tapisserie au cours du temps, en partant de la saisissante *Apocalypse* d'Angers, chef-d'œuvre d'un haut-lissier du XIVe siècle, pour arriver aux charmantes tentures du XVIIIe siècle. Mais comment le faire en quelques lignes? Il faut se résoudre à abandonner tout cela, à abandonner aussi la gravure, dont il a été fait une sélection si heureuse qu'au moyen d'une centaine de pièces on est parvenu à en montrer tous les aspects, afin d'en venir aux peintures, lesquelles, avec les dessins qui les complètent, forment le principal de l'exposition : c'est, en effet, la partie la plus nombreuse et, du début jusqu'à la fin, la plus complète.

*
* *

Depuis l'Exposition des Primitifs français, en 1904, on n'avait pas vu réunis autant de tableaux importants antérieurs au XVIe siècle. On regrette ceux du Louvre, et particulièrement la *Pieta* de Villeneuve ; malgré cela, les deux salles où sont réunies les peintures de cette époque sont assez riches pour nous satisfaire. Elles montrent qu'à la fin du XIVe siècle et au XVe, l'art français tient sa place dans l'Europe Occidentale. Sans doute, il n'a pas eu de Giotto, ni de Masaccio ; ni, plus tard, personne à mettre en parallèle avec des novateurs tels que Léonard ou Raphaël ; il n'a pas eu non plus de Van Eyck. Mais, si l'on excepte ces hommes de génie, nos meilleurs peintres ne sont pas inférieurs aux maîtres les plus admirés du Nord ou du Midi. Le malheur est que si peu de leurs ouvrages aient été conservés. Les guerres de religion ont causé bien des destructions ; mais il faut dire aussi que les Français, si conservateurs pour certaines choses, n'ont pas eu autrefois beaucoup

de respect pour leur passé artistique. La superstition de l'ancien a des conséquences regrettables, car il faut vivre, et, pour vivre, changer ; mais pourquoi détruire sans raison véritable ? C'est pourtant ce qui a souvent été fait aux XVIIe et XVIIIe siècles ; on en citerait cent exemples. Je ne dis rien des pertes causées par la Révolution : le Musée des Monuments français a sauvé surtout des sculptures.

Il en résulte, d'une part, que des documents et des textes nous ont conservé les noms de peintres célèbres en leur temps, auxquels nous ne pouvons rien attribuer avec certitude, et, d'autre part, que nous possédons quelques ouvrages remarquables sur lesquels nous ne pouvons mettre un nom qui ne soit hypothétique. Encore ces ouvrages sont-ils en petit nombre et comme isolés dans un désert. Qui est le maître de l'*Annonciation* d'Aix ? Qui l'auteur de la *Pieta* de Villeneuve ? Qui le maître de Moulins ? Quelle est au juste la part de Fouquet ?

C'est une mauvaise chance également que la France n'ait pas eu de Vasari, ni même de Van Mauder. Les critiques modernes médisent beaucoup de ces vieux historiens ; et pourtant quels services ils ont rendu à la gloire de leur pays ! Si on pouvait nommer l'auteur du petit tableau rond, du Deutsches Museum, représentant le *Couronnement de la Vierge*, il serait illustre, tant la composition a de noblesse et de grâce, tant est rare la qualité de la couleur et du sentiment. De même, le petit diptyque, venu aussi de Berlin, à fond d'or guilloché, où l'on voit d'un côté le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, de l'autre un donateur auquel Jésus apparaît dans une gloire ; des formes un peu indécises, mais profondément expressives dans leur fluidité ; une gamme colorée très restreinte, des bleus, un gris, des blancs et le manteau du donateur d'un rose si pâle, recouvert d'un léger voile transparent.

Ces deux ouvrages, probablement parisiens, sont de la fin du XIVe siècle ; Giotto, Simone, étaient morts, Fra Angelico encore enfant. Je ne vois rien qui, pour la qualité, leur soit vraiment supérieur en Italie, moins encore en Flandre. Les fresques récemment découvertes à Sorgues dans les restes d'un palais papal, antérieures aux peintures précédentes

puisqu'elles datent de 1340, sont pleines d'agrément. On a bien fait de les acquérir pour le Louvre, vu leur rareté, mais elles ne dépassent pas le niveau d'un art décoratif élégant.

Le triptyque du Musée de Turin, par Iverni d'Avignon, le retable de Nice par Mirailhet, tous deux signés, sont en assez mauvais état ; l'un est plutôt italien, l'autre plutôt catalan : intéressants témoignages des influences qui convergeaient dans le Midi au début du xve siècle. L'*Annonciation* d'Aix — exécutée à Aix en 1443 — a été souvent exposée. C'est un beau tableau, nullement inférieur aux productions d'autres successeurs de Van Eyck : l'auteur est-il français? On n'en sait rien.

Le triptyque de Louis Bréa, du Musée Masséna, daté de 1475, n'avait jamais quitté Nice. Bréa peignit plus tard dans un style italianisant ; cette première œuvre de lui se rattache nettement à l'art avignonnais. La *Pieta* qui forme le centre et le *saint Martin* du volet gauche ont beaucoup de grandeur et de force. Mais le *Buisson ardent*, triptyque exécuté à Aix vers la même époque par Nicolas Froment d'Uzès, pour le roi René, est d'une importance bien supérieure. Quoique Froment ait travaillé surtout à Avignon, son éducation première a dû être septentrionale, car la *Résurrection de Lazare* de Florence est d'un réalisme grimaçant qui n'est pas du Sud. Au moment où il peignit le *Buisson ardent*, ce défaut s'était bien atténué. L'arrangement de la scène principale est parfaitement équilibré, et les grands vides que l'artiste y a ménagés font valoir la majesté un peu âpre des volets où sont figurés les donateurs et leurs patrons : des couleurs sourdes, bleus, violets et verts, s'opposent à quelques blancs et aux ors ; les figures se détachent sur une tenture rayée de noir et de cramoisi d'un effet magnifique. Peu d'émotion, mais une grande entente de l'ordonnance architecturale ; on ne trouve guère ailleurs de retables aussi largement conçus et aussi puissants.

Voilà donc un peintre d'une personnalité bien accusée, qui a eu beaucoup de commandes. Cependant on n'a rien retrouvé d'autre de lui : le *Saint Siffrein* d'Avignon ni le *Saint Mitre* d'Aix ne semblent être de sa main.

Même surprenante pénurie d'ouvrages pour celui qui paraît le plus grand peintre d'Avignon au xve siècle, Enguerrand

Charonton. A vrai dire il était de Laon, mais son *Couronnement de la Vierge*, peint en 1453 pour la Chartreuse de Villeneuve, est plus méridional que le triptyque de Froment. Et comme il a plus de poésie ! Sans avoir rien d'italien, il s'approche de cette tendre noblesse italienne qu'on aime en Ombrie ou à Sienne ; il a seulement plus d'austérité. Un chef d'œuvre, et si original, qu'il devrait faire retrouver d'autres peintures de son auteur. On n'en connaît qu'une seule, une *Vierge* conservée à Chantilly, bien inférieure ; mais Charonton avait cette fois un collaborateur.

Ici la Trinité est figurée par deux personnages aux longs cheveux et à la barbe châtain, identiques et placés face à face, vêtus de robes blanches et de manteaux grenat ; la colombe du Saint-Esprit étend devant eux ses ailes ; chacune touche de la pointe une des deux bouches divines, unissant ainsi visiblement le Père et le Fils. La Vierge a des yeux en amande, des lèvres minces et rouges, un teint mat sous des cheveux d'or sombre, de belles mains : un portrait, et qu'on n'oublie pas. Les visages des saints sont presque aussi touchants que ceux du *Couronnement* de Fra Angelico au Louvre. Et le paysage a une simplicité de plans, une délicatesse de couleur ravissantes. Il n'est pas jusqu'au minuscule Chartreux en prière, au bas du tableau, qui n'ait de la grandeur. Si cette peinture rentrait dans une école bien classée, si elle était consacrée dans un musée de l'étranger, elle serait célèbre.

Deux autres maîtres soutiennent sans faiblir la comparaison avec l'Italie ou la Flandre : Fouquet et le maître de Moulins.

On sait que Fouquet à été peintre attitré de Charles VII et de Louis XI. Un manuscrit des « Antiquités judaïques » porte une note ancienne qui lui en attribue les miniatures ; d'autres manuscrits lui sont donnés par comparaison et les portraits par hypothèse. Le seul que mentionnent des textes anciens est celui du pape Eugène IV, peint à Rome vers 1445, et, comme ce sont des Italiens qui le disent beau, nous pouvons les croire : il est malheureusement perdu. Il n'y a aucune certitude que les portraits du Louvre, ni le diptyque d'Étienne Chevalier, partagé entre Anvers et Berlin, soient de lui. Cependant ces attributions sont vraisemblables. Si je signale que ce ne sont que des attributions, c'est pour

montrer, une fois de plus, l'étendue de notre ignorance.

La *Vierge* d'Anvers est un des tableaux les plus personnels du xve siècle. La Vierge — dont le visage est modelé avec une subtilité qui enchante, — forme avec son grand manteau blanc et l'Enfant assis sur son genou, une sorte de pyramide claire détachée sur un fond d'angelots rouges et bleus ; je connais peu de constructions aussi simples et aussi frappantes. Il y a là un sentiment de la forme en relief qui, à cette date, n'existe pas en Flandre et qui, en Italie, reste rare. Des qualités du même ordre font la beauté de l'autre volet du diptyque, *Étienne Chevalier présenté par son patron*. Son style moins archaïque donne à penser qu'il est plus récent et que le diptyque n'a pas été peint en une fois. Mais la valeur plastique des figures, surtout de saint Étienne, n'est pas moindre. Je vois avec surprise parler devant ces panneaux, de « miniatures agrandies »; M. Focillon me paraît beaucoup plus exact quand il écrit de ces figures qu'« elles sont avant tout des solides dans l'espace ».

La tête de *Moine*, prêtée par le comte de Demandolx-Dedons, exposée pour la première fois, peut être classée avec les portraits qu'on croit de Fouquet ; elle a malheureusement souffert. Quant à la *Picta* de Nouhans, qui doit dater de la fin du xve siècle, lorsque M. Vitry l'a découverte, on la donnait à l'école de Fouquet ; puis on en a fait un ouvrage de son atelier ; maintenant on assure qu'elle est de lui. Elle a, comme on voit, fait son chemin en peu d'années. Pour moi, j'ai de la peine à y reconnaître la main de Fouquet : c'est une très émouvante composition, où il y a des beautés dignes d'un maître, mais l'exécution m'en paraît plus faible que celle du *Saint Étienne*, ce qui surprend dans un ouvrage qui serait parmi les derniers du peintre ; et il y a dans cette *Pieta* un pathétique que je ne trouve pas chez Fouquet, même dans les miniatures où il serait à sa place. Savons-nous s'il est vraiment le seul qui ait pu exécuter un tel panneau ? Non.

Le Maître de Moulins pose à son tour une foule de questions, restées sans réponse. Dans la plus ancienne peinture que nous ayons de lui, la *Nativité* d'Autun, qui renferme une des plus exquises Vierges de l'art français, on distingue une influence de Van der Goes, ce qui donne à croire que le peintre l'a connu ;

mais le sentiment est tout personnel. Plus rien ne subsiste de cet « air de Flandre » dans le grand triptyque commandé dix ans plus tard par Pierre de Bourbon et qui se trouve encore à la cathédrale de Moulins. Il n'y a rien non plus de vraiment italien, si l'on s'en tient au détail ; et pourtant, dans l'art avec lequel la Vierge est posée au centre d'une couronne d'anges aux gracieux visages, dans la disposition des figures, on croit deviner des souvenirs d'outre-monts. La réussite, en tous cas, est complète; c'est un ouvrage d'une grande beauté.

On connaît quelques autres tableaux qui peuvent être, sans hésiter, donnés au même peintre et deux ou trois qui sont discutables. Tous sont compris dans une période de vingt ans. Qu'en conclure? Le Maître de Moulins est-il mort jeune? A-t-il eu une autre manière? Est-il Jean Perréal, qui fut peintre attitré du duc de Bourbon et dont on ne connaît pas un ouvrage? Impossible d'examiner la chose en peu de lignes. On voit du moins qu'ici encore l'histoire de notre art s'enveloppe de mystère.

J'ai insisté sur ce qu'on appelle les Primitifs, plus que je ne ferai sur le reste, parce qu'après avoir été longtemps méconnus ils sont toujours bien mal connus. Ce qui frappe quand on les considère d'ensemble, c'est le peu de liens qui existent entre eux. Est-ce parce que tant de peintures ont disparu? Je ne crois pas. C'est plutôt que, dès cette époque, les peintres français de valeur sont extraordinairement individuels. Quand, aux siècles suivants, on néglige les imitateurs, l'impression est la même.

*
* *

On a beau dire, en général, que l'art français se présente « sans un trou », le XVIe siècle, sauf dans le portrait, est assez faible. Les campagnes au delà des Alpes, le goût personnel de François Ier pour l'art italien, furent cause de la venue de beaucoup d'artistes étrangers en France. Ils auraient pu avoir chez nous des rivaux. Mais non : l'école dite de Fontainebleau, si elle n'est pas sans agrément, n'a pas donné d'œuvres de premier ordre. On a pu omettre ici Jean Cousin, Ambroise

Dubois, Toussaint Dubreuil (bien qu'ils soient hommes de talent) sans que l'image d'ensemble de l'art français en soit diminuée. On aime pour l'originalité de son paysage les *Moissonneurs* où paraît l'influence de Niccolo dell'Abbate, et pour son élégance un peu romanesque la *Diane au bain* de Rouen. Mais je crois bien que ce dont je sais le plus de gré à cette école c'est d'avoir contribué à la formation de Poussin.

Les portraits, eux, sont remarquables. Presque rien n'y est accordé au pittoresque ; on y trouve rarement ces accessoires dont Holbein use avec tant de goût. Des figures en buste, dans un éclairage égal, où le visage étudié pour lui-même, sans flatterie, sans minutie inutile, est analysé avec une pénétration dépourvue de tout parti pris. Les crayons sont souvent plus beaux que les panneaux peints, ayant été faits d'après nature. Lesquels de ces portraits sont de Jean Clouet, lesquels de François, son fils ? Lesquels de leurs émules ? Il faut avouer que, malgré les recherches des érudits, nous demeurons dans une complète incertitude. Je crois volontiers que le portrait net et charmant du Dauphin, fils de François Ier est de Jean (mais le grand portrait du roi, au Louvre peut-il être de la même main ?) ; que le Charles IX en pied de Vienne est bien de François, comme le dit son inscription : c'est un morceau un peu abîmé malheureusement, mais de cette élégance hautaine et cette somptuosité discrète qu'on retrouve (je ne parle naturellement pas de la facture) chez Velasquez. Il n'en est pas moins vrai que Clouet reste un nom qu'on met sur des peintures très différentes les unes des autres, sans se soucier de la diversité de l'exécution.

Corneille de Lyon sert d'étiquette à une autre série de portraits, de plus petit format, où le buste se détache sur un fond vert et bleu. On n'a pas de preuve qu'aucun soit de lui ; un seul fait est certain c'est qu'il existe un groupe de portraits d'une finesse de vision et d'une souplesse de faire ravissantes, témoignant de moins de détachement envers le modèle que ceux qu'on donne aux Clouet. Il y en a un ensemble excellent à l'Exposition, particulièrement ceux des collections Spencer Churchill et Walter Gay, des musées de Boston et de Blois.

Clouet venait des Flandres et Corneille de Hollande, mais ils sont si bien naturalisés que leur art passe pour caracté-

ristique du génie français. Cela donne à réfléchir sur la valeur du nationalisme en art.

On voit que la question du portrait au XVIe siècle n'est nullement éclaircie. On n'a pas déterminé la part de Quesnel, dont on peut voir ici la seule peinture certaine, une œuvre de jeunesse directe et simple, de Jean de Court, de tous les Dumonstier. Il reste du travail aux historiens de l'art.

*
* *

Pendant longtemps « XVIIe siècle » n'évoquait dans l'esprit qu'un art de cour éloquent ou un art académique assez vide, à cause de Versailles, de Le Brun, de Mignard, même des portraits de Rigaud dont la pénétration psychologique est un peu masquée par l'apparat des accessoires. Mais cet art n'a dominé qu'après que Louis XIV eut pris lui-même le pouvoir, c'est-à-dire après 1660. Auparavant, il y a eu les Le Nain, Champaigne, Georges de Latour (les visiteurs des expositions de l'Orangerie ne peuvent l'ignorer), il y a eu Lesueur et Blanchard ; il y a eu aussi Claude et Poussin. Dès la fin du siècle un renouveau de goût pour la couleur et pour le « métier » paraît avec Largillière ou Desportes. Et dès les premières années du XVIIIe siècle, voici Watteau : on oublie trop qu'il est entré à l'Académie plusieurs années avant la mort du grand roi. En art, « le siècle de Louis XIV » n'a pas duré cinquante ans ; et, du point de vue de la seule peinture, ces cinquante ans ont eu assez peu d'importance profonde pour qu'on ne remarque pas qu'ils sont à peine représentés à l'Exposition. L'art officiel n'a pas arrêté le cours naturellement « vrai » de la peinture française ; son règne a été un intermède qui — malgré les mérites d'un Jouvenet par exemple — intéresse davantage l'histoire de la civilisation que l'histoire de la peinture.

Il n'est pas besoin d'insister sur les Le Nain, dont il a été longuement parlé ici même, ni sur d'autres « peintres de la réalité ». Mais il faut dire que la salle qui les contient donne une nouvelle idée de leur force et de leur gravité. Georges de Latour — ce nouveau venu — apparaît de plus en plus comme un des « constructeurs » les plus originaux de notre école : le *Saint-Sébastien* de Berlin, avec ses modelés simplifiés,

l'arabesque que forment le corps replié du Saint et les saintes femmes agenouillées, le *Job* d'Épinal où les deux figures s'inscrivent l'une au-dessus de l'autre d'une façon si singulière, n'ont nulle part leur équivalent. Une toile inconnue, *la Madeleine* méditant à la lueur d'une chandelle devant un crâne qu'on voit reflété dans une glace, quoiqu'un peu trop assombrie dans la partie inférieure, est une peinture libre, forte, émouvante.

Dans cette salle aussi se trouvent les portraits des Le Nain, de Champaigne, de Bourdon, leurs regards se croisent et vous pénètrent. Enfin, je crois qu'on ne peut connaître la qualité de Blanchard si l'on n'a vu son *Angélique et Médor* de New-York ; il y a là d'évidents souvenirs vénitiens, mais transposés ; le dos de la femme est un des beaux nus de l'école française.

*
* *

Pénétrons dans le domaine de Claude et de Poussin. Au milieu d'eux Le Brun figure avec une œuvre de jeunesse, le *Chancelier Séguier* sur un cheval blanc, grandeur nature, entouré de pages, faisant son entrée à Rouen ; œuvre sincère où les ors, les bleus-gris, le ciel sombre forment une harmonie sobre et pourtant somptueuse. Aucun académisme. Un très beau tableau.

Les quelques toiles de Claude Lorrain nous livrent tous les accords qu'il sait composer pour entraîner notre imagination dans un monde de rêve : lointains bleutés du *Soir* ; teintes d'aurore du *Matin* ; verts profonds des bois où chasse *Enée*, au bord d'un golfe enveloppé d'une ombre crépusculaire ; ciel d'or se fondant en vert pâle où battent, dans une brume lumineuse, les pavillons roses, bleus et blancs des grands voiliers sur l'un desquels *Sainte-Paule* s'embarque à Ostie — et ce *Château enchanté*, devant lequel Psyché abandonnée s'afflige dans un paysage solitaire, baigné d'une mystérieuse lueur verdâtre, image même de la mélancolie.

Je crois que Poussin n'a jamais été représenté de façon à donner de lui une idée plus juste. Bellori et Félibien, qui l'ont surtout fréquenté à la fin de sa vie, les discours de l'Académie royale, ont imposé à la postérité une figure de philo-

sophe raisonneur, soumis à Raphaël et à l'antique. Mais il est bien autre chose. Avant de se mettre à si sévère école, il a pris leçon des peintres de Fontainebleau, du Guide et de ce Caravage qu'on nous dit qu'il détesta plus tard. Avant d'être un « docteur de la Peinture », ç'a été un homme d'une nature ardente — il avait, dit Marin, « una furia di diavolo » — et d'une imagination romanesque. Voyez le *Tancrède et Hermione* de l'Ermitage, l'harmonie sourde de ces bleus, ces orangés, ce rouge, ces aciers, l'effet de ces deux grands chevaux dressés sur le ciel où traîne une lumière tragique, et cette libre exécution. Voyez l'*Inspiration d'Anacréon* de Hanovre, la grâce du groupe formé par Apollon, les Muses et le poète dans un léger bouquet d'arbres et ces claires couleurs — ou le *Royaume de Flore* de Dresde. C'est à peine si, d'abord, le tableau paraît composé tant il y a de liberté dans l'arrangement, tant le peintre a joué de l'espace ; mais bientôt on découvre un rythme d'autant plus enchanteur qu'il est plus secret, obtenu par de savantes combinaisons de lignes, rythme qui se brise et repart, pour se briser à nouveau.

Des qualités si rares tiennent trop au profond de l'homme pour jamais se perdre. Plus tard, au moment même où une rigueur de composition trop absolue, une froideur trop voulue, glacent certains de ses tableaux, le sentiment poétique, soumis à une dure discipline, s'épanouit à nouveau, au contact de cette campagne de Rome que, vers la cinquantaine, Poussin se mit à étudier passionnément. Il reparaît plus grave qu'autrefois, mais aussi puissant, non seulement dans les admirables paysages des *Cendres de Phocion*, ou des *Trois Moines* (coupe de collines boisées au fond de laquelle dort une eau sombre), mais aussi dans une scène comme la *Pieta* de Dublin, d'une grandeur vraiment sublime.

*
* *

Passer de l'art de Poussin à celui du XVIIIe siècle peut sembler un saut un peu brusque. Notre peinture du XVIIIe siècle a aujourd'hui « une mauvaise presse ». Aux yeux de bien des gens, elle apparaît grêle et légère entre la beauté sérieuse d'un XVIIe siècle, récemment découvert par eux, et la richesse

du XIXe. Défaveur aussi injuste que la trop grande faveur qui l'a précédée.

L'art du XVIIIe siècle n'est pas si frivole qu'on le dit. Il l'est dans la mesure où il reflète un monde très sociable, qui sourit même quand il pense sérieusement et où s'affiche une liberté de mœurs que d'autres temps ont dissimulé. Quoi d'étonnant que des artistes de talent — mais sans génie — participent de cette apparente légèreté puisqu'ils ont suivi la mode de leur temps? Il n'est pas jusqu'à un homme aussi peintre que Boucher, capable de serrer les formes de près (témoin le portrait de Philippe d'Orléans enfant), grand décorateur coloriste tout à fait neuf, qui n'ait suivi le courant: il avait peu de caractère et aimait le plaisir.

Parmi les peintres qui ne sont pas du tout premier rang, les portraitistes conservent les qualités habituelles aux Français dans ce genre. Je sais que Nattier, Drouais et d'autres ont fait des choses fades ou crayeuses, mais pas toujours; et Tocqué, Aved, Duplessis, Greuze en ont fait d'excellentes; La Tour et Perronneau des espèces de chefs-d'œuvre. La Tour s'est surfait lui-même : on ne l'avait pas attendu pour « aller, comme il dit, jusqu'au fond du modèle », et ses regards en coin, ses bouches souriantes peuvent lasser. Mais, dans ses préparations, il est admirable et certains de ses pastels achevés sont fort beaux. Il est un des premiers à avoir cherché pour ses modèles une attitude où s'exprime le caractère, au lieu de les peindre tous à peu près dans la même pose comme aux siècles précédents : le *Dupouch* de la collection Dormeuil ou son portrait par lui-même, d'Amiens, illustrent ici ce que je veux dire. Presque tous ses confrères l'ont suivi dans cette voie.

Quoi de plus sérieux que les portraits de Perronneau? Il grandit quand on le voit auprès des autres. Ayant vécu difficilement et travaillé quelquefois par pure nécessité, il lui arrive d'être faible; mais dès que la moindre sympathie s'établit entre le modèle et lui, il est aussi bon psychologue que coloriste exquis. Ses portraits à l'huile sont parmi les mieux peints de son époque : qu'on regarde les pastels d'Orléans, de la collection Dormeuil ou le *Cazotte* de Mrs. Meyer Sassoon. Son pastel n'est pas terne comme celui d'un Nanteuil

ou d'un Vivien — maîtres pourtant excellents — ni fatigué par des reprises comme celui de La Tour ; il garde la fraîcheur poudrée de l'aile du papillon.

Les grands peintres du siècle, je veux dire Watteau, Chardin et Fragonard, ont, comme tous les grands peintres, trop le souci de leur art pour n'avoir pas un fond de gravité.

On prend à l'Exposition la plus juste idée de Watteau, car il y est représenté par des œuvres choisies entre les meilleures à chaque étape de sa courte carrière. Grâce au *Camp volant*, au *Petit Savoyard* de l'Ermitage, nous le saisissons vers vingt-cinq ans, alors qu'il sortait à peine de chez Audran, charmant, un peu timide, mais déjà observateur de cette grâce fine et nerveuse qu'il a sentie mieux que personne, et capable de poser l'accent juste qui donne vie à une figure. A travers l'*Amour au Théâtre Français*, les *Comédiens Français*, le *Mezzetin*, on le voit parvenir à ces œuvres admirables : l'*Amour paisible* de Potsdam et la *Fête d'amour* de Dresde. Gracieux jeunes gens en vêtements de satin aux miroitantes couleurs — peut-on oublier le joueur de luth en rose ou cette jeune femme en robe bleue rayée près de laquelle est tombé à terre un manteau blanc d'argent? — prairie qui domine une vallée couleur d'émeraude, bornée par des collines bleues, ombrages légers dans lesquels les groupes amoureux se dispersent jusqu'aux lointains embrumés. Rêveries de poète où passe la nostalgie d'une âme inquiète et d'un cœur insatisfait, qui nous emmènent hors de la vie quotidienne comme certaines comédies de Shakespeare. Mais, de même que Shakespeare ne nous émeut que parce que ses héros sont des hommes, de même Watteau ne nous atteint que parce que ses personnages sont vivants et vrais : nul n'a plus et mieux dessiné que lui. Il y a ici une quinzaine d'études qu'on ne se lasse pas d'admirer. A l'extrême fin de sa vie, il a voulu se placer deux fois pour peindre devant la simple réalité : voici le portrait rapidement brossé du sculpteur Pater, malheureusement trop haut placé pour qu'on en apprécie toute la beauté, et voici la fameuse *Enseigne* peinte pour son ami le marchand de tableaux Gersaint. C'est une grande toile, coupée jadis en deux pour satisfaire au désir de Frédéric II

qui l'acheta ; travail de quelques jours — « huit matinées » nous dit Gersaint lui-même — sans aucune de ces hésitations suivies de reprises que le peintre, toujours mécontent de soi, a souvent connues ; une franchise d'exécution qui fait songer à ce Rubens qu'il aimait. Rien de plus libre que cette composition qui paraît lâche et qui ne l'est pas ; rien de plus exquis — malgré les restaurations successives — que cette harmonie grise et brune, coupée de quelques blancs, où brillent d'un chatoyant éclat deux robes de satin. Peu de temps après, Watteau mourait à trente-sept ans.

On a tout dit, et fort bien, sur l'art de Chardin. Nous le voyons ici à ses débuts avec *la Dame cachetant une lettre*, grand et vigoureux tableau où l'influence du clair-obscur de Rembrandt est facile à discerner ; beaucoup plus tard avec les grandes et magnifiques natures mortes de l'Ermitage la collection Chevrier-Marcille. Parmi d'autres plus petites, celle de la même collection qui représente un panier de fraises auprès duquel sont posés deux œillets blancs contre un verre empli d'eau me touche particulièrement ; quelle poésie transfigure ces éléments si ordinaires ! Et quelle peinture !

On loue généralement Chardin d'avoir si profondément senti le charme de la vie bourgeoise de son temps : juste éloge, mais je ne crois pas que son plus grand mérite soit là. Il me semble que ce qui l'intéresse surtout ce sont les relations des choses entre elles dans l'espace. Je me suis souvent demandé comment un peintre aussi sensible a pu recommencer trois et quatre fois le même tableau sans qu'on aperçoive chez lui aucun ennui : c'est, je crois, qu'il se plaisait à approfondir un problème qu'il avait résolu la première fois avec beaucoup de peine. Parti d'un dessin très précis, de la conception habituelle qui fait apparaître le relief grâce à l'opposition, aux dégradations de l'ombre et de la lumière, il en arrive à une technique qui, dans son principe, n'est pas loin de celle de Cézanne ; les volumes, les modelés, sont exprimés par des touches de couleur juxtaposées, non fondues, grâce à la seule justesse des rapports de ton. Il n'est que de comparer la facture de *la Dame cachetant une lettre* à celle de l'*Ecureuse* de Glasgow ; celle-ci est la répétition d'un motif déjà traité :

tout y est simplifié, résumé ; le visage de la femme ne compte plus en tant que visage ; l'ensemble est vu comme une nature morte ; aucun contour n'est suggéré, rien que des taches colorées d'une délicatesse et d'une justesse d'expression merveilleuses.

On est en ce moment assez sévère pour Fragonard. Il paraît superficiel. A la vérité, il n'a ni inquiétude comme Watteau, ni recueillement comme Chardin ; mais sa sensibilité est vive ; et c'est un peintre admirable. Même quand il s'abandonne, il parle rarement pour ne rien dire. D'ailleurs, si habile qu'il soit, il n'a rien d'un improvisateur. Il a étudié les maîtres avec soin, même ceux qui semblent le plus loin de lui : il a copié Rembrandt, imité la facture serrée des paysagistes et de peintres de genre hollandais : *le Baiser à la dérobée* de l'Ermitage est la transposition dans un ton français, jeune et tendre, du plus exact des Metsu. Et devant la nature il ne triche pas : le moindre dessin de lui au crayon ou à la sanguine est d'une extrême précision. Armé par un travail aussi consciencieux, il peut nous rendre sensible en quelques taches de sépia sur le papier, en quelques coups de brosse sur la toile, ce qu'invente son imagination lyrique et rester vrai en laissant libre cours à sa fantaisie. Le *Billet doux*, *le Songe du Mendiant*, enchantent par la couleur et l'exécution ; la grande *Fête dans le Parc de Saint-Cloud*, de la Banque de France, garde, malgré ses dimensions, la fraîcheur d'une esquisse tant la main, sûre d'elle-même, est prompte à suivre l'esprit. C'est la plus belle fête qui soit de la lumière, de la verdure et des eaux jaillissantes.

*
* *

La réaction davidienne est marquée, quai de Tokio, par la présence au milieu des peintres de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe d'une répétition réduite du *Serment des Horaces*, un peu postérieure au grand tableau, qui est de 1784. Cette présence est utile pour rappeler que le « retour à l'antique », accompagné d'un certain mépris de ce « métier » auquel Chardin ou Fragonard attachaient tant de prix, n'est nulle-

ment lié à l'idéologie révolutionnaire ; c'est l'effet en peinture d'un mouvement général suscité par les fouilles des environs de Naples et un renouveau d'intérêt pour l'art romain ou grec. Que le culte voué à Rome par la Révolution, puis par l'Empire ait favorisé le développement d'un art froidement classique, cela est certain. Il est certain surtout que David a eu assez d'autorité pour utiliser ce culte en faveur de ses propres goûts. Mais son influence n'a pas eu plus d'importance en peinture que jadis celle de Le Brun. Le courant qu'il a paru intercepter a continué de couler sous la surface. Seuls les artistes secondaires l'ont aveuglément subie ; elle a beaucoup gêné Gros en troublant de fâcheux scrupules cette nature inquiète. Par ailleurs elle a eu peu de conséquences. Du vivant de David, Prudhon peignait des portraits pénétrés d'une poésie qu'on pourrait nommer romantique et des scènes d'une grâce amoureuse et tendre ; Géricault montrait déjà sa maîtrise.

David a néanmoins tous les titres à figurer dans une exposition de « chefs-d'œuvre », car, dès qu'il prend contact avec la nature, il est un maître. Les portraits de lui qu'on voit ici sont très beaux, depuis le *Comte Potocki* à cheval, venu de Pologne, qui date de 1781 jusqu'à l'*Homme au chapeau* d'Anvers, en passant par *le Flutiste Devienne* et *la Maraîchère*. Son *Marat assassiné*, du Musée de Bruxelles, est d'une grandeur et d'une simplicité saisissantes. David vaut par lui-même, non par sa doctrine.

*
* *

C'est un malheur que Géricault soit mort à trente-deux ans. Il y a des artistes qui meurent jeunes et qui paraissent avoir dit ce qu'ils avaient à dire ; lui pas. Très impressionnable, avec des dons magnifiques, il a été d'abord le puissant réaliste de l'*Officier* de Rouen ; puis il s'est assimilé sans effort à Rome les leçons de l'antique — voyez la *Course de chevaux libres* — celles de Michel-Ange — voyez son dessin de Léda ; à Londres la naïveté et la souplesse d'exécution de l'école anglaise — voyez ses chevaux ; et, rentré d'Angleterre, il a peint des morceaux d'une vérité directe qui rejoignent ceux de ses débuts — voyez *la Folle* de la collection du duc de Trévise.

Que serait-il sorti de tout cela, qui est chaque fois magnifique et chaque fois différent? On ne saurait le dire exactement; quelque chose de grand, à n'en pas douter.

Nous voici engagés en plein XIXe siècle. Moins que jamais on ne distingue d'unité dans la peinture française. Aucune époque, sinon celle de la Renaissance en Italie, n'a connu pareil jaillissement de talents originaux. Et comme ils apparaissent dans une société où tout est remis en question, où n'existent plus de guides, chacun cherche sa voie de son côté et se débat seul avec lui-même.

Je ne saurais en quelques lignes donner l'idée de l'extraordinaire richesse des salles du XIXe siècle. Quelques visiteurs ont pensé que ce siècle était moins bien représenté que les précédents; il n'en est rien, l'ensemble des toiles réunies là est admirable, mais la disposition du local leur fait tort. Malgré tout, au bout d'un moment la communication s'établit entre les œuvres et nous, et, au sortir de ces salles, pour peu qu'on aime la peinture, on éprouve quelque chose comme l'enivrement causé par un breuvage trop fort.

Je serai cependant plus bref sur cette partie de l'Exposition. Tandis que nous n'avions jamais pu contempler à Paris une réunion aussi belle de peintures du XVe au XVIIIe siècle, beaucoup des tableaux du XIXe ont paru dans des expositions récentes et dont il a été parlé dans cette revue; et s'il fallait entrer dans le détail, plusieurs articles n'y suffiraient pas.

Ce qui frappe d'abord c'est le peu d'importance des théories en art. Nous sentons bien qu'elles n'intéressent plus que l'historien. Nous nous soucions fort peu, devant leurs toiles, des doctrines affichées par Ingres ou Delacroix, que Courbet ait cru exprimer dans son œuvre ses opinions révolutionnaires ou qu'il ait professé un réalisme étroit, que les impressionnistes, enfin, aient cru transformer définitivement la peinture en donnant la première place à la lumière, pour ensuite la décomposer d'une façon qu'ils croyaient « scientifique ». Seul nous importe le résultat de la lutte que chaque peintre mène entre sa sensibilité et ses moyens d'expression, car cela seul nous touche, en nous ouvrant les yeux sur des aspects du monde que nous n'aurions pas de nous-même aperçus.

Réunis, ils tiennent admirablement leur place et ne se nuisent pas les uns aux autres. Les arabesques de la *Thétis* et de la *Belle Zélie* d'Ingres ne perdent pas leur prestige, ni la *Lecture de l'Énéide* ou le *Portrait de madame Moitessier*, leur beauté de lignes et leur ampleur. Delacroix garde ses vertus de poésie et d'intelligence. Millet paraît plus grand que jamais, car on n'a pas introduit de toiles qui touchent à la sentimentalité : peu de portraits français ont la mâle vigueur de l'*Officier de Marine* de Lyon et quel paysage que le *Hameau Cousin* dont la colline touche si doucement le ciel ! Nous retrouvons Corot tel que nous l'aimons, en contact direct avec la nature : « Je prie Dieu, disait-il à quelqu'un vers la fin de sa vie, qu'il me rende enfant, c'est-à-dire, qu'il me fasse voir la nature et la rendre comme un enfant » ; sa prière a été exaucée : il y a autant de fraîcheur dans son *Dunkerque* ou la *Vénus au bain* (qui datent de ses dernières années) que dans le merveilleux *Honfleur*, ouvrage de jeunesse, si proche de Vermeer que pourtant il ne connaissait pas.

Daumier ne faiblit pas ; Courbet est admirable parce que presque aucune des toiles qui sont ici n'est gâtée par une idée étrangère à la peinture ni une affectation ; la plupart d'entre elles sont célèbres ; le *Ruisseau dans la forêt* est moins connu ; tableau fait de verts intenses tels que personne n'avait osé les peindre : arbres au feuillage épais, reflétés dans une eau claire et dont la cime se profile sur un ciel pur, herbe drue que foule le pas timide d'une biche — toute la hardiesse de Courbet, avec une note de poésie que sa sincérité le force à laisser filtrer. Quant à Manet, c'est un vif plaisir de voir la *Femme au perroquet* de New-York qui ne figurait pas à la dernière exposition de son œuvre, morceau qui se tient d'un bout à l'autre sans défaillance. Et j'aime cet esprit toujours en éveil qui l'a induit à s'essayer plus tard dans la manière claire de ses amis impressionnistes. On a bien tort de lui reprocher un changement auquel nous devons des toiles de la qualité des *Canotiers* et sans lequel il n'aurait pas réussi ce chef-d'œuvre si neuf, le *Bar des Folies-Bergère*.

Degas, Gauguin, Seurat, Lautrec, Sisley, Pissarro figurent avec des tableaux magnifiques ; aucun d'eux ne souffre de cette confrontation générale. Monet paraît sous son meilleur

jour : on voit clairement qu'il a introduit dans la peinture je ne sais quoi d'aéré qui ne s'y trouvait pas avant lui, et il faut reconnaître qu'il est le premier à avoir tiré d'un motif comme celui de la *Gare Saint-Lazare* une vivante beauté. Cézanne reste le maître du sentiment dominé par la volonté, et l'éclat d'émail de sa peinture est dangereux pour ses voisins. Quant à Renoir, s'il n'est pas représenté comme on l'aurait souhaité (il n'a pas été possible d'obtenir le *Déjeuner des Canotiers*, ni la *Terrasse*, ní les *Grandes baigneuses*) il n'en apparaît pas moins comme un des peintres les plus « peintres » de notre art et l'un de ses poètes les plus ingénus. Même si d'autres toiles exposées sortent de notre mémoire, deux visages féminins y restent fixés : cette jeune fille dont la jolie tête se détache, par une audace inouïe, à la fois sur une tenture blanche pékinée de vert, sur un éventail japonais et sur une grande touffe de chrysanthèmes — et la *Jeanne Samary* de Moscou, accord imprévu de rose vif et de bleu tendre, regard brillant, bouche mobile, tout le charme fugitif de la jeunesse magiquement fixé pour l'éternité.

Quelle distance de là à un visage féminin de Clouet ! Mais cette distance même témoigne de la richesse et, si l'on peut dire, du « mouvement » de l'art français. Car si l'on jette un regard en arrière et qu'on se rappelle ce qu'on vient de voir, ce qui apparaît avec évidence, c'est le perpétuel renouvellement de cet art. Rien, chez ceux de nos peintres qui comptent, n'est accordé à la routine. Ils connaissaient en général les maîtres plus anciens et en avaient fait leur profit ; mais, comme l'écrit M. Focillon dans la préface du catalogue, « ils cherchaient des exemples et non des modèles, ils allaient à la découverte de leur propre secret ». Et ils y allaient avec une audace, une liberté, une franchise qui méritent la reconnaissance et l'admiration.

PAUL ALFASSA

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

Roquebrune. — M. Titulesco. — La demie d'une heure de l'après-midi est déjà passée. *Il* n'est pas encore là. Les convives ont faim. Ils ont déjà bu ou refusé des cocktails. Chacun donne ses pronostics. *Il* n'arrivera pas avant deux heures. La maîtresse de la maison téléphone à l'hôtel du Cap-Martin, qui est voisin.

— « Portier ? allo ?... Monsieur Titulesco est-il déjà parti ? Non. Allo ? Voulez-vous aller lui dire, immédiatement, vous-même, qu'il est attendu chez madame X... Oui, villa *Camïjda...* »

Vers deux heures moins un quart, madame Titulesco pénètre dans le salon. Il la suit. Le beau visage au dessin grec de madame Titulesco semble celui d'une statue sensible qui se serait fatiguée à attendre un dieu qui ne se décide pas à se lever le matin.

Il est là, derrière elle. Il la suit. Ce n'est pas un semblant, un faux prétexte. Le voici, le visage sans poils, ivoirin, l'œil brun, lourd de son trésor d'intelligence déliée, subtile, multiple, *divisible*, le front plus large que haut, les pommettes saillantes, la bouche flexible, impatiente, féconde, intarissable. Les épaules étroites, ayant beaucoup maigri depuis ce qu'il appelle son *empoisonnement*, le corps nonchalant, lourd, — je dirais presque ennuyeux à traîner pour cette tête de construction asiatique, si rayonnante de sa clairvoyance, de sa fécondité légère, de ses horizons découverts et qui

promène sur la politique embrouillée, confuse, versatile, convulsive de son temps les rayons d'un phare qui s'en va découvrir au milieu des ténèbres, parmi lesquelles on les croit à l'abri, des plans à longue haleine et des alliances souterraines, comme des antipathies simulées.

Il est démonstratif avec grâce, même s'il tire à la face de ses interlocuteurs quelque bombe chargée de mots trop ravissamment fardés de bienveillance, d'aménité, de tendresse expansive et dont il ne s'efforce point de masquer ce qu'elle garde de sagement et de raisonnablement superficiel. Il suscite, chez ceux qu'il rencontre, en même temps que le sentiment de leur propre valeur, la satisfaction de le retrouver toujours aussi adroit de l'esprit et prodigieusement habile en ses discours.

Il tient à s'asseoir à la gauche de la maîtresse de la maison, pour laisser la droite à un ambassadeur de France. L'ambassadeur proteste, veut céder sa chaise et la droite. Mais déjà M. Titulesco s'est assis à la gauche.

— Ici, je suis en France, dit-il, un peu vite, — c'est-à-dire chez moi.

Il a, pour un instant, oublié que les maîtres de maison sont Belges.

A temps, il s'en souvient et voici que le compliment s'adresse à la Belgique, à la France, etc...

Il se fait modeste et parfois, souvent même, il joue — joue-t-il ? — non, c'est une forme spontanée de son esprit, et je puis ajouter de son cœur, — l'emportement, la flamme d'un si grand et si naturel amour pour la France qu'un étranger aurait peine à croire qu'il ne fût point Français.

Un tel enthousiasme, une si profonde et constante fidélité nous touche. Toute une politique, tout un système, une existence même ne semblent élevés, établis, que sur l'union de la Roumanie et de la France, de Bucarest et de Paris.

Paris ! Je me souviens de repas, chez madame Adolphe Brisson, aux temps de la rue La Bruyère, où luttaient M. Titulesco et M. Louis Barthou. J'évoque leur prodigieuse adresse à manier la parole et user de la répartie, à prodiguer les ripostes hardies, les boutades hasardées, les souvenirs hasardeux des années d'études au Quartier latin. Madame Titulesco s'efforçait de rapprocher l'arc de ses beaux sourcils noirs sur le

bleu variable de ses yeux. Madame Brisson riait, peut-être pour voiler les hardiesses de langage de ces deux jouteurs d'hémicycle et de tribune, qui retrouvaient et étreignaient par les cheveux, en face de leurs souvenirs, leur jeunesse en allée, — des cheveux de déesses du boulevard Saint-Michel et de la rue Cujas.

Paris ! Devant ces terrasses hérissées de cactus et de plantes exotiques, dominant un rocher qu'on civilisa et sur lequel se découpent les vagues capricieuses de la Méditerranée, M. Titulesco évoquera Paris maintes fois.

Il parle à un moment de sa ténacité et, montrant la large ossature de sa face, il cite la boutade de je ne sais plus qui, lui disant qu'il avait peut-être mille ou deux mille ans d'hérédités balkaniques, mais, au-delà, quatre mille ans d'ancêtres kalmouks.

M. Titulesco — mon petit Titus, comme l'appelait, dit-il, mademoiselle Hélène Vacaresco, avant une brouille inexplicable entre de tels amis, — M. Titulesco a donné, dira-t-il dans la conversation, la Bessarabie à la Roumanie. Sans lui, sans son pouvoir ou son adresse, son entente avec l'U.R.S.S., sa confiance dans l'avenir de la Russie, la Bessarabie, cette province si roumaine, n'appartiendrait pas à la Roumanie.

Parfois, M. Titulesco rétrécit ses épaules, il croise les bras comme l'enfant dans le sein de sa mère ; il se fait petit, petit et si souple, « le petit Titus », que je l'imagine, involontairement, entre les pattes de l'ours soviétique ou soviétisé, dont il nous montre l'évolution, le désir de se sociabiliser — et la puissance, avec ses contingents incalculables de soldats et son or.

N'être plus président du Conseil, ni ministre des Affaires Étrangères, agir avec force, avec un dynamisme avéré sur la Société des Nations, mais ne plus la présider, et sentir aussi, peut-être, après cinq ans passés loin de son pays, le retrait de l'appui que le roi Carol pouvait offrir, sont des blessures ou des regrets dont est bien capable de souffrir M. Titulesco, sans le montrer.

Sans le montrer ou en le dissimulant de la manière la plus enjouée, la plus brillante, la plus propre à détourner l'inquiétude que des amis pourraient ressentir à son sujet. La

grave maladie, l'*empoisonnement*, qui le portèrent à quelques instants de la mort, l'ont laissé rajeuni de dix ans, muni de toute cette intelligence, traversée de merveilleux courants d'air auxquels il livre ses improvisations, qui ne sont point toujours, je suppose, *improvisées*, mais retrouvées, reconstituées ou gardées, de ces demi-rêves, de ces forces reconquises pour certains êtres en demeurant au lit, le plus tard possible, au lit dont la tiédeur facilite les constructions cérébrales, l'esprit ne connaissant plus le poids du corps étendu. Ainsi arrivait pour déjeuner, — la dernière, — la comtesse de Noailles, cette fille des princes de Bessarabie, devant des gens levés tôt et fatigués déjà.

La table enfin quittée, M. Titulesco se trouve au centre du plus vaste canapé, qu'il garde entier, qu'il emplit moins de sa personne physique que de l'éternel jeu de ses combinaisons, de ses déductions et du pouvoir que son esprit lui octroie, de renouveler sans cesse les détails dans ce flux qui ne cesse point, comme la mer pousse vers le rivage des vagues, en apparence toutes semblables, mais qui, à l'instant de choir sur le sable ou de s'écraser contre un rocher, prennent des formes diverses et jamais recommencées.

*
* *

Cap Ferrat. — M. Somerset Maugham. — Il fut mieux connu et même très connu des Parisiens depuis les représentations de *Rain (Pluie.)* Il habite la France une grande partie de l'année, à la presque extrémité du cap Ferrat, l'un de ces longs bras de rochers couverts de végétation luxuriante qui donnent à la côte française de la Méditerranée, depuis l'Estérel et Cannes jusqu'à Menton, un aspect si particulier et lui assurent ces abris qui en font, l'hiver venu, et d'ailleurs au cours de l'année entière, le pays le plus tempéré et, désormais, le plus continuement peuplé de France.

Au cap Ferrat, M. Somerset Maugham retrouve le climat, les couleurs de la mer et du ciel, la végétation des pays tropicaux qu'il a souvent visités, où il vécut, moins que Stevenson ou Gauguin, mais dont il a rapporté tant d'ouvrages, parfumés de ces senteurs qui permettent au voyageur de fixer

et d'évoquer ses souvenirs avec une volupté plus profonde et plus communicative.

En décembre, l'auteur de ce volume épais et multiple, *Servitude humaine*, va partir pour les Indes, où il passera trois mois.

— Pour écrire un livre?

— Oui, un livre sur Montparnasse.

Je demeure un peu décontenancé, n'ayant jamais aimé François Coppée dans ma jeunesse, en dépit de son extrême bonne grâce, de son bon garçonnisme de prêtre érudit et à l'âme généreuse et tendre, parce que j'avais lu de lui, vers la quinzième année, ces lignes qui m'avaient semblé outrageantes, déjà, pour mon goût de l'exactitude et de l'atmosphère exprimée sur place : « ...Et, Dieu me pardonne, même à Venise, j'ai fait des vers sur Vaugirard ! »

Mais peut-être M. Somerset Maugham transporte-t-il aux Indes ses héros montparnassiens? Il y aurait, d'ailleurs, sur la vie à Montparnasse, de 1925 à 1930, un livre curieux à écrire.

L'habitation, dénommée couramment : la *Maison de Somerset*, à flanc de coteau, face à l'extrémité de la baie profonde de Villefranche, avec la vue de la baie des Anges jusqu'au cap d'Antibes, que surmontent à l'horizon les crêtes abruptes et bleuâtres de l'Estérel, *la Maison de Somerset*, toute blanche, la façade plate, sans ornements ni corniche, évoque les constructions marocaines. Il ne lui manque guère que les moucharabiehs.

Mais nous ne sommes point devant une reconstitution, un de ces à peu près comme se plaisaient à les concevoir les bourgeois — disons bourgeois ! — pour qui, l'imagination faisant défaut, le cadre *à la manière de* est indispensable. Sans goût, ni mesure, nous les avons vus se faire fabriquer des lits *marocains* ou *chinois* et aller jusqu'à l'armoire à glace. Somerset Maugham voulut, — voilà plus de dix ans déjà, — des murs en harmonie avec le décor et la végétation, et dans la plus grande simplicité possible. Les architectes qui l'ont aidé à réaliser son souhait, l'un Américain, l'autre Anglais, M. Dierks et M. Sawyer, vivent depuis longtemps sur la côte, où ils ont bâti, au-dessus du golfe Juan, entre la voie ferrée et la mer, la maison de miss Héliot, qu'avait louée il y a

deux ans le roi Édouard VIII, qui ne l'habita point, et, toute proche, celle de lord Cholmondeley et bien d'autres, comme la *Lilliput*, au comte Sala, près d'Antibes.

Un vestibule, blanc comme l'extérieur de la maison, donne l'impression de la fraîcheur. Un dieu chinois de bois doré, un fragment de grandeur humaine, splendide et détérioré, mais non retouché, répand sa sérénité sur l'atmosphère, malgré tout anglaise, de ce hall, que traverse un maître d'hôtel dont la tenue n'a rien d'exotique.

Le salon ne l'est pas davantage, avec sa large cheminée entre les fenêtres. Meubles et canapés sont européens, plus italiens peut-être que français, mais l'Italie est toute proche.

Aux murs, quelques toiles représentent des scènes de théâtre qui sont des portraits d'acteurs, par Zoffany, dont l'existence se déroula tout entière dans le monde des comédiens londoniens et des sociétés de musique.

L'Exposition anglaise, à Londres, en 1934, à la Royal Academy, révéla au grand public de nombreux tableaux de cet Italien déraciné, peu connu, mais que recherchait déjà M. Somerset Maugham. Le roi George V lui-même, et quelques particuliers de choix, avaient prêté plusieurs toiles.

Zoffany — nom charmant de tzigane ou de tenorino — Zoffany peignit des scènes et des acteurs en vogue, avec un soin extrême, dans des proportions souvent identiques, un tiers ou un quart nature, sur des toiles toujours presque semblables.

Son originalité consiste, pourrait-on dire, à peindre bourgeoisement des personnages de fantaisie. Ce sont des professionnels scrupuleux et le peintre nous fait sentir leur caractère appliqué. Fragonard les eût représentés tout différemment, sans doute — mais ce sont des britanniques. De vieilles dames, à l'œil bleu pâli, finissent leur existence de comédiennes sous les apparences d'aïeules n'ayant guère quitté leur domaine provincial. Les robes de satin gorge de pigeon, les mantelets noirs, les robes montantes couvrant la gorge fanée de ruchés de dentelle, le bonnet soigné faisant une ébauche d'auréole au-dessus des cheveux blancs, le chapeau de jardin passé sur le bras, assises dans un creux de rocher qui ne

leur paraît pas inconfortable, au pied d'un chêne semblable à ceux du parc de Windsor, qui virent passer Henry VIII et ses meutes, ces respectables dames si élégantes ont vécu naguère, aux lueurs des chandelles, des instants de triomphe délicieux.

Je revois les Zoffany de 1934 à la Royal Academy, dans le salon aux lustres italiens de M. Somerset Maugham, dans l'ardeur d'un Midi resplendissant sur les végétations mêlées de la Provence et des Tropiques, devant le cœruléum méditerranéen.

Dans la demi-pénombre heureuse que traverse la violence des rayons solaires, j'évoque d'autres réunions peintes par Zoffany, des après-midi musicales aux demi-nuances fraîches d'un printemps anglais, les familles Cowper et Gore, réunies autour d'un clavecin dont les sons doivent être bien aigrelets entendus de la terrasse que l'on devine par la porte ouverte. Est-ce M. Gore ou M. Cowper qui joue du violoncelle? Miss Cowper ou miss Gore qui retient sur le petit chevalet du clavecin la partition dépliée en longueur? Les sœurs ou belles-sœurs écoutent. M. Gore ou M. Cowper, aux mollets épais dans des bas blancs, bat la mesure, discrètement. Volants, plissés, broderies, sabots de dentelles commençant où finit la manche, au-dessus du coude, nœuds de rubans satinés, cheveux tirés, poudrés, têtes ornées, médaillons de famille : avec quel soin Zoffany peignait ses toiles! Les photographies de Nadar, les premières, nous montrent ce soin apprêté, sans la saveur évidemment que donne la couleur.

Les invités de l'auteur de *Servitude humaine* [1] retraversent le hall blanc pour pénétrer dans une salle à manger aux murs pareillement enduits et dont les fenêtres ouvrent sur le patio.

Des toiles ornent les panneaux. Cette fois encore, comme dans le salon, un seul peintre en est l'auteur : madame Marie Laurencin. Contraste absolu avec les toiles de Zoffany. Voilà qui enchante dans une demeure.

Le regard malicieux de M. Somerset Maugham épie sur leur visage les impressions de ses hôtes. Son propre portrait se trouve parmi les œuvres de Marie Laurencin, choisies

1. Les abonnés de la *Revue de Paris* ont eu la primeur d'un long fragment de cet ouvrage, au début de la présente année.

avec discernement. Il porte sur la chemise entr'ouverte une robe de chambre bleue. Il est « représenté de face, à mi-corps », comme on lit sur les catalogues. Ce portrait est récent, les « qualités de portraitiste de madame Laurencin s'affirment » (style critique d'art). Sur les murs clairs, ces toiles, dont l'innocence se farde d'une perversité, qui, je pense, n'est que feinte, à moins que ce ne soit l'innocence que feignent ces créatures, si légères, qui ne veulent souvent paraître qu'ébauchées, par coquetterie, car elles demeurent particulièrement présentes au souvenir, et leur apparence fugitive est fixée à la toile par un art, et l'on peut ajouter, un *métier* qui a le talent de se dissimuler dans la profondeur, non en surface, ce qui est l'essentiel et n'est compris que de peu de gens.

La fille de M. Somerset Maugham s'est récemment mariée, voilà un sujet de s'émerveiller de la jeunesse si marquée d'un auteur qui a déjà tant produit et tant voyagé, qui est traduit en tous pays — adapté, joué et de qui j'entendais un de ses confrères dire qu'il était l'écrivain « le plus payé d'Amérique ». Mais je ne sais si pareille assurance n'est point fournie pour plusieurs écrivains de langue anglaise édités aux États-Unis.

A Tahiti, où il allait chercher, sur des traces embrasées, le souvenir muet de Gauguin, Somerset Maugham a découvert une porte sur laquelle le peintre exilé, le Botticelli du Pacifique, avait représenté quelqu'une de ses inspirations familières. Elle ne se trouve pas au cap Ferrat, elle est en Angleterre.

C'est cependant ici que vit, la plus grande partie de l'année, celui qui a vu, comme un romancier et un auteur dramatique, tant de contrées lointaines, et dont les noms seuls causent aux Européens plus d'enchantement, je suppose, que les séjours qu'ils y peuvent faire, car l'exotisme est bien près de mourir, devant l'élan du tourisme, et sous le talon du progrès, ce bourreau sans hache dont les poches sont remplies de livres sterling et de dollars.

...Et, aussi, sous la destructive influence des auteurs qui ont supprimé le mystère entre nous et les lointaines évocations

auxquelles nous nous abandonnions, sur la foi des navigateurs et de peintres, qui ne connaissaient l'Extrême-Orient ou les îles que sur les panneaux de laque, le flanc des potiches, le fond orné des plats ou par la saveur des épices.

Les initiés savent que, désormais, se rendre à Budapest ménage aujourd'hui plus de découvertes, d'originalité, de saveurs que traverser la forêt vierge et, à la suite des missions Citroën et des croisières de la *Cunard Line*, jouer à l'explorateur.

Je comprends que M. Somerset Maugham, l'un des précurseurs — après Stevenson, puis notre Loti — de cette littérature errante et tropicale, s'en aille aux Indes, aujourd'hui... pour finir un roman sur Montparnasse.

Je ne crois pas que par le monde peu de sites lui réservent la couleur, l'intensité, le rayonnement, l'étendue que nous offrent, de sa blanche demeure du cap Ferrat, la côte de France et la Méditerranée. Cet écrivain, qui est un de ceux possédant le plus vif sentiment de ce qui *est*, à l'heure présente, ne l'ignore point, j'en suis bien convaincu, et son sourire le raconte, dans la clarté mystérieuse de ce visage de l'homme qui veut tout regarder, sans être vu.

*
* *

Paris. — Visites a l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'Art français. — La Ville s'était longtemps satisfaite d'une ancienne orangerie du Palais du Luxembourg, aménagée, tant bien que mal, en petites salles, autour desquelles pouvaient être vues les œuvres de quelques peintres contemporains et même de quelques disparus, car l'immortalité exigeait encore des antichambres.

Sur les terrasses des Tuileries, les Beaux-Arts s'annexèrent par la suite l'ancienne Salle du Jeu de Paume, afin d'y faire une place aux étrangers contemporains. Mais le « Musée » — si j'ose lui donner ce nom — du Luxembourg, de plain-pied avec le sol, ou presque, mal chauffé, mal éclairé, n'en demeurait pas moins indigne de Paris, qui, d'ailleurs, ne semblait guère s'en soucier.

Le Petit Palais, construit pour 1900 et qui n'est qu'un amu-

sement d'architecte qui n'entendait pas grand chose dans l'art de présenter des œuvres d'art, le Petit Palais ne devait servir qu'aux « collections » de la Ville. Plutôt qu'une annexe de la peinture contemporaine, c'était un Carnavalet de luxe — sans le pittoresque de celui de M. Jean-Louis Vaudoyer, rue Sévigné.

Pour l'Exposition de 1937, la Ville finit par trouver quelques crédits, insuffisants, afin d'élever un Musée des Beaux-Arts, qui ne fut « aménagé » ni dans des écuries ni dans une salle de jeu de paume désaffectée ni dans une orangerie devenue vacante. Paris, en effet, ne peut plus s'offrir le luxe d'entretenir des orangers pour ses Tuileries et son Luxembourg !

Ce nouveau palais, nous en avons parlé, est inauguré brillamment, non avec des œuvres de peintres contemporains, — elles sont au Petit Palais, sous le titre des *Maîtres de l'Art Indépendant*, — mais d'artistes spécifiquement français, depuis le XIIe ou XIIIe siècle, jusque vers 1860. Le succès de cette sélection a rencontré dans le public une faveur qu'il faut attribuer, certes, tout d'abord, à la qualité des chefs-d'œuvre exposés, mais encore à l'absence complète d'intérêt que présentaient la plupart des pavillons de la cité si péniblement édifiée, au milieu de tant de difficultés, depuis l'île des Cygnes jusqu'à la Concorde. Sans doute, si cette Exposition, moins démesurément étendue, avait offert aux visiteurs plus de nouveauté ou de piquant, eût-on moins parlé de l'*Art Ancien*.

La partie qui nous offre les plus lointains de ces chefs-d'œuvre nous montre aussi, semble-t-il, les plus suaves. *La Vierge et l'Enfant*, de l'abbaye de Fontenay (fin XIIIe) est drapée, lorsqu'on regarde le profil droit, celui opposé à l'Enfant, comme une déesse grecque du IIIe ou IVe siècle avant J.-C. C'est un grand chef-d'œuvre, comme les *Signes du Zodiaque*, des ateliers toulousains, au XIIe siècle.

Les tapisseries de la cathédrale d'Angers ou celles de la cathédrale de Reims, la *Tenture du Chancelier Rollin*, de l'hôpital de Beaune, évoquent des temps où l'esprit — (toutes les fibres de l'esprit, je m'excuse d'employer ce « fibres », mais il exprime de manière aisée l'impression ressentie) — conduisait la main. Plus tard, la main semble vouloir s'affran-

chir de l'esprit. Au XVIIIe, c'est la sentimentalité et la sensiblerie même qui agissent le plus souvent, ou la main seule, c'est-à-dire le métier et toutes ses grâces, ses habiletés, ses saines ressources et ses ruses vulgaires.

A ma première visite aux *Chefs-d'œuvre*, j'étais monté directement au premier étage. *La Médée*, d'Eugène Delacroix, m'avait retenu, puis le Perroneau, récemment offert au Louvre, par M. David Weill, non un pastel, mais le portrait à l'huile de *Madame de Sorquainville*, qui montre les qualités de peintre de Perroneau, sa liberté d'exécution, ses touches si justes, définitives — et le goût, le don d'harmoniste de cet homme, demeuré si longtemps à demi-connu et qui est l'un des plus grands du XVIIIe siècle français.

La toile d'Oudry, qui figura au salon de 1753, cette *symphonie en blanc*, comme eût dit Whistler, détient le record « des suffrages exprimés ». C'est en effet, un *ravissant* tableau. Je suis certain qu'Oudry le peignit pour l'offrir à une belle dame. Il a soixante-sept ans, alors. C'est deux ans avant sa mort. Il veut racheter le naturalisme de l'oie blanche par l'habileté avec laquelle le flambeau d'argent est représenté. Mais je demeure assez froid devant cette patiente image qui fait penser à un exercice de magicien de salon, et sur laquelle l'auteur a piqué sa « carte de visite » et la date, tout au centre, ravi de lui-même, — comme un Robert Houdin vient saluer, après avoir rendu le chapeau dans lequel il a fait une omelette.

Le *Jupiter et Thétis*, du musée d'Aix, avec son dessin extraordinaire de bras, les Fragonards, les Roberts nous retinrent. L'*Enseigne de Gersaint*, par Watteau, venue de Charlottenbourg, est, dans la science et le subconscient de celui qui l'exécute, *pour une enseigne*, — un des moments de la peinture, un de ceux pendant lesquels un petit homme faible, souffrant, malade ou indécis, déjà mourant (1720), tout seul dans un coin de pièce en désordre, enfante plusieurs générations qui le reproduiront, à leur insu même. L'*Enseigne* ne reste que quinze jours sur le pont Notre-Dame. C'est un Conseiller au Parlement qui l'achète, aussitôt. Cet amateur mérite d'être donné en exemple ! Il se nommait Claude Glucq. Il fallait un certain « estomac » pour acheter alors une *enseigne* et la faire porter dans la maison d'un magistrat.

Pareil miracle se produit pour Ingres, dans sa chambre romaine ; pour Delacroix, rue des Martyrs ; pour Manet, dans l'atelier de la rue Guyot, en compagnie de Victorine Meurend. Nous pourrions ajouter David, le bien portant, l'esprit avancé, qui nous montre par sa dédicace : *A Marat, David*, l'influence qu'exerça sur lui la Révolution. — ...Puis, dans sa timidité souriante, son bon cœur, je ne sais quoi de déjà Verlainien dans l'esprit : Corot. Un Verlaine, sans la Vierge et sans Rimbaud, un Verlaine demeuré bourgeois, mais comme lui, épris d'errer, un Verlaine en redingote et qui n'a jamais bu d'absinthe.

A la vérité, cette exposition de l'avenue de Tokio pourrait être recommencée avec des spécimens tout différents de l'Art français et se trouver aussi diverse, aussi parfaite. Nous connaissons d'autres Chardin, admirables, d'autres toiles des frères Le Nain, d'autres Philippe de Champaigne, d'autres Watteau, d'autres Perroneau et beaucoup d'Ingres et de Delacroix. L'Art français est inépuisable et, tant qu'il demeura spécifiquement français, il put se renouveler avec un bonheur sans cesse miraculeux. Tel on le retrouve encore aux mains de Vuillard, de Bonnard, de Marie Laurencin, de Derain, d'Utrillo — dont le nom espagnol n'est que le fait de l'amitié, car sa mère est Française et le spirituel et dilettante catalan, Utrillo, que nous avons bien connu à Paris et à Barcelone, n'est que de nom — le père d'un « fils », qui fit d'ailleurs, ce nom célèbre, lorsqu'il lui eut rendu possible de l'ajouter à celui de Valadon, dès l'adolescence.

Il fallait que l'Exposition de 1937 pût se montrer parée du diadème de l'Art français. Depuis tant de siècles, cet art influença si puissamment l'Europe et — le nom des prêteurs étrangers le prouve, — il assure encore un tel prestige à notre pays que beaucoup de gens, — après avoir regardé, étudié, dans les pavillons des bords de la Seine et des hauteurs de Passy, ou le long du Champ-de-Mars étendu sous les jambes arquées de la *Tour*, tout ce qui peut être inventé, fabriqué, répandu aujourd'hui, — gardent de leur visite au Palais des Beaux-Arts le souvenir peut-être le plus profondément et sensiblement gravé.

Ce rassemblement 1937, si longtemps en rumeur, n'est

point parvenu, hélas ! à fixer, sinon dans son désordre, notre temps. Le pylône de parachutistes, le *scenic-railway*, les constructions honteusement édifiées devant les Invalides le prouvent, dès la première visite.

Les quatre montants de métal nickelé du pseudo Golgotha de l'entrée de la place de la Concorde, qui attend trois larrons au lieu de deux, et qui est bien symbolique, ne servent à marquer l'entrée que d'une porte de service. Des biscuits y font une réclame lumineuse et, plus loin, j'y découvre une nouveauté : le *ciné-pédicure* ! A quelques pas de la place la plus célèbre de l'Europe, voilà qui fait honneur à une Exposition Universelle.

Faute d'avoir été conçue par une intelligence, un rayonnement, avec des vues détachées de préoccupations médiocres — mais empêchée, d'ailleurs, par toutes sortes d'embarras politiques et financiers, avec lesquels on s'efforce de ruiner la France — non, cette Exposition, qui a coûté plus de deux milliards, n'a complètement satisfait personne.

*
* *

A l'Exposition. — La Caverne d'Ali-Baba et des Quarante voleuses ou le Pavillon de l'Élégance. — Lorsque je quittai Paris, à la fin de juin, le Pavillon de l'Élégance n'était point terminé. Depuis, j'en entendis parler mal. J'écoutais d'une oreille inattentive, sachant d'expérience que la réalité et ce qui s'échange d'impressions, entre gens de qualité ou qui se croient tels, est presque toujours sans rapport avec aucune vérité et, par conséquent, sans valeur.

Je m'étais promis que ma première visite à l'Exposition serait pour retourner à l'Art Français du Palais des Beaux-Arts — le sort en décide autrement, j'entre au *Pavillon de l'Élégance*.

La porte franchie, les descriptions qui m'avaient été faites ne correspondent nullement à ce que je vois. Faut-il avouer, d'ailleurs, que, dès les premiers pas, je ne *vois*, en réalité, rien ? Entre des architectures ébauchées, le sol déclinant supporte des colonnes torses de nuance terre-cuite et de style baroque, qui s'ensauvagent, pour soutenir des voûtes

inégales, aux courbures comme taillées dans le roc. Nous sommes bien chez une sorte d'Ali-Baba très à la page, dans une caverne peu éclairée, s'enfonçant progressivement vers quelque souterrain, en apparence plus profondément creusé dans le sol.

Sur les flancs de ce large et sinueux couloir incliné se trouvent alignées les complices de l'Ali de cette caverne : les Quarante Voleuses. Elles ont été pétries, les pauvres, dans une sorte de composition (couleur de terre cuite, elles aussi). Le visage n'est qu'ébauché, il ressemble parfois à une éponge encore humide. Ce qui frappe (voici d'ailleurs, à peu près le seul détail exact que j'aie pu retenir des bavardages qui précédèrent ma visite au pavillon de l'*Elégance*), c'est l'importance démesurée des mains :

Ce n'est que votre main, madame, que je voudrais baiser !... soupirait, avec une intonation que les habitués de cabarets trouvaient justement exquise, Pizella, un petit chanteur alerte, parti en bonne fortune, je crois, au début de l'été, et qui trouva, comme d'autres, la mort, en auto, pour vacances éternelles.

Personne ne songerait à demander à quelqu'une des Quarante Voleuses de la Caverne d'Ali-Baba de lui baiser la main ! Les doigts en sont disproportionnés et les paumes, comme le revers, monstrueux. Un pensionnaire de Fresnes lui-même en serait gêné, tellement ce sont peu des mains faites pour être baisées, mais plutôt pour manier la pince-monseigneur. Les visiteurs sont d'autant plus offusqués que les Quarante Voleuses ont des tailles de rats d'hôtel. Un maillot couleur de pénombre, et vous ne les verriez même point se glisser dans l'entrebâillement d'une porte, sauf les mains, qui ne passeraient pas !

Pour brasser autour de soi la mousseline, le satin, le velours et la fourrure, il n'est point nécessaire de posséder des poignets plus épais que la taille — c'est pourtant ce qui nous est offert.

Auprès de ces dames, quelques petits sièges bas, à dossier trop élevé, genre terre cuite, toujours, attendent ou reçoivent une paire de gants, une écharpe.

Tout ceci, tant bien que mal exprimé, et sauf quelques res-

trictions dans le détail, je trouve que les couturiers de Paris pouvaient seuls risquer pareille aventure, car c'en est une. Et se jouer des difficultés que leur ménageait un tel programme, réalisé avec tant de mépris des traditions et du qu'en dira-t-on. Si nous évoquons ce qui nous eût été offert antérieurement, avant la guerre, par exemple, nous imaginons des vitrines derrière lesquelles, les derniers doigts de la main en pigeon vole se raidissaient, pour faire valoir les « avantages » des gorges, des mannequins de cire aux paupières frangées de cils recourbés et aux ongles nacrés comme perles, aux lèvres carminées et aux prunelles ingénues, fixes comme celles que l'on voit dans les devantures d'opticiens derrière des pince-nez perfectionnés.

Les mannequins actuels ne nous sont plus montrés dans des arrangements de mobiliers de style. Ces silhouettes improbables de minceur, sortent d'entre les pouces d'un modeleur frénétique. L'étroitesse du buste et des hanches de ces êtres inconsistants, qui témoignent d'une si frugale stérilité, me semblent offrir exactement l'image que certaines gens voudraient donner de notre époque.

Il manque à cette caverne d'Ali-Baba quelques hauts parleurs qui renverraient les hurlements des nègres, les accords trépidants ou les mollesses syncopées des jazz. Cet assemblage, dans cette décoration, reflète les désaccords de ce temps, souligne ce qu'il est incapable d'achever, ce qu'il révèle d'instabilité et d'incertitude du lendemain.

Le luxe des toilettes n'est pas moins insaisissable et imparfait que l'apparente et d'ailleurs volontaire (et même plaisante) incohérence du cadre. Robes trop longues, pour lesquelles il a été nécessaire d'asseoir les mannequins sur des tables ; gaines qui semblent épinglées ou cousues à même le petit buste étroit de ces femmes, qui ne veulent plus appartenir à l'humanité. Pas une de ces robes ne pourrait être portée. Les magazines de « l'élégance », américains ou français, nous ont habitués à ces « modèles » qui ne correspondent pas à l'esthétique du corps et ne sont que jeux de l'imagination, thèmes à improvisations, d'où les femmes coquettes extraient ce qu'elles peuvent, selon leur adresse.

Le nombre des couturières l'emporte désormais curieu-

sement sur celui des couturiers. Ce fut longtemps le contraire. Au temps des couturiers, la mode était soumise à des règles qui semblaient correspondre davantage aux mœurs, aux exigences de la vie, à l'anatomie même. Les créatures si hâtivement modelées du *Palais de l'Élégance* n'ont plus de féminin que l'excessive fragilité du buste ; elles sont insexuées.

Les femmes ont-elles dans la direction d'une maison de couture plus d'imagination et moins de logique que les hommes ? Mais la sagesse de ce que faisaient M. Doucet ou M. Worth, comparée aux excentricités de certaines couturières d'aujourd'hui est bien frappante.

Mais on ne saurait créer une morale d'après cette exposition de la mode qui naît de la concurrence effrénée : les femmes à qui ces robes paraissent destinées ne sont probablement ni plus folles, ni plus sages que celles qui les ont précédées. Dans ses exagérations trépidantes, électriques, la « couture » parisienne ne cherche peut-être qu'à dissimuler les étranges transformations de ce qui était véritablement parisien et français, et qui est devenu, comme le cinéma, international. Les couturiers, que des *dames* inspiraient naguère, travaillent aujourd'hui pour des *stars*. On nous proposait pour modèle la reine Alexandra d'Angleterre, on ne pense aujourd'hui qu'à Marlène Dietrich.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Après avoir prolongé, sinon accentué, en septembre, le marasme de juillet et d'août, la Bourse a voulu finir le mois en beauté, si l'on peut dire. Le fait est que la dernière séance, coïncidant avec la liquidation mensuelle, a présenté une activité inaccoutumée, qui s'est même renouvelée le lendemain, 1er octobre. Mais ce n'a été qu'un feu de paille. Dans la suite, le volume des transactions s'est, à nouveau, considérablement amenuisé.

Ce réveil épisodique s'est rattaché directement aux conjonctures d'ordre intérieur qui venaient se cristalliser sur le marché des changes.

Je ne saurais me faire l'écho, ici, des bruits multiples et contradictoires concernant la hausse des monnaies étrangères par rapport au franc et, surtout, la tension tout à fait anormale des reports à échéance éloignée sur la livre sterling. Il y avait là l'indice manifeste d'un incontestable malaise; comment pouvait-il être dissipé? Il convient de dire que les exigences présentées par la Fédération Nationale des Fonctionnaires, réclamant l'ajustement immédiat des salaires, absorberaient, dès l'instant, la totalité de l'excédent éventuel que le ministre des Finances venait si péniblement de faire apparaître dans l'établissement de son projet de budget pour 1938. Cela avait déterminé une mauvaise impression, plus encore dans les cercles étrangers, sans doute, que chez nous. Il en résultait un nouvel élément de fragilité pour notre monnaie. De toute évidence, nous abordions le tournant dangereux où il fallait opter nettement pour la liberté ou pour le contrôle des changes.

C'est la liberté qui a été adoptée, ou plus exactement une liberté contrôlée.

Les conversations ministérielles, qui avaient précédé le Conseil des ministres décisif du 2 octobre, le faisaient prévoir. C'est là qu'il faut chercher le motif fondamental du réveil d'activité et de la hausse des cours des principales valeurs, qui ont caractérisé les séances boursières du 30 septembre et du 1er octobre. L'opinion publique semble y avoir vu, sur-

tout, qu'une crise politique venait d'être évitée, crise qui eût été désastreuse dans les conjonctures du moment, à l'approche des élections cantonales. Mais les problèmes techniques ne se sont pas modifiés. C'est ce qui explique la nouvelle poussée de la livre jusqu'au niveau de 150.

Il est peu probable qu'un éclaircissement sérieux et durable puisse se produire avant l'échéance des élections cantonales.

Au reste, les problèmes extérieurs sont également préoccupants. Sans parler de ceux d'origine essentiellement politique, les vives fluctuations des prix des matières premières bouleversent, par répercussion, les grands marchés étrangers de valeurs, notamment la Bourse de New-York. Celle-ci paie la rançon des excès spéculatifs auxquels elle s'était laissée entraîner. On peut penser, toutefois, qu'elle n'est plus éloignée de retrouver un équilibre qui lui permettrait d'envisager à nouveau, avant qu'il soit longtemps, des perspectives plus satisfaisantes. Quant à la Bourse de Londres, si elle répercute inévitablement les soucis ou les embarras des autres, elle n'en demeure pas moins, avec sa sagesse traditionnelle, dans une position parfaitement équilibrée lui permettant d'envisager l'avenir en toute quiétude et sérénité.

On comprend ainsi que la Bourse de Paris soit contrainte de conserver, pour le moment, une attitude de stricte prudence. Les observateurs attentifs noteront, toutefois, en ce qui la concerne, que la fermeté des changes étrangers est de nature à favoriser non seulement les valeurs internationales, comme viennent de l'attester les nouveaux progrès des Mines d'or, mais aussi certaines de nos grandes valeurs nationales, qui paraissent avoir été ramenées, durant la période de malaise estival, à des niveaux de cours très nettement dépréciés, ne tenant pas compte du si fâcheux avilissement de la monnaie nationale.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1937

		Pages.
GEORGES DUHAMEL	Les Maîtres. — I	5
DANIEL-ROPS	Présentation d'une Enquête	32
XAVIER DE LIGNAC	Enquête sur la Jeunesse	42
PIERRE CHAMPION	Paris sous Charles IX	79
HENRY BÉRENGER	Nouvelle Situation Européenne	108
JEAN FONTENOY	Un Compradore, un Général. — I	120
ROGER MASSIP	Pologne 1937	151
JEAN GIONO	Batailles dans la Montagne. — Fin	167
RENÉ DUSSAUD	La Poésie Phénicienne	208
FRANÇOIS PORCHÉ	Edouard Bourdet	217
GÉNÉRAL KOELTZ	L'Histoire Militaire	229

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1937

MARIE DE CHAMBRUN	Lune de Miel au Caucase	241
RENÉ PAYOT	La Suisse contre le Communisme	265
GEORGES DUHAMEL	Les Maîtres. — II	280
MARCEL GRIAULE	Les Sao légendaires	321
FERNAND DE BRINON	Allemagne 1937	357
LOUIS ROULE	La Vie intérieure des Etangs	380
JEAN FONTENOY	Un Compradore, un Général. — Fin	396
MAURICE MARTIN DU GARD	L'École de la France d'Outre-Mer	425
GIULIO R. ANSALDI	Diego Angeli	435
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	445
ALBERT FLAMENT	Tableaux d'Italie et de Cannes	463

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1937

		Pages.
PRINCE DE METTERNICH.	Mémoires inédits. — I.	481
R. DE ROUSSY DE SALES.	Le Mouvement ouvrier en Amérique	514
GEORGES DUHAMEL.	Les Maîtres. — III	534
XAVIER DE LIGNAC.	Enquête sur la Jeunesse	563
RAYMONDE VINCENT	La Grand'Mère	598
ALFRED MÉTRAUX	Une Féodalité cannibale	637
ANDRÉ ROUSSEAUX.	Propos sur la Critique.	662
ROBERT DREYFUS	Elie Halévy	678
HENRI MARROU	Les Fouilles d'Herculanum	686
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	699
★★★.	Avant les Elections cantonales	711

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1937

JULES ROMAINS	Pierre de Lherm	721
GÉNÉRAL MORDACQ.	L'Armistice	751
GEORGES DUHAMEL	Les Maîtres. — IV	770
ED. GISCARD D'ESTAING	L'Anémie économique	808
PRINCE DE METTERNICH	Mémoires inédits. — Fin	819
HENRI DE NEUVILLE	La Race est-elle une Réalité ?	847
FERNAND DE BRINON.	Les Discours de Berlin.	871
MARCEL THIÉBAUT.	Paul de Saint-Victor	883
ROBERT DE SMET	Le Théâtre en Irlande	903
PAUL ALFASSA	Chefs-d'œuvre de l'Art français.	920
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	941

L'EXPOSITION
des nouvelles voitures
RENAULT
rapides, confortables, durables
et économiques à l'usage
EST OUVERTE
tous les jours chez les 5.000
Agents Renault du territoire et
sur toutes les routes de France

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

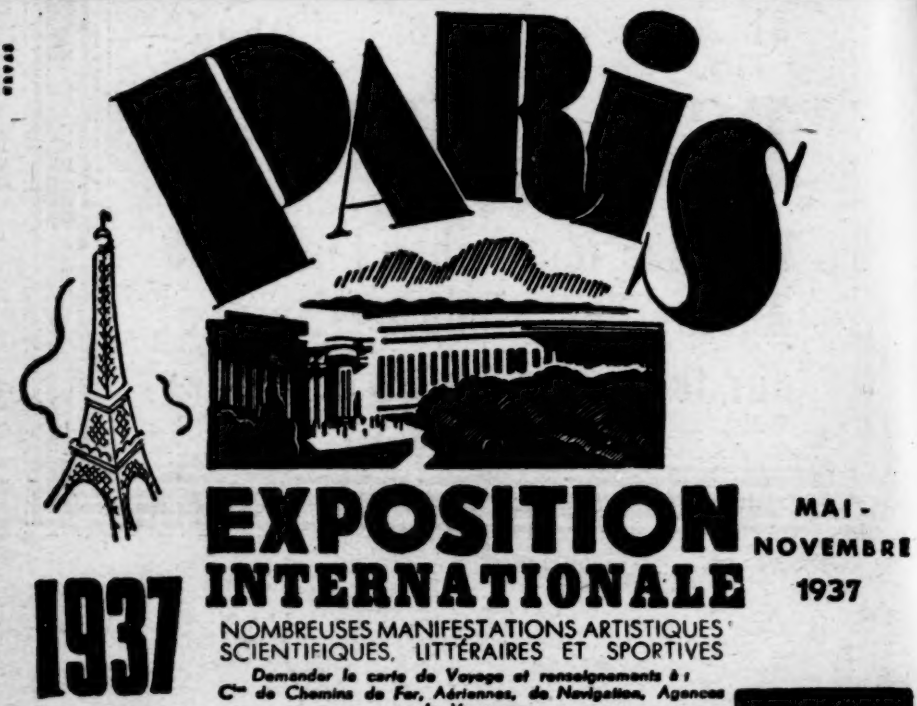
Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER



AVEC LE
SAVON POUR LA BARBE

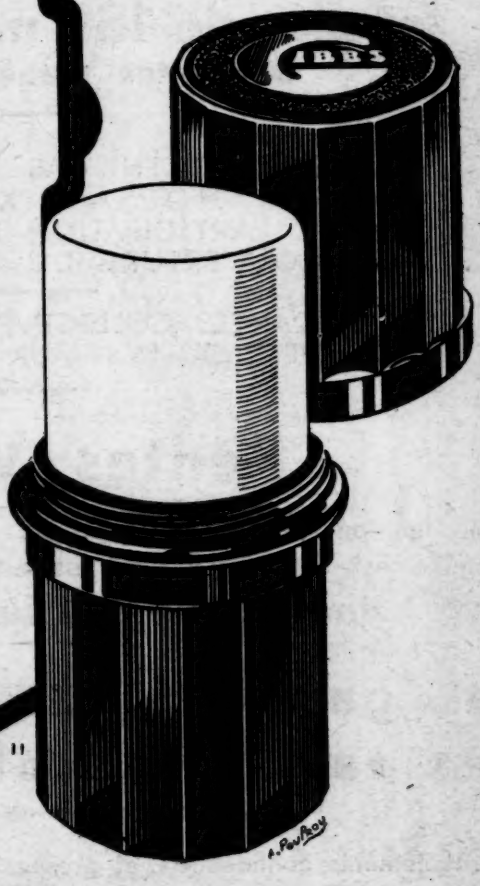
GIBBS

se raser devient un plaisir

Le **SAVON POUR LA BARBE GIBBS** à base de Cold-cream donne une mousse onctueuse qui ne sèche pas et laisse la peau fraîche, souple et agréablement parfumée. Grâce à l'action de cette mousse sur le poil, le rasoir ne tire pas et vous rase de près.

Par son **ÉTUI "57"** inusable et élégant, le Savon pour la barbe GIBBS est indiscutablement le savon le plus économique. Il a l'immense avantage de permettre d'une façon pratique l'utilisation intégrale du savon. Il se recharge ensuite indéfiniment avec le savon de rechange. L'étui GIBBS se fait en 6 coloris chatoyants.

GIBBS a créé le Savon pour la Barbe au Cold-cream. Il n'a pas cessé de le fabriquer et de l'améliorer; il a ainsi acquis une expérience qui manque à ses imitateurs.



LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 Mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1937, ses opérations ont porté sur

plus de 12 milliards de francs
de Capitaux assurés

et plus de 180 millions de francs
de Rentes Viagères constituées

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLETES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES POUR LE PERSONNEL
ASSUJETTI OU NON AUX ASSURANCES SOCIALES

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et **constitue le plus sûr des placements.**

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en Province.

CHEZ PLON

MARIE
REINE DE ROUMANIE

HISTOIRE DE MA VIE

TOME II

In-8° 14 × 19 avec 32 gravures hors-texte.. .. .. **30 fr.**

PIERRE DEVAUX

GAÏLEN

" Ivre de volupté,
de tendresse
et d'horreur".
ALFRED DE MUSSET.

Roman. .. .. **18 fr.**

BERTRAND DE LA SALLE

LES FORCES CACHÉES

Celles de l'Amour
ou celles de la Destinée ?

Roman .. .. **18 fr.**

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

AVANT L'OUBLI

TOME III

LES BEAUX JOURS

" Ces souvenirs sont pleins de traits aigus, de curieuses anecdotes, d'observations inoubliables ".
ED. JALOUX,
de l'Académie Française.
(Excelsior.)

In-16 .. .. **18 fr.**

GEORGES BARBARIN

QU'EST-CE QUE LA RADIESTHÉSIE

Ses origines, Ses méthodes, l'Homme radiant, Radiesthésie médicale, Radiations nocives, Téléradiesthésie, Échecs et Succès, Les possibilités d'avenir.

In-16 avec une page de croquis.. .. .. **18 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

P. O.-MIDI

●

LA CHASSE EN SOLOGNE

Billets aller et retour
de fin de semaine (toutes classes)

40 % de réduction

délivrés
au départ de PARIS
(Austerlitz, Pont-Saint-Michel, Quai-d'Orsay)
pour
Saint-Cyr-en-Val, La Ferté-Saint-Aubin, Vouzon, Lamotte-Beuvron, Nouan-le-Fuzelier, Salbris, Theillay, Vierzon, Beaugency, Mer et Meung-sur-Loire

Billets de chiens
Prix unique : **20 fr. A. R.**

Trains spécialement mis en marche pendant la durée de la chasse.

Renseignements et billets aux gares et Agences du **P. O.-MIDI**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET
34, rue Richer, Paris 9e. -:- Téléph. PROV. 33-34.

Vente au Palais, Paris, 22 Octobre 1937, à 2 h
1er lot : **Maison à Paris**
BOULEV. DE MÉNILMONTA
150 et **152** et **Rue de Ménilmontant**
Mise à prix : 500.000 francs

2e lot :
PROPRIÉTÉ
à LA VARENNE-SAINT-HILAI
Avenue du Bac, 117
Mise à prix : 70.000 francs
S'adresser à Me **Leboucq**, Avoué à Paris,
29, rue des Pyramides,
Me Guillou, Avoué à Paris
et à Me Amy, Notaire, 105, rue de la Pompe, Pa

Vente au Palais, Paris, 4 Novembre 1937, à 2 h
IMMEUBLE A PARIS (XVIIe arron
RUE LEGENDRE, 53 et 55
Mise à prix : 1.000.000 de francs
S'adresser à Me **Musnier**,
Avoué, 92, boulevard Haussmann

CHEMIN DE FER DU NORD

LE CHEMIN DE FER DU NORD
ASSURE DES
RELATIONS RAPIDES

● vers
L'ANGLETERRE
SERVICE DE JOUR
PAR BOULOGNE OU CALAIS 1 HEURE DE TRAVERSÉE
SERVICE DE NUIT PAR DUNKERQUE

VITESSE. LUXE. CONFORT.

● vers
LA HOLLANDE
DE PARIS À AMSTERDAM
TRAIN DE LUXE
"ETOILE DU NORD"
3 SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS

CHEMIN DE FER DU NORD

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DÉPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		50 fr.	95 fr.	180 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	72 fr.	140 fr.	270 fr.
	Autres pays	95 fr.	185 fr.	360 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion,
sa présentation et la qualité de ses lecteurs

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

MAURICE MAETERLINCK

DEVANT DIEU

Un volume in-16 de la *Bibliothèque-Charpentier* .. .. **15 fr.**

« *Nous ne pouvons juger l'homme qu'en homme; laissons à Dieu le soin de le juger en Dieu.* »
MAETERLINCK.

Ouvrages du même auteur :

LA SAGESSE ET LA DESTINÉE (100e mille) 1 vol.
LA VIE DES ABEILLES (179e mille). 1 vol.
LE TEMPLE ENSEVELI (38e mille) .. 1 vol.
LE DOUBLE JARDIN (31e mille). .. 1 vol.
L'INTELLIGENCE DES FLEURS (62e mille) 1 vol.
LA MORT (70e mille) .. .. 1 vol.
LES DÉBRIS DE LA GUERRE (19e mille) 1 vol.
L'HOTE INCONNU (36e mille) .. .. 1 vol.
THÉATRE (10e mille) .. .. 3 vol.
LES SENTIERS DANS LA MONTAGNE (24e mille) .. .. 1 vol.
LE GRAND SECRET (25e mille) .. .. 1 vol.
LA VIE DES TERMITES (100e mille). 1 vol.
LA VIE DE L'ESPACE (50e mille) .. 1 vol.
LA GRANDE FÉERIE (30e mille). .. 1 vol.
LA VIE DES FOURMIS (76e mille) .. 1 vol.
L'ARAIGNÉE DE VERRE (40e mille) .. 1 vol.
LA GRANDE LOI (30e mille). .. .. 1 vol.
AVANT LE GRAND SILENCE (25e mille) 1 vol.
LE SABLIER (20e mille). .. .. .. 1 vol.
L'OMBRE DES AILES (20e mille) .. 1 vol.

Dernières publications :

ALBÉRIC CAHUET - Pontcarral (20e mille) .. .. 1 vol.
LUCIE DELARUE-MARDRUS - La Petite Thérèse de Lisieux (15e mille) 1 vol.
MARCELLE VIOUX - François 1er, le roi-chevalier (20e mille) .. .. 1 vol.
MARCEL PAGNOL - César (25e mille). .. .. 1 vol.
MARYSE BASTIÉ - Ailes ouvertes (10e mille) .. .. 1 vol.
JEAN ROSTAND - La Nouvelle Biologie. .. .. 1 vol.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

PIERRE MILLE

LES AVENTURIERS

Roman

Les profiteurs de la Révolution Russe

Un volume in-16 ... ... 15 fr.

Lire à propos des événements d'Extrême-Orient

CHRISTIAN DE CATERS

VISAGES DU JAPON

Avec 16 héliogravures et une carte

Choses vues...

Un volume in-16, sur beau papier Outhenin-Chalandre. .. .. 18 fr. 75

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE

A MADAME DE BEAULAINCOURT (1866-1870)

publiées avec une introduction et des notes par

MAURICE PARTURIER

"Ce sont les dernières années du Second Empire, la fin d'un monde."
J. B. *(Le Temps).*

Un volume in-16... ... ... 18 fr. 75

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3 RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.